L'ARGÉNIS DE BARCLAI

L'ARGÉNIS

DE BARCLAI

ÉTUDE LITTÉRAIRE

PAR

ALBERT DUPOND

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure.

PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRE DU COLLÉGE DE FRANCE

ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

7, RUE DE MÉDICIS, 7

1875

PRÉFACE.

Le travail que nous soumettons au jugement de la Faculté des Lettres de Rennes et à celui du monde savant, était, depuis plusieurs années, l'objet de nos recherches. Dès le mois de novembre 1869, nous consultions l'honorable et savant doyen de la Faculté sur l'intérêt qu'offrait, à son avis, l'*Argénis* de Barclai.

Les événements douloureux qui survinrent, quelques travaux professionnels, diverses préoccupations dont nous n'avons pas à entretenir le public, ne nous ont point permis de nous livrer à notre travail avec autant de suite que nous l'eussions voulu. Nous n'avons pu être prêt qu'au mois de juin 1874. A cette époque, notre manuscrit était entre les mains de la Faculté, quand M. Boucher, ancien professeur au gymnase protestant de Stras-

1.

L'ARGÉNIS DE BARCLAI

tons, sans appel, le jugement des siècles. Quand une œuvre, après avoir obtenu le suffrage du public à son apparition, ne se maintient pas dans la faveur, c'est qu'elle n'était pas destinée à vivre, c'est qu'elle ne se distinguait pas par ces qualités de premier ordre qui seules assurent l'immortalité et sont le propre du génie ; c'est qu'elle n'avait qu'un mérite éphémère, qu'elle ne satisfaisait qu'un goût passager, qu'elle ne flattait que l'intérêt d'un moment ; c'est que les beautés qui ont attiré l'attention des contemporains étaient ternies par des défauts, inaperçus peut-être des premiers lecteurs, mais jugés sévèrement par la froide postérité.

Les ouvrages dont la fortune ne se soutient pas sont de deux sortes : les uns ont dû leur succès à une vogue, à une mode passagère, qui ne s'explique qu'à grand'peine ; les autres l'ont obtenu par des mérites réels, appréciés peut-être avec indulgence, mais solides et conservant toujours leur prix. L'*Argénis* est de ces derniers. Remettre les premiers en lumière, c'est perdre son temps sans profit pour l'écrivain qu'on exhume, sans intérêt véritable pour le public ; c'est tout au plus se faire briller aux dépens de la vérité et des lecteurs. S'attacher aux autres pour dégager du clinquant l'or qui s'y trouve, fût-il en petite quantité, c'est faire œuvre utile, c'est restituer à une littérature des richesses qui lui appartiennent et dont d'autres pourront profiter. Voilà quelle est notre modeste ambition.

La famille de Barclai était d'origine écossaise. Son père, Guillaume, naquit en 1543, à Aberdeen, chef-lieu du comté de même nom et qui possédait une université d'une réputation considérable. Il appartenait à la noblesse. Plusieurs de ses ancêtres avaient, suivant des lettres-patentes données en

1582 par le roi Jacques, reçu le collier des ordres royaux. Resté fidèle à la religion catholique, il avait conquis la faveur de Marie Stuart. Les malheurs de cette princesse, le triomphe de la doctrine protestante, le forcèrent de s'exiler en France, à l'âge de vingt-huit ans. Il y apporta l'horreur des révolutions et la foi en la royauté que nous retrouverons dans son fils. Il séjourna d'abord à Paris, puis alla terminer ses études de droit à Bourges, où Cujas, qui professait avec tant d'éclat, lui conféra lui-même le grade de docteur. C'était l'époque où le duc Charles Ier de Lorraine fondait l'université de Pont-à-Mousson, pour opposer une barrière aux progrès du luthéranisme dans ses États. La direction de cet établissement fut confiée au jésuite Edmond Hay, oncle de G. Barclai, qui fit obtenir à son neveu la chaire de droit civil.

C'est là qu'il épousa Anne de Maleville, de condition noble, qui lui donna deux fils, l'un mort tout jeune, l'autre qui vint au monde le 28 janvier 1582 et fut l'auteur de l'*Argénis*. Il confia l'éducation de ce dernier aux Jésuites de Pont-à-Mousson, qui, voulant faire tourner au profit de l'Ordre les brillantes dispositions que montrait l'enfant, cherchèrent à l'attirer dans leurs rangs. Ce fut entre eux et G. Barclai la cause d'une rupture définitive. Ce jurisconsulte, qui, en droit politique, n'appartenait pas à leur école, et paraît avoir eu avec eux quelques discussions antérieures, s'opposa à ce que son fils entrât dans leur compagnie. Les Pères, qui ne l'avaient peut-être ménagé que dans une espérance intéressée, le desservirent de tout leur pouvoir auprès du duc de Lorraine et le forcèrent, malgré son titre de conseiller d'État et de maître des requêtes, de quitter la province, pour éviter un malheur plus grand. Il chercha un asile à Angers, où il enseigna le droit avec un éclat dont

Ménage, qui ne put cependant pas l'entendre, parle avec admiration. La mort d'Elisabeth et l'avénement de Jacques sur le trône d'Angleterre lui rouvrirent la Grande-Bretagne. Il profita des circonstances pour attirer sur son enfant la bienveillance du fils de Marie Stuart, et le faire profiter, sans perdre de temps, du prix dû à sa fidélité. Nous le trouvons donc à Londres en 1603. Il y resta à peu près un an. De retour à Angers, il y mourut l'année suivante, en 1605, et fut inhumé chez les Cordeliers.

Témoin dès sa jeunesse du trouble qu'apporte dans l'État le triomphe du parti démagogique, il consacra toute sa vie à la défense de la cause royale. Il enseigne que l'autorité du prince est la sauvegarde des États ; qu'elle est légitime et nécessaire, aussi bien contre les empiétements du pouvoir religieux que contre les entreprises des factions populaires. Il se tient, comme on le voit, à une égale distance des principes démocratiques de Buchanam et de Languet, et des théories ultramontaines de Bellarmin. Il faut lui savoir beaucoup de gré d'avoir, à une époque où la science politique n'était pas encore faite, eu, sur le principe de la monarchie, des idées que la philosophie moderne ne désavoue pas, que son fils lui a empruntées, et qui sont celles qu'on retrouvera plus loin, au chapitre de la politique. Il les expose dans le livre qu'il a intitulé : *De regno et de regali potestate adversus Buchamanum, Brutum, Boucherium et reliquos monarchomachos libri sex* (1). Il laissa en manuscrit un autre ouvrage où il combattait ouvertement les prétentions de la papauté sur la couronne et la personne des rois, et que son fils publia à Londres en 1609 : *De potestate Papæ, an*

(1) Paris, 1600, in-4°.

et quatenus in Reges et principes sæculares jus et imperium obtineat. Il avait craint de livrer cette œuvre au public, redoutant le profit que ses ennemis ne manqueraient pas d'en tirer, et ne voulant pas laisser à son fils un héritage de puissantes haines. Nous devons croire que cet ouvrage eut de violents contradicteurs. Car, s'il ne déplut pas à la papauté (1), il souleva une vive polémique où se distingua le jésuite Jean Eudémon, appelé aussi quelquefois le P. L'Heureux, et dans laquelle ni la personne, ni les doctrines de Guillaume ne furent épargnées. En 1612, à Paris, Jean Barclai dut reprendre la plume pour défendre son père, dans un ouvrage qui parut sous ce titre : *Pietas, sive publicæ pro regibus ac principibus et privatæ, pro G. Barclaio contra Bellarminum vindiciæ,* œuvre rare, mais d'un intérêt médiocre, où l'agrément du style et l'élévation du sentiment ne rachètent pas suffisamment le manque d'études spéciales sur le droit civil et canonique.

Avant de terminer ce que nous avons à dire de G. Barclai, nous devons mentionner un ouvrage oublié aujourd'hui, mais qui jouit quelque temps d'une certaine réputation dans les écoles de droit de nos anciennes Universités, son commenaire sur les *Pandectes.* (2).

(1) Le pape Clément VIII en avait accepté la dédicace. Cette pièce, que, par prudence sans doute, Barclai ne joignit pas à l'édition originale, se trouve imprimée à la tête d'une traduction française qui parut à Pont-à-Mousson en 1611. Ce détail semble avoir échappé à la plupart des écrivains qui ont parlé des deux Barclai.

(2) Sur la vie et les ouvrages de J. Barclai, on consultera avec fruit, outre l'excellente thèse de M. Boucher, les œuvres de PHILIPPE THOMASSINI, *Vita doctorum hominum*; de JEAN-VICTOR ROSSI, *Pinacotheca imaginum illustrium doctrina vel laude ingenii virorum qui auctore superstite diem suum obierunt,* à Leipsick, 1692; de LAURENZO CRASSO, *Elogii d'huomini letterati,* à Venise, 1666; le dictionnaire de MORERI, celui de BAYLE et la Biographie universelle de MICHAUD.

Comme l'*Argénis*, ainsi que l'*Euphormion* (1), porte la marque évidente d'une violente animosité contre les Guises et leurs adhérents, plusieurs contemporains de l'auteur attribuaient à Guillaume ces deux ouvrages. Ils y voyaient trop de maturité, trop d'expérience pour y reconnaître la main d'un jeune homme. Un savant du XVIe siècle, Rodenborg, qui prit à l'Université de Wittemberg la succession de Taubmann, a donné quelque crédit à cette opinion. Il prétendait posséder une clef de l'*Euphormion* écrite de la main même de Guillaume. Il en concluait que ce livre, ainsi que l'*Argénis*, tous deux incontestablement de la même plume, devaient être attribués à Barclai père. La préface des deux éditions de 1630 n'ose encore se prononcer et laisse incertaine la paternité de l'ouvrage que nous étudions.

La question cependant ne peut faire un doute. La *clef* manuscrite que possédait Rodenborg ne constitue pas une preuve. Guillaume a pu, soit de lui-même, soit aidé par son fils, faire et communiquer à ses amis une clef des allusions contenues dans l'*Euphormion*, sans qu'on puisse lui attribuer l'ouvrage. Quoi de plus naturel que de voir un père interpréter l'œuvre de son fils? Mais que vaut ce fait, dont l'authenticité n'est d'ailleurs pas établie, contre le témoignage unanime des éditions, qui toutes, dans le frontispice, attribuent à Jean l'*Argénis* et l'*Euphormion*? Enfin, comme l'*Argénis* est de 1622 et que Guillaume est mort en 1605, il faudrait admettre que l'œuvre aurait, sans raison, été gardée dix-sept ans en portefeuille, ce qui est contre toute vraisemblance.

Mais il y a des preuves plus directes. L'auteur de

(1) *Euphormionis Lusinini Satyricon*, 1re partie, Londres, 1603; 2e partie, Paris, 1605; 3e partie, ou *Apologia Euphormionis pro se*, Londres, 1610; 4e partie, ou *Icon animorum*, Londres, 1614.

l'*Euphormion* reconnait dans son *Apologie* (1) avoir écrit ce livre à l'âge de vingt-et-un ans, dans le but de se faire connaître, *in spem propriæ laudis?* Que devient alors l'argument tiré de la maturité intellectuelle ? De plus, il le dédie à Jacques Ier d'Angleterre, et, dans la dédicace, le remercie d'un riche présent qu'il en a reçu. Or, Guillaume n'a guère connu ce prince : cette conclusion ressort du texte même des lettres-patentes dont nous parlions tout-à-l'heure. Il y a plus encore: nous pouvons fixer d'une manière exacte l'époque où l'*Argénis* a été commencée et finie. Dans la dédicace de l'*Icon animorum*, publié à Londres en 1614 et dédié à Louis XIII, l'écrivain annonce un autre livre où il tracera à la postérité le modèle du roi : « *Icon animorum, rex potentissime, tibi vovi, mox quoque tui animi et tuæ majestatis imaginem posteritati paraturus.* » Ce nouvel ouvrage ne peut être que l'*Argénis*, à laquelle Barclai travailla dès 1614. En 1620 elle était terminée, comme nous le prouvons dans une note du chapitre V. Commencée en 1614, terminée en 1620, l'œuvre ne peut appartenir qu'à Jean Barclai.

Celui-ci, comme nous l'avons dit, naquit à Pont-à-Mousson, en 1582 (2). Il fut élevé par son père dans le commerce des lettres latines, et profita si bien de l'enseignement qu'il reçut chez les Jésuites,

(1) *Apologia Euphormionis pro se, sive Pars tertia Euphormionis Satyrici*, p. 289.

(2) Un anonyme, qui n'est autre que Gabriel Bugnot, l'auteur d'une des suites de l'*Argénis*, fait naître Barclai à Aberdeen. Il est tombé dans une erreur difficile à expliquer. Le père de Barclai ne paraît pas être retourné en Écosse, et aucun intérêt n'y appelait sa mère. Tous les dictionnaires biographiques que nous avons consultés s'accordent à faire naître notre auteur en Lorraine. Grotius, en position d'avoir des renseignements exacts, est donc plus dans la vérité en composant ces deux vers pour le portrait de Barclai :

Gente Caledonius, Gallus natalibus hic est
Romam Romano qui docet ore loqui.

qu'au sortir du collége il publia un commentaire anglais sur la *Thébaïde* de Stace (1). Les dissentiments qui survinrent entre son père et les Jésuites l'amenèrent à quitter la Lorraine. Il se rendit alors à Paris, qui partageait avec Rome l'honneur d'être la capitale de l'Europe savante. Il se montra à la cour, et il paraît s'être mêlé aux cercles littéraires qui s'y formaient. C'est à cette époque qu'il commença à écrire le *Satyricon d'Euphormion*, livre bizarre, où il y a plus de feu que de jugement, plus de passion que de raison, où, associant dans la même haine les Jésuites qui avaient réduit sa famille à l'exil et les princes de Lorraine qui ne lui avaient donné qu'une protection insuffisante, il entreprend la peinture allégorique de la société contemporaine. De Paris, il passe en Angleterre avec son père, où il livre à l'impression, à Londres, la première partie de son *Euphormion*, qu'il dédia au roi d'Angleterre. Malgré la différence de religion, malgré les vexations auxquelles les catholiques étaient soumis, il reçut du prince l'accueil le plus sympathique. Il fut souvent admis à la table royale, et devint même le lecteur habituel de Jacques I[er]. Une même haine, celle des Jésuites, les réunissait, et nous croyons volontiers que notre auteur ne demeura pas indifférent à la mesure d'expulsion prononcée contre les membres de cet ordre après la découverte de la fameuse *conspiration des poudres* (2).

Sa faveur croissant toujours, il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, en particulier

(1) In-8°, Pont-à-Mousson, 1601.

(2) On joint assez souvent aux œuvres de Barclai une histoire détaillée de cet événement demeuré célèbre. La pièce est intitulée : *Series patefacti divinitus parricidii in ter maximum Regem regnumque Britanniæ cogitati et instructi, nonis IXbribus M DC V, illo ipso novembri scripta, nunc demum edita.* Elle forme dans notre édition de l'*Euphormion* six pages très-compactes. Les idées et le style se rapprochent assez de la manière de Barclai pour qu'on puisse lui attribuer ce morceau.

auprès de l'empereur Rodolphe II et de Mathias, son frère, qui devait lui succéder, et qui, à cette époque, était maître de la Moravie, de l'Autriche et de la Hongrie. Il fut également envoyé auprès de l'ambitieux et remuant duc de Savoie, Emmanuel II, qui accepta la dédicace de l'*Apologie*. C'est après avoir rempli ces délicates fonctions qu'il épousa la fille d'un trésorier des armées de France, Héloïse Debonnaire, qui lui donna deux fils et une fille.

L'auteur d'un travail que nous avons déjà cité avec éloge, M. Boucher, révoque en doute les missions diplomatiques de Barclai (1). Il se fonde sur le silence de l'exact Rossi, qui se borne à constater la bienveillance du roi Jacques Ier pour notre auteur. Il ajoute que Barclai se déclare dans l'*Icon animorum* le familier, *domesticus*, du prince anglais ; que dans la *Parænesis ad sectarios* (2), il rappelle l'amitié dont le roi l'honora, sans parler d'honneurs reçus. Ces preuves ne nous semblent pas convaincantes. Elles ne sauraient, ce nous semble, prévaloir contre le témoignage de la femme de Barclai et de son fils aîné, César, recueilli par G. Bugnot et consigné dans les préfaces de l'*Argénis* et de l'*Euphormion* (3). Il ne faut sans doute pas voir dans Barclai un ambassadeur officiel, ayant tous les honneurs et toutes les prérogatives attachés à ce titre. Il ne fut qu'un agent secondaire, un confident des projets un peu vagues de son maître, et employé dans les nombreuses négociations que Jacques entretenait avec les princes européens. Son *Icon animorum* semble indiquer une certaine expérience des peuples étrangers et de leurs insti-

(1) BOUCHER, *De Argenide*, chap. I, page 7.

(2) JOANNIS BARCLAII, *Parænesis ad sectarios*, Rome, 1617.

(3) Voir ses éditions de l'*Argénis* (1664) et de l'*Euphormion* (1674).

tutions. Pour qui connaît le goût que le [illegible] d'Angleterre professait pour les lettres et p[illegible] les lettrés, au point de donner lui-même des leço[illegible] de latin, il n'est pas inadmissible qu'il ait chargé [illegible]r-clai de quelques affaires extérieures, tenues [illegible] crètes, quoique probablement peu importantes. D[illegible] ce que lui-même n'en parle nulle part, de ce que l'un de ses biographes observe le même silence, on ne peut s'inscrire en faux contre des assertions émanant de sa famille.

Mais la situation de Barclai en Angleterre devenait difficile. Il essayait de garder dans la lutte entre les catholiques et les dissidents un juste milieu qui fait honneur à son esprit de conciliation et à son amour de la paix, mais qui ne semble pas lui avoir réussi. Le soin qu'il prenait de publier ou de réimprimer les ouvrages de son père réveillait contre lui les haines des Jésuites, qui l'accusèrent d'avoir secrètement abjuré le catholicisme pour entrer dans la religion anglicane. Le P. L'Heureux publia même contre lui un monitoire d'une violence extrême (1). Ce qui donnait quelque crédit aux calomnies de ses adversaires, c'était l'amitié que lui portait le roi, l'étroite liaison qui l'unissait à quelques anglicans. Il ne trouvait que froideur chez les catholiques. Il lui répugnait de se tourner du côté des dissidents, qui lui eussent reproché des ménagements à l'égard d'une religion proscrite, la profession publique qu'il en faisait, les discussions auxquelles il se laissait aller contre les nouveaux dogmes.

Il ne pouvait donc rester en Angleterre. Il lui était, d'ailleurs, difficile de soustraire ses enfants

(1) C'est probablement à cette époque (1610?) que ses ennemis obtinrent de la cour de Rome la condamnation de l'*Euphormion* et de tous les ouvrages de son père. Cette condamnation fut certainement une des raisons qui le déterminèrent à publier l'*Apologie*.

aux effets des lois contre les catholiques ; sa mort ou celle du roi les laissait sans défenseurs, exposés à toutes les entreprises des sectaires. Il demanda donc au roi Jacques et obtint la permission de se retirer. Il reçut de ce prince, à son départ, les témoignages d'estime les plus flatteurs. Jacques, entre autres présents, lui donna une tabatière dont le couvercle, enrichi de pierreries, reproduisait l'image royale. Il se rendit vers 1616 à Rome, où le pape Paul V lui avait, par l'entremise de l'ambassadeur d'Espagne, M. d'Acunha, offert un asile. Le Souverain Pontife répondait ainsi à l'accusation d'hérésie que des ennemis inconsidérés lançaient contre notre auteur. Lui-même la repoussa également, et d'une manière plus formelle, dans un ouvrage de polémique religieuse, adressé principalement aux dissidents d'Angleterre, la *Parænesis ad sectarios*, et imprimé à la fois à Cologne et à Rome en 1617. Il y fait profession d'une soumission aveugle à la foi catholique. Barclai vécut cinq ans à la cour de Rome, bien vu de tout le monde, même du cardinal Bellarmin. Il trouva encore plus de bienveillance à la cour de Grégoire XV, successeur de Paul V. Il fut attaché à la personne de ce pontife avec le titre de chambellan (1), et en reçut, pour lui et pour son fils, une pension annuelle. Il ne jouit pas longtemps de cette faveur. Il mourut moins de six mois après, le 12 août 1621, à la suite d'une courte maladie, pendant que l'*Argénis* était sous presse. Son convoi funèbre se fit sans pompe, ainsi qu'il l'avait demandé dans son testament.

Il était d'une mauvaise santé. Les biographes ne nous auraient pas transmis ce renseignement, qu'il serait facile de le conjecturer aux railleries qu'il

(1) Il est à remarquer que ce titre porté par Barclai dans la première édition de l'*Argénis* (à Paris, chez Buon, 1622), ne lui est pas donné dans les éditions suivantes.

lance contre les médecins et contre la médecine (1). C'est là une remarque faite par nous ne savons plus quel critique à propos de Molière, que les malades se vengent volontiers, en la raillant, de l'impuissance de la médecine. Il était d'une taille moyenne, avait les yeux petits et pers, la figure allongée, le nez droit, le front développé, les cheveux bruns et relevés, la bouche petite. Il portait la moustache et un peu de barbe au menton, suivant l'usage du temps. Sa physionomie, autant qu'on en peut juger par deux gravures insérées en tête de ses œuvres, est empreinte d'une certaine mélancolie, où règnent à la fois la douceur et la fermeté.

C'est dans les dernières années de sa vie qu'il écrivit l'*Argénis*, son meilleur ouvrage. Il reste fidèle à la tradition de sa famille, la défense de la dignité royale. Mais il répudie ce qu'il y a de personnel dans l'héritage de haine qu'il a reçu de son père. Il ne voit plus dans les Guises que les ennemis du pays. Il renonce à toute attaque contre les Jésuites, soit par prudence, soit pour le bon accueil qu'il reçut d'eux à Rome, soit plutôt par maturité d'esprit, parce qu'il se propose d'écrire un ouvrage utile, et non de donner satisfaction à un ressentiment domestique. Avant l'*Argénis*, il avait publié, outre les ouvrages que nous avons mentionnés, un volume de poésies latines divisé en deux livres, imprimé à Londres en 1615. Les autres œuvres qui lui sont attribuées par quelques biographes, les *Larmes d'Aléthophile*, la *Punition d'Aléthophile*, ne reproduisent, le premier surtout, ni son style, ni ses idées. Il laissa en manuscrit une histoire latine de la conquête de Jérusalem, qui n'a jamais vu le jour.

(1) *Euphorm.* pars prima, cap. VII, p. 32; *ibid.*, XVI, p. 73 et suiv. — *Argénis*, I, p. 103.

CHAPITRE I[er].

ANALYSE DU ROMAN.

A une époque antérieure à la fondation de Rome, la Sicile était déchirée par des dissensions intérieures, religieuses et politiques. La religion du pays était à peu près celle de la Grande Grèce, le culte de Jupiter, adoré conjointement avec les divinités secondaires, parmi lesquelles Pallas et Apollon paraissent tenir le premier rang. Mais les enseignements d'Usinulca vinrent jeter le trouble dans les âmes. Ce novateur avait entrepris de renverser l'antique religion et d'y substituer un culte inconnu avant lui, dont le dogme principal est celui de la prédestination. C'est la Divinité qui force les bons au bien, dont cependant elle les récompense, et les méchants au mal, dont elle les punit. Quoi qu'ils fassent, les premiers seront toujours purs, les seconds toujours criminels. Les sectateurs d'Usinulca prirent le nom d'*Hypéréphaniens* (1).

Le malheur voulut que cette secte se produisît au jour pendant la minorité du prince, époque où, comme le dit Barclai, il est le plus difficile de prévenir ou de corriger le mal. Les grands, dont la jeunesse du roi encourageait l'ambition, favorisaient

(1) Jo. BARCLAII *Argenis*, p. 152 et suiv.

de toutes leurs forces une doctrine qui divisait et affaiblissait l'État. Le parti des Hypéréphaniens eut bientôt à sa tête des chefs puissants, d'autant plus dangereux qu'ils ne se déclaraient pas ouvertement. Il se recruta de tout ce qu'il y avait de mécontents. Des prêtres mêmes et des vestales, que fatiguait l'obligation du célibat, vinrent grossir leurs rangs et augmenter leurs forces. Le peuple, séduit par ces exemples, perdit le respect de l'antique foi. Il accueillit les Hypéréphaniens sans haine, bientôt avec curiosité, bientôt avec sympathie. Le parti s'accrut au point de remplir toute la Sicile, et, bien que la paix publique ne fût pas encore troublée, la guerre ne pouvait tarder à se déclarer.

Ils trouvèrent bientôt l'occasion de faire sentir leur force. La Sicile était gouvernée par le roi Méléandre, prince plein de bonté, dévoué aux intérêts publics, mais d'une faiblesse de caractère, d'une mobilité capricieuse qui lui avait aliéné l'affection de sa cour et du peuple (1). Il n'apportait aucun discernement dans le choix de ses amis, avait un grand éloignement pour les affaires, et ne montrait de goût que pour les plaisirs. Sa munificence dégénérait en prodigalité; il épuisait son trésor, sans savoir placer ses bienfaits. Avec un sens juste, il ne se donnait point la peine d'étudier les hommes et confiait à ses ennemis les charges les plus importantes, croyant les gagner en augmentant leur puissance. Son grand âge avait affaibli autant son âme que son corps. Dans des circonstances critiques, dans des temps agités, où il est si utile de prendre promptement un parti, fût-ce le moins bon, où l'inaction est le pire des dangers, il ne savait que résoudre. Éclairé, prudent même, se

(1) *Argénis*, p. 34.

rendant un compte exact de la situation, voyant le mal, il n'osait apporter le remède : sa prudence se heurtait à son indécision. Le danger eût été moindre s'il avait eu un fils pour le soutenir, rassurer ses partisans, et dominer les ambitieux. Mais il n'avait qu'une fille, héritière du trône, et devant apporter la Sicile en dot à l'époux qu'elle choisirait. On juge combien de convoitises excita une telle succession. Argénis, c'était le nom de la jeune princesse, fut ainsi la cause des dangers, des malheurs où tomba son père. Les droits qu'elle portait avec elle attirèrent sur la Sicile les deux maux les plus redoutables pour un pays, la guerre civile et la guerre étrangère.

Le second rang, en Sicile, était tenu par le prince Lycogène, qui allait bientôt prendre les armes contre son roi (1). Hardi, actif, jeune, ambitieux, il avait toutes les qualités qui assurent le succès à une époque de révolution. Il descendait d'une famille qui avait longtemps porté la couronne. Il aimait à rappeler ce souvenir et supportait impatiemment qu'un autre fût sur le trône. Sa bravoure, son ardeur infatigable dans les combats, avaient fait de lui l'idole des gens de guerre et lui avaient également concilié le peuple, dont il ménageait la faveur avec le plus grand soin. Il se produisait fréquemment en public, plaignant le malheur du pays gouverné par un prince déjà vieux et sans héritier. Le fond de son cœur était l'ambition, la cruauté, la perfidie ; mais il dissimulait ces vices sous une apparence de loyauté qui en imposait au vulgaire. Il avait su capter d'abord la confiance de Méléandre et, par son hypocrisie, était arrivé à mettre ses partisans dans les plus hautes places. Son intelligence ne l'élève pas au-dessus de Méléandre. Celui-ci

(1) *Argénis*, p. 35.

même comprend mieux les vrais intérêts du pays, et, quand il fait violence à son indécision naturelle, conçoit d'utiles et nobles projets, tandis que Lycogène n'est guidé que par son ambition. Le roi se préoccupe vivement de l'intérêt national ; ne cherchez dans le sujet aucune vue politique. Il ne connaît ni les besoins, ni les ressources de l'État, n'a aucune étude des hommes ni des choses, et ne soupçonne pas qu'il y ait une science du gouvernement. Telle est cependant la faiblesse humaine que le peuple s'habitue à mépriser Méléandre au prix de Lycogène, et à voir en ce seigneur l'espérance de la Monarchie.

Il nourrissait l'espoir d'obtenir, soit par la persuasion, soit par la violence, la main d'Argénis, et de ceindre ainsi la couronne, objet de ses plus ardents désirs. Le rang qu'il tenait à la cour et dans le royaume, la popularité qu'il s'était acquise, le nombre de ses partisans, ses richesses, sa naissance, son crédit, ne lui permettaient pas de croire que le roi pût se choisir un autre gendre. S'il ne comptait pas sur la sympathie du prince, il espérait en sa timidité. Méléandre était trop irrésolu pour oser s'aliéner un personnage aussi considérable et reculerait devant la perspective d'une guerre civile. Enfin, s'il n'obtenait rien par la persuasion, si le roi faisait une fois preuve de caractère en lui refusant sa fille et sa succession, Lycogène se proposait d'avoir recours à un moyen suprême, la violence, dût-il enlever de vive force Argénis et prendre les armes pour conquérir le royaume. Il se persuadait que l'une et l'autre lui étaient légitimement dus et que Méléandre ne pouvait moins faire pour reconnaître ses titres et ses services. Déjà, sous le prétexte de défendre sa personne contre les accusations dont il était l'objet, il avait réuni une armée nombreuse et, pour le ramener au devoir, il avait fallu

lui livrer bataille. Il avait été vaincu (1) et cependant n'abandonnait aucune de ses prétentions. Il n'acceptait la paix qu'avec des prérogatives considérables : le commandement de toutes les forces de mer, la préfecture de Syracuse, deux places de sûreté, Héraclée et Herbesse. Il demandait, en outre, une amnistie complète pour tous ses partisans.

Mais il n'avait pas d'adversaire plus déclaré que celle dont il convoitait si ardemment la main et la dot. Argénis, avec la prudence et la bonté de son père, avait la résolution qui manquait à Méléandre. Elle vivait dans une retraite profonde, depuis que ce prince avait découvert la secrète ambition de Lycogène, et, ne pouvant se décider à un acte de vigueur, avait voulu la mettre au moins à l'abri d'une surprise (2). Elle avait été remise à la direction d'une femme en qui le roi avait toute confiance, de Sélénisse, qui ne semblait pas accessible à la corruption. Son esprit s'était fortifié dans la solitude. Eclairée par son père et sa gouvernante, elle avait promptement pénétré les desseins de Lycogène et s'indignait d'être convoitée, comme une riche dépouille, par l'ennemi de son père. Cette hostilité s'accrut encore sous l'influence d'un autre sentiment. Au moment où s'ouvre l'intrigue, Lycogène a contre lui non-seulement la haine d'Argénis, mais une passion plus vive, plus violente, l'amour qu'elle éprouve pour un jeune prince qui la recherche, pour Poliarque, qu'elle finira par épouser.

Poliarque (3) est le fils d'un prince qui régnait en Gaule et dont l'histoire a de singuliers rapports avec celle de Méléandre. Le roi Britomaudès, son père, n'avait ni l'activité ni l'intelligence néces-

(1) *Argénis*, p. 36.

(2) *Argénis*, p. 309.

(3) *Argénis*, p. 482.

saires pour prendre en main les affaires de l'État. Il a donné toute sa confiance à Commindorix, seigneur qui, parmi les siens, occupait le premier rang par ses richesses et l'illustration de sa famille. Ce ministre, à qui il ne manquait que le titre et les insignes de la royauté, se laissa aller à l'ambition de régner par lui-même. Si la fortune voulait que le roi ne laissât pas d'héritier, ce n'était qu'à lui que la couronne pouvait échoir. Il voulut aider à la fortune et ne recula pas devant un crime. Le roi avait un fils en bas âge ; il corrompit la nourrice, et l'enfant mourut. La reine cependant cherchait en vain à ouvrir les yeux à son époux ; mais, comprenant que tout effort était inutile, elle se résigna à lutter par la ruse. Une seconde grossesse se déclara ; Poliarque vint au monde. Mais sa mère lui substitua une fille nouveau-née, et confia son fils à de pauvres paysans qui l'élevèrent comme leur enfant. Une fille, en effet, ne devait pas inspirer d'ombrage à Commindorix ; elle trouverait grâce devant lui : bien plus, peut-être cet ambitieux espérerait-il l'épouser et la faire ainsi servir à l'établissement de sa fortune.

Poliarque grandissait chez ses parents adoptifs ; la reine se flattait déjà de le voir punir un jour le criminel Commindorix, lorsqu'une guerre soudaine vint renverser cette espérance. Les Allobroges envahirent le pays et ne retournèrent chez eux qu'avec de nombreux prisonniers ; le jeune Poliarque fut une des victimes. La noblesse et l'élégance de ses traits fixèrent l'attention des vainqueurs ; leur roi Anéroëste ne put le voir sans se sentir touché, et résolut de l'attacher à sa personne. Là, Poliarque fut traité en prince. Le roi avait deux fils, dont il devint le compagnon, l'ami, le frère. La même éducation fut donnée aux trois enfants, comme si le roi les destinait tous trois à la même fortune.

Poliarque passa cinq ans auprès d'Anéroëste : mais les hostilités recommencèrent ; la fortune fut infidèle aux Allobroges, qui furent vaincus et mis en déroute. Les fils du roi périssent dans un combat, le roi lui-même disparaît, et le jeune Poliarque est pris malgré une résistance désespérée. C'est ainsi qu'il revient dans sa patrie comme prisonnier, non comme prince. Mais sa bonne mine séduit les vainqueurs comme elle avait fait les Allobroges. Il est jugé digne d'appartenir à la maison du roi et est attaché, comme page, au service de la reine sa mère. Un signe particulier le fait promptement reconnaître. Mais il fallait le soustraire aux embûches de Commindorix. Un plan hardi est concerté entre le roi et la reine. Ils profitent d'une absence de cet ambitieux pour présenter au peuple leur fils et leur héritier. L'assemblée écoutait avec admiration le récit des aventures de Poliarque, lorsque Commindorix, prévenu par ses partisans, revient en toute hâte, traite de séditieuse une convocation faite en son absence et s'apprête à donner au peuple l'ordre de se disperser. Poliarque s'avance à sa rencontre et lui reproche de manquer de respect au roi. Commindorix tire son épée pour venger cet outrage ; le jeune prince se met en défense : un combat singulier s'engage entre les deux rivaux, et la fortune, plus juste qu'elle ne l'est souvent dans l'histoire, se déclare contre l'agresseur. Commindorix tombe frappé d'un coup mortel et avec lui le parti qu'il avait formé.

Le courage qu'avait montré Poliarque dans cette lutte, sa sagesse vraiment au-dessus de son âge, la protection évidente dont les dieux le couvraient, déterminèrent son père à l'associer au trône. Pendant trois ans il gouverna la Gaule. Puis un jour, il déclara à Britomaudès que, pour mieux se former l'esprit, il allait visiter les pays étrangers. C'est ainsi,

lui dit-il, que Thésée et Hercule ont acquis l'éclatante réputation dont ils jouissent. Il partira seul, inconnu, sous un nom d'emprunt. Si ce prétexte était suffisant aux yeux d'un père aveuglé par la tendresse, il l'était moins à ceux des courtisans. Pour ceux-ci, Poliarque imagine une autre fable : il a fait, dit-il, des vœux solennels à des divinités lointaines, et il doit s'exiler quelque temps pour les accomplir. Quant à la vraie cause d'une si brusque résolution, Barclai la laisse deviner : c'est l'amour d'Argénis, dont la réputation était parvenue jusqu'en Gaule ; c'est la beauté et le mérite de cette princesse qui le déterminent à quitter ainsi sa famille et son pays.

Il part accompagné d'un seul ami, de Gélanore, le fils du paysan qui l'avait élevé et qui passe pour son esclave. Il arrive en Sicile et se sert pour pénétrer auprès d'Argénis d'un étrange artifice. Le palais où était gardée la princesse était interdit à tout autre qu'aux femmes. Poliarque, encore dans toute la fleur de la jeunesse, prend un habillement de jeune fille et le nom de Théocrine. Un jour que Sélénisse était au temple à prier les dieux pour son élève, il se présente à elle (1). Il lui raconte qu'il est la fille d'une reine de Gaule ; qu'un oncle, voulant s'emparer du trône, a déjà tué son frère par le poison et menace ses jours ; que sa mère l'envoie chercher un refuge auprès de Sélénisse, dont la réputation de vertu est universelle. Il demande à être introduit dans le palais d'Argénis. Confondu avec les femmes de la princesse, il n'aura rien à craindre de son oncle. Sélénisse consulte Méléandre, et, avec le consentement du prince, présente à Argénis la fausse Théocrine.

Les deux jeunes gens se lient bientôt d'une étroite

(1) *Argénis*, page 311 et suiv.

amitié. Poliarque attribue aux mœurs de la Gaule, où les femmes seraient élevées comme les hommes, ce que son éducation et son caractère ont de viril. Il se prête avec docilité à ce qu'on exige de lui, et apprend à manier l'aiguille et le fuseau. Argénis s'amuse de sa rudesse, de ses vers trop mâles pour être chantés sur la lyre, de son inexpérience dans la langue italienne. Enfin elle s'attache à lui, au point de ne pouvoir se passer de sa présence.

Cependant, Lycogène, comprenant qu'il lui serait impossible d'arriver autrement à ses fins, avait résolu d'user de violence et de s'emparer de la personne d'Argénis et de celle du roi. Neuf de ses partisans consentent à tenter un coup de main sur le château où vit l'héritière du trône. Le jour est choisi : c'est celui ou Méléandre va rendre visite à sa fille. Quelle résistance quelques femmes et un vieillard sans armes et sans force pourront-ils opposer à des gens déterminés ? A la faveur d'une nuit sombre et orageuse, les conspirateurs se glissent dans la demeure royale. Leur troupe se divise : les uns pénètrent dans la chambre du roi et se rendent maîtres de lui ; les autres se dirigent vers celle d'Argénis et enfoncent violemment les portes. Mais ils trouvent une résistance qui était loin de leur attente. Théocrine, en effet, avec une étonnante agilité, se jette sur l'un d'eux, lui arrache ses armes, prend l'offensive, renverse deux des assaillants mortellement blessés, et met en fuite les deux autres, dont l'un a peine à se soutenir. Elle se dirige alors vers la chambre du roi, délivre de ses liens Méléandre, qui, saisissant une épée, ne se montre pas moins vaillant qu'elle. Un des agresseurs est tué, un autre peut s'échapper, le troisième est pris et solidement lié par Théocrine, qui le laisse à la garde du roi et retourne vers Argénis. Là, Poliarque révèle son nom, sa condition, ses desseins et ses espé-

rances. Il demande à la princesse de lui garder le secret et quitte le château, promettant de se présenter bientôt au roi, qui ne le reconnaîtra pas sous un costume militaire. Il ne pourra plus sans doute habiter le palais, interdit aux hommes ; mais Sélénisse, mise dans la confidence de leur amour, saura leur fournir les moyens de se voir au dehors (1).

Poliarque profita du désordre que cet événement avait jeté dans le palais pour en sortir et gagner la ville. Revenu à lui, Méléandre, encore sous l'impression du danger qu'il avait couru, plein du souvenir du secours inespéré qu'il avait reçu, faisait chercher partout son sauveur. On ne trouva aucune trace de Théocrine. Le roi ne put croire qu'un simple mortel eût eu tant de courage et de force ; il pensa qu'un homme, quel qu'il fût, ne se serait pas dérobé à sa reconnaissance et arriva à cette conclusion qu'il avait été sauvé par une intervention divine. C'était Pallas elle-même qui avait pris le nom et la forme de Théocrine ; c'était la fille de Jupiter qui avait arrêté la fureur des satellites impies de Lycogène (2). Argénis, liée par le serment qu'elle avait prêté à Poliarque, dut laisser son père dans cette illusion. Le roi voulut témoigner à la déesse sa gratitude du bienfait qu'il lui attribuait. Il résolut de lui consacrer sa fille. Dans une cérémonie solennelle, il déclara instituer Argénis prêtresse de Pallas et lui confier les sacrifices jusqu'au jour où le mariage la soumettrait aux lois de Junon. Peut-être se proposait-il aussi de mettre sa fille en relation quotidienne avec le peuple, de lui assurer la sympathie publique, et, en la revêtant d'un caractère religieux, d'arrêter l'audace de Lycogène.

(1) *Argénis*, p. 350 et suiv.

(2) *Argénis*, p. 35, 357 et 361.

Cependant Poliarque avait quitté le costume et le nom de Théocrine; il s'était établi à Syracuse, où il attira promptement tous les yeux par le luxe de sa maison, son intelligence, son adresse, son affabilité. C'est ainsi qu'il se lia avec un des officiers du roi, Eurymède, qui consentit à le présenter à son maître. Méléandre ne le reconnut pas, et, séduit par les qualités qu'il montrait, lui permit de se fixer à la cour (1). Il put alors, sans exciter de soupçon, avoir un entretien avec Argénis, qui lui fit serment de n'épouser jamais que lui. Il s'attacha le roi par le dévouement qu'il montra pour sa personne et celle de sa fille. Quand Lycogène, après l'insuccès de sa première tentative, osa prendre ouvertement les armes contre Méléandre, ce fut encore Poliarque qui, par sa sagacité et son courage, déjoua les projets qu'il formait. L'ambitieux eut bientôt en lui un ennemi plus redoutable que le roi même.

Tel était l'état de la Sicile, lorsque Lycogène, ne pouvant plus soutenir la guerre, implora une paix que Méléandre lui accorda, par humanité ou par faiblesse, peut-être dans l'espérance d'affaiblir ses forces (2). Ses députés venaient de chez le roi. Ils rencontrent Poliarque, accompagné de Timoclée, dame de la cour. Soit qu'ils crussent bien mériter de leur maître en le délivrant de son plus dangereux adversaire, soit qu'au métier des armes ils joignissent celui du brigandage, ils se jetèrent sur les deux voyageurs. Ce fut pour Poliarque l'occasion d'un nouveau triomphe (3). Seul contre cinq agresseurs, il en tue trois et met les deux autres en fuite, au moment où un inconnu, que le hasard jette sur son chemin, s'apprêtait à lui porter se-

(1) *Argénis*, p. 362.

(2) *Argénis*, p. 37.

(3) *Argénis*, p. 29.

cours (1). C'était Archombrote, personnage appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire d'Argénis. Mais ce succès de Poliarque le précipite dans de nouveaux dangers. Lycogène apprend bientôt que trois de ses envoyés ont été tués par son ennemi. Il demande la proscription de Poliarque ; le roi, ne voulant pas paraître le complice d'une violation du droit des gens, ignorant, du reste, comment avait été amenée cette lutte si regrettable, fait proclamer Poliarque ennemi public et ordonne de le rechercher soigneusement (2). L'amant d'Argénis était encore chez Timoclée, où il se reposait de ses fatigues et de ses blessures. A la nouvelle de sa condamnation, il accepte, dans la maison de cette femme dévouée, une retraite sûre, où il se dérobe pour quelque temps aux yeux de tous, laissant à son ami Arsidas et à Archombrote le soin de ses intérêts et de son amour.

Arsidas était un des officiers de Méléandre qui s'était le plus vivement attaché à Poliarque. Sa position à la cour, sa réputation incontestée d'hon neur, et surtout la facilité avec laquelle il pouvait aborder Argénis sans exciter de soupçons, en faisaient l'auxiliaire le plus utile à notre héros. La suite des événements montrera de quel prix fut son concours. Quant à Archombrote, il cachait soigneusement sa condition et son origine. Il n'était d'ailleurs pas ce qu'il croyait être. Né en Afrique, élevé à la cour d'Hyanisbé, reine de Mauritanie, il passait pour son fils et son héritier. Lui-même ne doutait pas que cette princesse ne fût sa mère ; mais, en réalité, il n'était que son neveu. Il était le fils de Méléandre et d'Anna, sœur d'Hyanisbé (3).

(1) *Argénis*, p. 28.

(2) *Argénis*, p. 44.

(3) *Argénis*, p. 192 et 651.

Le roi de Sicile avait, dans sa jeunesse, été uni par une étroite amitié à Juba, père d'Hyanisbé et roi de Mauritanie. Il était allé se consoler d'un deuil domestique auprès de son ami et avait épousé en Afrique la plus jeune de ses filles. Les nécessités politiques l'avaient d'abord forcé de tenir cet hymen secret. Retourné en Sicile, il se préparait à rappeler d'Afrique son épouse, lorsqu'il avait appris sa mort. Ignorant qu'elle fût déjà mère, il ne s'était pas inquiété du fruit qu'elle laissait, et avait épousé une Sicilienne dont il n'avait eu qu'Argénis. Anna, à sa mort, voulant ménager sa réputation, avait exigé que la naissance de son fils fût tenue secrète; mais Hyanisbé perdit presque en même temps qu'elle son mari Syphax, qui ne lui avait pas donné d'enfant. Elle feignit alors d'être enceinte, et quelques mois après présenta Archombrote comme étant son fils. L'enfant grandit auprès d'elle, entouré de soins vraiment maternels, et, quand il eut atteint l'âge viril, elle le fit partir pour la Sicile, lui ordonnant de se former à la vertu et au courage auprès de Méléandre, mais lui recommandant de taire soigneusement son origine et sa condition.

Poliarque ne pouvait rester longtemps chez Timoclée. Il lui répugnait d'être pour elle une cause permanente de danger : il craignait d'être découvert ; il résolut de quitter son asile et de se rendre en Italie, projet qu'il exécute à la faveur d'un déguisement (1). Il ne séjourna pas longtemps dans ce pays. Soit qu'il ne s'y crût pas en sûreté, soit que ses intérêts le rappelassent dans sa patrie, il s'embarqua pour la Gaule : le navire qui le portait fit naufrage ; c'est à grand'peine que, monté sur une chaloupe, il put sauver sa vie et celle de quelques-

(1) *Argénis*, p. 80.

uns de ses compagnons (1). La fortune s'acharne contre lui : tandis qu'il essaye de gagner la côte, il est rencontré par des pirates qui s'emparent de sa barque et de sa personne ; mais il ne se laisse pas abattre par tant de malheurs. Au moment où il monte sur le vaisseau des bandits, sa fierté se révolte contre les fers dont on s'apprête à le charger. Il saisit son épée, et, soutenu de son fidèle Gélanore, engage une lutte désespérée. Il peut, par un mouvement adroit, dégager quelques-uns des captifs qui lui portent un secours efficace. Grâce à eux, le combat devient moins inégal. Bientôt les pirates sont tués, désarmés ou forcés de se rendre, et Poliarque devient maître de leur vaisseau.

Il interroge alors les victimes délivrées par son bras : il apprend que les pirates, non contents de ravager les mers, exerçaient aussi le brigandage sur les côtes. C'est ainsi que, récemment en Afrique, ils avaient osé tenter un coup de main sur une maison de plaisance appartenant à la reine de Mauritanie. Ils s'y étaient introduits à la faveur de l'ombre et en avaient rapporté une cassette pleine d'objets précieux dont ils comptaient bientôt se partager la valeur. Poliarque ouvrit cette cassette et y trouva quelques papiers et de riches bijoux. Son parti est bientôt pris. Avec sa générosité naturelle, il forme le projet de se rendre auprès de cette princesse et de lui rapporter les richesses que les pirates lui avaient ravies. Il donne donc l'ordre de faire voile vers la côte d'Afrique ; mais pour ne pas souiller le vaisseau du contact des morts, il fit jeter à la mer les cadavres de ceux qui avaient succombé dans la lutte. Sur l'un d'eux on trouva une lettre dont la lecture le jeta dans une grande perplexité. C'était un message que lui adressait

(1) *Argénis*, p. 178.

Lycogène (1). Son ennemi l'avertissait que Méléandre, voulant se délivrer de lui, lui envoyait en présent un collier trempé dans un poison si subtil que le simple attouchement déterminait la mort. Il finissait en lui offrant son alliance contre ce roi perfide.

Poliarque connaissait trop bien Lycogène pour se fier à sa loyauté. Il ne pouvait découvrir le mystère que cachait cette lettre : il ignorait que le cadavre qu'il venait de jeter à la mer était celui d'un serviteur de Lycogène pris par les pirates avant que lui-même tombât entre leurs mains. Il ne pouvait croire que Méléandre lui tendît des embûches. Le parti le plus sûr lui sembla donc de continuer sa route vers l'Afrique, et d'envoyer de là Gélanore porter au père d'Argénis la lettre de Lycogène. Arrivé sur la côte de Mauritanie, il se fit annoncer à la reine, obtint d'elle un entretien, et lui présenta les pirates, qu'il remit à sa discrétion. Hyanisbé voulut elle-même aller reconnaître sa cassette, et donna, en la recouvrant, les signes de la plus vive allégresse. Elle exigea que Poliarque acceptât l'hospitalité dans son palais. Notre héros se rendit à ses vœux, mais le soir même fit partir Gélanore pour la cour de Sicile (2).

Pendant ce temps, les événements s'étaient précipités. Lycogène avait obtenu du roi une réconciliation solennelle et scellée par des cérémonies religieuses. Il commençait ainsi à traiter d'égal avec Méléandre. Vainement Argénis, que son titre de prêtresse de Minerve appelait à présider, feint que la déesse s'oppose au sacrifice; vainement elle quitte le temple; la cérémonie est achevée par un fécial de Jupiter (3).

(1) *Argénis*, p. 167 et 185.

(2) *Argénis*, p. 192.

(3) *Argénis*, p. 134 *et suiv.*

Mais ce n'était là qu'une trève que chacun comptait mettre à profit. C'était le moment où Poliarque venait de passer en Italie. Lycogène exploita habilement cette circonstance. Il se plaignit hautement que, pour plaire au roi, Arsidas eût fourni à un proscrit le moyen de gagner un asile sûr. Ses partisans ajoutaient que Méléandre avait trahi la foi jurée ; que, par son ordre, Poliarque avait tué ses députés ; que c'était grâce à sa connivence que ce criminel avait pu se réfugier en Italie, où, dans l'impunité, il méditait sans doute quelque nouvelle trame. De son côté, Méléandre ne restait pas inactif. Il feignait la plus entière confiance, pour mieux tromper l'ennemi ; mais il faisait secrètement fortifier Epéircte, place dont il était sûr : il en avait composé la garnison de soldats fidèles ; il avait réuni plusieurs galères dans le port ; il pouvait, dans cette ville, soutenir un long siége, et, si la fortune lui était contraire, prendre la mer sans craindre une poursuite (1).

En se transportant à Epéircte, le roi courut un danger mortel dont il fut délivré par le sang-froid et le courage d'Archombrote. La route qui menait à la ville suivait le bord d'un lac. Soit frayeur imprévue, soit trahison du cocher, les chevaux se cabrèrent et se précipitèrent dans le lac avec la voiture qu'ils traînaient et le prince qu'ils portaient. Archombrote, sans perdre un instant, saute à bas de son cheval, saisit le roi par ses vêtements au moment où il allait être englouti, et le soutient à la surface jusqu'à ce qu'on pût venir à son secours. Ce trait fut d'autant plus admiré qu'Archombrote ne savait pas nager ; qu'il n'était ni le parent, ni le sujet du roi, et que ce courage ne

(1) *Argénis*, p. 137.

pouvait partir que d'une âme inaccessible à la peur et amoureuse du danger et de la gloire (1).

Le dévouement d'Archombrote n'était cependant pas désintéressé. Depuis qu'il vivait à la cour, depuis surtout qu'il était chargé auprès d'Argénis des intérêts de Poliarque, il s'élevait chez lui un sentiment qui lui était jusqu'alors inconnu. La grâce, la modestie de la jeune princesse l'avaient d'abord laissé indifférent ; il se mit à remarquer combien elle était supérieure aux autres femmes. Puis, involontairement, il songea qu'une union entre elle et lui ne serait pas disproportionnée ; et, se laissant aller à des idées qui le charmaient, il en vint à ne plus voir dans Poliarque un ami, mais un rival, mais l'ennemi de son bonheur. Les innocentes prévenances d'Argénis ne faisaient qu'irriter ce feu naissant. Un moment, il songea à trahir la confiance du malheureux proscrit ; mais il se ravisa. Il ne voulut pas laisser à celui-ci le bénéfice de l'absence ; et, l'intérêt personnel faisant ce qu'aurait dû faire l'amitié, il se décida à travailler de toutes ses forces au retour de Poliarque (2).

L'occasion ne tarda pas à s'offrir. Lycogène venait de faire ouvertement alliance avec les Hypéréphaniens. Méléandre, solidement établi à Épéircte, ne voulait pas laisser à la rébellion le temps de prendre plus de développement, et s'était déterminé à frapper un coup décisif. Dans un conseil auquel assista Archombrote, il fut décidé qu'on déclarerait la guerre à Lycogène, et qu'aussitôt on rappellerait Poliarque; mais on craignait le ressentiment de celui qu'on invoquait comme un sauveur. Pardonnerait-il à Méléandre l'injuste proscription dont il avait été la victime ? La seule chance de succès parut de lui

(1) *Argénis*, p. 143.
(2) *Argénis*, p. 149.

envoyer une lettre et un riche présent de la part d'Argénis. On fit acheter un collier où le mérite de l'art le disputait à la richesse de la matière, et on chargea un jeune homme, nommé Timonide, qu'on savait attaché à Poliarque, d'être auprès de lui le messager et l'interprète du roi et de la jeune princesse (1).

Mais le secret ne put être gardé. Le hasard, peut-être une indiscrétion, peut-être sa pénétration naturelle apprit tout à Lycogène. L'idée d'un nouveau crime se présente à son esprit. L'intendant du trésor, Éristhène, était un de ses partisans les plus dévoués. Il le pousse à tremper le collier dans un poison si subtil que Poliarque sera mortellement atteint par le seul contact du présent. C'est dans cet état que le collier fut remis au roi et envoyé par lui à Poliarque. En même temps, Lycogène adressait à son ennemi la lettre dont nous avons déjà parlé. Il la confia à un serviteur fidèle, qui ne devait la remettre que huit jours après l'arrivée de Timonide. Son but était que le poison eût le temps de produire son effet, et que la lettre arrivant dans cette conjoncture achevât de soulever la Sicile contre Méléandre. Si, contre son espérance, Poliarque vivait encore, il se l'attachait par une révélation de cette importance et en faisait un ennemi du roi, contre qui étaient toutes les apparences.

Pendant ce temps, il poursuivait ses entreprises. Il possédait près d'Épéircte un château où il se proposait d'inviter Argénis et Méléandre. Là, des affidés s'empareraient de leurs personnes et les lui livreraient. Si Méléandre faisait mine de résister, on le tuerait; c'était assez de conserver Argénis. Si le roi ne donnait pas dans le piége, Lycogène était déterminé à agir ouvertement par la force : il exci-

(1) *Argénis*, p. 162 et suiv.

terait une sédition à Syracuse et s'y ferait proclamer le défenseur de la patrie. De son côté, Méléandre cherchait le moyen de mettre enfin un terme à la guerre civile. Il s'arrêta au parti de mander à sa cour Lycogène et Oloodème, les plus dangereux de ses ennemis. Il comptait se rendre maître d'eux, aussi bien que d'Eristhène ; la sédition, frappée ainsi dans ses chefs, tombait nécessairement. Mais ce projet ne devait pas réussir. Lycogène, jugeant les desseins du roi par ceux qu'il formait lui-même, refusa d'obéir à l'ordre royal, et Oloodème vint seul (1). C'est en vain que Méléandre le manda une seconde fois. L'insistance du roi ne fit qu'augmenter sa méfiance. Il écrivit à ses deux amis de quitter Épéircte au plus vite et de venir le rejoindre.

Méléandre ne leur en laissa pas le loisir. Ils furent saisis et jetés en prison au moment où ils quittaient la ville. Le roi se proposait de faire instruire leur procès quand l'arrivée de Gélanore vint lui fournir de nouvelles armes. L'ami de Poliarque était porteur de la lettre de Lycogène à son maître. Il fut facile d'examiner le collier envoyé à l'amant d'Argénis : Timonide, qui n'avait pu s'acquitter de la mission qui lui était confiée, l'avait rapporté au roi. On n'eut pas de peine à y découvrir des taches caractéristiques. Il n'était pas malaisé de deviner le coupable. Méléandre comprit d'abord que le collier, ayant passé par les mains d'Eristhène, n'avait pu être empoisonné que par celui-ci, à l'instigation de Lycogène. Le moins aisé était d'obtenir la confession du crime. L'interrogatoire conduit adroitement par Eurymède amena ce résultat (2). Eristhène et Oloodème, ainsi convaincus dans un débat public,

(1) *Argénis*, p. 168.
(2) *Argénis*, p. 209.

furent condamnés et périrent de la mort qu'a immortalisée la condamnation de Socrate.

Le roi, qui avait tout à craindre de Lycogène, essaya de s'en délivrer par un coup de main. Eurymède fut envoyé pour le surprendre. Mais il se tenait sur ses gardes, et Eurymède fut forcé de se retirer après avoir perdu quelques soldats (1). Cette tentative eut pour effet de rendre inévitable la guerre civile. Le roi fut abandonné de presque toute la Sicile, qui se déclara pour la rébellion. Cinq villes seulement restèrent dans le devoir. Lycogène, n'osant encore prendre le titre de roi, prit du moins les insignes de la royauté. Il avait une armée de trente-six mille hommes. Le roi ne pouvait lui en opposer que quinze mille. Aussi se vit-il bientôt presque assiégé dans la ville d'Épéircte. Il se livrait à un réel désespoir en songeant que sa fille et son royaume allaient devenir la proie d'un sujet rebelle, quand tout-à-coup il reçut un secours imprévu (2).

Argénis était destinée à exciter toutes les convoitises. Un prince voisin, Radirobanes, roi de Sardaigne et des Baléares, avait conçu le projet de joindre la Sicile à ses Etats en en épousant l'héritière. La réputation de cette jeune fille n'avait fait que le confirmer dans ses intentions. Le secours qu'il apportait à Méléandre et la situation critique où se trouvait ce malheureux monarque, ne lui permettaient pas de douter du succès. Un père refuserait-il sa fille au sauveur de son trône ? Il arrivait donc avec toutes ses forces de terre et de mer, expliquant son dévouement par l'antique amitié qui unissait les deux royaumes de Sicile et de Sardaigne.

Cette intervention jetait Lycogène dans le plus grand danger. Il se sentait impuissant à lutter

(1) *Argénis*, p. 215.
(2) *Argénis*, p. 238.

contre les forces réunies des deux rois ; il voyait la désertion éclaircir les rangs de son armée, et s'échapper à jamais pour lui cette couronne, objet de son ambition. Il ne voulut pas laisser à la fortune le temps de tourner tout-à-fait contre lui. Profitant d'une nuit où Méléandre fêtait son hôte, il s'avance avec le reste de ses troupes, se jette à l'improviste sur le camp des deux rois (1), y répand d'abord le carnage et le désordre : Méléandre se saisissait de ses armes et courait encourager les siens par sa présence ; mais Archombrote le dissuade de ce dessein, revêt les armes royales, joint Lycogène et engage avec lui un combat singulier qui se termine par la mort du rebelle (2).

Avec Lycogène tombait la guerre civile qu'il avait soulevée. Grande était donc la joie de Méléandre, que cette mort délivrait de tous ses embarras. Seule à la cour, Argénis ne partageait pas l'allégresse générale. Elle était inquiète de l'absence de Poliarque et, pour surcroît de souci, avait deviné les secrètes intentions de Radirobanes. L'aversion qu'elle avait pour ce prince s'augmentait de tout l'amour qu'elle portait à son rival. Méléandre n'ignorait pas ces sentiments. Aussi, quand Radirobanes lui vint demander la main de sa fille, ne put-il que le renvoyer à elle, n'osant promettre le succès à son allié (3).

Radirobanes avait pénétré les dispositions d'Argénis. Il ne se flatta pas de l'espoir de réussir sans secours. Il chercha qui, dans l'entourage de la princesse, pouvait le mieux seconder ses desseins, et crut qu'avec le concours de Sélénisse il triompherait sûrement de toute résistance. Celle-ci se

(1) *Argénis*, p. 261.
(2) *Argénis*, p. 263.
(3) *Argénis*, p. 292.

laissa séduire par de riches présents (1). En vain cependant elle essaya de détruire dans le cœur de la princesse le souvenir de Poliarque, en vain elle prit les intérêts de Radirobanes; elle ne réussit qu'à se rendre suspecte et à perdre la confiance qu'elle avait méritée jusque-là (2); en vain Méléandre lui-même, craignant le ressentiment du roi de Sardaigne, essaya de lui concilier sa fille, il fallut lui avouer qu'il n'avait fait aucun progrès dans l'affection d'Argénis.

Celle-ci était fortifiée dans l'aversion qu'elle éprouvait pour lui par un récent entretien qu'elle avait eu avec Poliarque (3). Après avoir passé quelques jours dans le palais d'Hyanisbé, en Afrique, il était revenu en Sicile, avait vu Argénis, et avait été instruit par elle de la recherche de Radirobanes. Le temps pressait, s'il voulait l'arracher à un hymen odieux. Sans lui découvrir le secret de sa condition et de sa puissance, il lui promit d'être bientôt en état de la disputer à Radirobanes. De son côté, elle s'engagea à l'attendre trois mois. Poliarque partit donc pour la Gaule, d'où il espérait revenir promptement avec des forces suffisantes (4).

Radirobanes n'avait plus rien à attendre que de la violence. Il se résolut à user de cette ressource suprême. A l'instigation de Sélénisse, il concerta un plan d'enlèvement. Il avait renvoyé ses troupes en Sardaigne, mais il lui restait assez de soldats pour assurer le succès d'un coup de main. Il faisait reconstruire un vaisseau qui s'était échoué sur la côte. Il demanda et obtint d'Argénis la permission de

(1) *Argénis*, p. 306.
(2) *Argénis*, p. 328
(3) *Argénis*, p. 343.
(4) *Argénis*, p. 347.

le lui dédier et de donner une fête à cette occasion. Il se proposait de l'inviter à monter sur un navire préparé à cet effet, de l'emmener ainsi en pleine mer avec Méléandre, d'user de force avec elle, et de ne rentrer en Sicile qu'avec le titre de son époux (1).

Le projet faillit réussir. Ni le roi ni sa fille ne soupçonnaient l'affreux danger qui les menaçait. La fête suivait son cours ; le ciel et la mer resplendissaient de feux qui prenaient mille formes, quand Archombrote et Eurymède firent une remarque qui les glaça d'épouvante : tous les soldats de Radirobanes étaient armés. Méléandre comprit alors les desseins du roi de Sardaigne. Mais il ne voulut pas offenser ce puissant allié, et s'exposer à une lutte dont l'issue n'était pas certaine. Il usa donc de ruse. Par son ordre, Argénis feignit une indisposition subite qui ne lui permettait pas de rester plus longtemps hors de son palais. Vainement, Radirobanes s'opposa avec insistance à la retraite de la princesse. Les excuses de Méléandre lui ouvrirent les yeux, et il ne douta plus que ses intentions ne fussent découvertes. Dans un premier mouvement il ne put se contraindre ; mais il reconnut bientôt que la force ne lui assurerait pas le succès et il dut se résigner (2).

Son dépit fut grand : retiré sur un de ses vaisseaux, il adressa à Méléandre une lettre injurieuse où, abusant des confidences de Sélénisse, il lui révélait toute l'histoire de Poliarque, et finissait en lui réclamant trois cents talents comme prix de son concours (3). Le seul effet de cette bassesse fut de réduire au suicide Sélénisse, dont l'indiscrétion écla-

(1) *Argénis*, p. 373.
(2) *Argénis*, p. 390.
(3) *Argénis*, p. 399.

tait ainsi au grand jour (1). Il n'eut même pas la joie de pousser le roi de Sicile à quelque acte indigne de lui. La réponse de Méléandre fut modérée et ferme à la fois. Radirobanes, n'osant passer des menaces à la réalité, quitta la Sicile et fit voile pour ses États.

Les derniers événements donnaient fort à penser à Méléandre. La beauté d'Argénis, les droits qu'elle devait apporter à son époux, avaient jeté la Sicile dans des dangers dont il fallait empêcher le retour. Il suffisait de la marier et de prévenir par le bonheur d'un seul les prétentions de plusieurs. Il ne voyait à l'étranger aucun prince dont il pût faire son gendre. Il se résigna à faire un choix dans sa cour. Depuis longtemps il avait une estime particulière pour Archombrote. C'était lui qu'il réservait à cet honneur, à la condition toutefois de l'en trouver digne par sa naissance. Il s'ouvrit de son dessein à sa fille, sans lui nommer l'époux qu'il lui destinait, et la détermina non sans peine à lui obéir (2). Il eut alors un entretien avec Archombrote, qu'il interrogea sur sa famille et sur son origine. Le jeune prince, lié par les ordres d'Hyanisbé, ne peut que lui avouer qu'il est de race royale et héritier d'un trône, sans lui révéler son nom, ni sa patrie. Il ajoute que c'est sa mère qui, pour le former sur un modèle parfait, l'a envoyé en Sicile pour s'instruire à la vertu par l'exemple de Méléandre. Satisfait de ces réponses, le roi lui offre la main d'Argénis.

Il fallait déterminer celle-ci à cet hymen ; le roi eut besoin de toute son autorité. Il renouvelait, en effet, toutes les alarmes de sa fille, qui n'avait été contraire à Lycogène et à Radirobanes que par amour pour Poliarque. Elle n'osa pas résister ouvertement.

(1) *Argénis*, p. 409.
(2) *Argénis*, p. 425.

Mettant en avant le soin de sa dignité, elle demanda un délai de quelques mois. La bienséance n'exigeait-elle pas qu'Archombrote parût l'avoir recherchée avant de l'épouser? Elle espérait que dans cet intervalle reviendrait Poliarque; elle se proposait d'ailleurs de lui écrire pour hâter son retour, déterminée, s'il le fallait, à se donner la mort plutôt que d'appartenir à un autre (1). Méléandre ne la pressa pas davantage. Satisfait de la déférence de sa fille, il se complaisait dans l'espérance d'un hymen qui mettait son trône et sa personne à l'abri de toute tentative.

Pendant ces événements, Poliarque était arrivé en Gaule. Une guerre civile était sur le point d'y éclater. Britomandès, son père, était mort. Sans tenir compte des droits de la reine et surtout de ceux de Poliarque, un parti puissant voulait porter au trône un neveu de Commindorix. Les factieux se préparaient à mettre le siége devant Marseille, le plus fort rempart de la royauté, lorsque Poliarque y aborda. Son arrivée calma la dissension, chacun le reconnut pour roi. Il ne voulut pas marquer par le sang le commencement de son règne, et accorda une amnistie générale. Il fut le premier à excuser le crime des rebelles, disant que les forces rassemblées par eux devant Marseille ne l'avaient pas été pour un mauvais dessein, mais par la volonté des dieux, qui lui ménageaient cette armée pour exécuter les projets qu'il avait conçus. Il avait des ennemis puissants à combattre du côté de la Grande-Grèce, et, avec ces braves troupes, il était certain du succès (2).

C'est ainsi qu'il quitta la Gaule, emmenant sur une flotte nombreuse les ennemis et les défenseurs

(1) *Argénis*, p. 431.

(2) *Argénis*, p 481.

de sa mère. Il envoya avec une partie de ses vaisseaux Gobryas, qui devait longer la Ligurie, et lui donna l'ordre de l'attendre à la hauteur de la Sardaigne. Il ignorait le sort de Radirobanes et peut-être voulait-il opérer sur les États de son rival une diversion qui le forçât de quitter la Sicile. Gobryas exécutait ses instructions et descendait le long de l'Italie, quand il rencontra Arsidas, porteur d'une lettre d'Argénis et faisant voile vers la Gaule. Il voulut d'abord l'interroger, et quand Arsidas lui eut appris, ce qu'il pouvait dire sans trahir la confiance d'Argénis, qu'il était Sicilien et se rendait en Gaule, il le garda prisonnier, pensant que Poliarque en tirerait d'utiles renseignements. Il le traita, du reste, avec affabilité. Arsidas répondit à ses avances, et bientôt ces deux hommes, naguère inconnus l'un à l'autre, se sentirent pris d'une amitié mutuelle (1). Les confidences qu'ils se firent déterminèrent Arsidas à attendre Poliarque sur le vaisseau de Gobryas. Il espérait le voir arriver le lendemain, quand une tempête subite, qui dura deux jours et deux nuits, les porta sur la côte de Numidie. Cet accident déconcertait leurs plans communs. Où retrouver Poliarque, qui avait sans doute souffert aussi de la tempête ? Que ferait Argénis, si elle n'avait de nouvelles ni de son messager, ni de son fiancé ? Ils crurent que le parti le plus sûr était de se séparer : pendant qu'Arsidas, avec un vaisseau, parcourrait la côte d'Afrique, à la recherche de son ami, Gobryas avec toute la flotte se rendrait en Sicile, où il se mettrait en rapport avec Argénis et à sa disposition, s'il fallait lui offrir un asile ou résister par la force à Archombrote.

(1) *Argénis*, p. 483.

Il y rencontra (1) la flotte de Poliarque, qui, portée par l'ouragan dans la même direction, avait trouvé un refuge, à quelque distance de la Numidie, en Mauritanie, là même où le prince avait eu l'occasion de rendre service à la reine Hyanisbé (2). Poliarque trouvait son ancienne alliée dans les plus cruels soucis. Radirobanes voulait effacer, par un coup d'éclat, la honte de son expédition en Sicile. Espérant avoir facilement raison d'une femme, il lui avait déclaré la guerre. Elle avait encore un autre chagrin. Archombrote, qui se croyait son fils, lui avait écrit pour lui faire part de son prochain hymen avec Argénis et lui demander l'autorisation de révéler son origine. L'union entre Archombrote et Argénis était un sacrilége dont la seule idée la faisait cruellement souffrir, et elle ne savait comment empêcher cet inceste sans couvrir d'opprobre la mémoire de sa sœur. Enfin, ce n'était pas quand Radirobanes la menaçait qu'Archombrote devait songer à un hymen. Elle lui écrivit donc de revenir au plus tôt pour la défendre, et de ne point rendre irrévocable cette union qui le flattait, avant d'avoir appris de sa bouche un secret qu'elle craignait de confier au papier (3).

Dans ces circonstances, elle reçut Poliarque comme un sauveur envoyé par le ciel. Ce prince avait d'abord l'intention de ne rester en Afrique que le temps strictement nécessaire ; mais il ne put refuser aux larmes de la reine de prendre sa défense contre un agresseur injuste. Il dut donc prolonger son séjour. Cette résolution lui coûta peu quand il

(1) Ici se place un incident sans intérêt dont nous devons cependant parler, parce qu'il sera plus tard l'objet d'une critique. Arsidas, pendant son séjour sur les côtes de Mauritanie, prend un sorbet, tombe malade, et un de ses esclaves lui dérobe la lettre d'Argénis, qu'il porte à Poliarque, dans l'espoir d'une récompense (p. 552).

(2) *Argénis*, p. 489.

(3) *Argénis*, p. 493.

sut que l'ennemi à combattre était Radirobanes. Il était heureux de venger Argénis en paraissant protéger Hyanisbé. Il ignorait qu'il eût à lutter contre d'autres prétentions, contre une autre rivalité plus dangereuse encore, puisque Méléandre avait pris les intérêts d'Archombrote. Trouvant Radirobanes en Afrique, ayant appris de la reine qu'Argénis n'était pas encore mariée, il crut pouvoir, sans dommage, retarder son départ pour la Sicile.

La lutte qu'il soutint contre le roi de Sardaigne fut plus sanglante que longue. Surpris d'abord au milieu des réjouissances publiques en l'honneur d'Hyanisbé, il sut se tirer du danger et contraindre l'ennemi à se retirer. Une première bataille fut sans résultat. Ses éléphants, saisis de panique, jetèrent le désordre dans les deux armées (1). Le seul incident mémorable fut le péril que courut Radirobanes. Ce prince, emporté par son ardeur, pénétra avec les cavaliers ennemis jusque dans la ville de Lixa, capitale de la Mauritanie, et ne dut son salut qu'à un rare bonheur. La seconde bataille fut décisive. Les deux ennemis s'y joignirent : la fortune se déclara pour Poliarque, qui, gravement blessé lui-même, terrassa et immola Radirobanes. Les Sardes se retirèrent alors en bon ordre, laissant aux vainqueurs leur camp et de riches dépouilles. Ils demandèrent qu'on leur permît de rendre les derniers honneurs à leur roi, ce que le vainqueur accorda après quelque résistance, et se rembarquèrent pour leur patrie (2).

Pendant cette courte guerre, Archombrote, ayant reçu la lettre de sa mère, avait quitté la Sicile et abordait en Mauritanie. Il y fut reçu avec des trans-

(1) *Argénis*, p. 515.
(2) *Argénis*, p. 534.

ports d'allégresse par la reine et par le peuple (1). Sa joie de revoir sa maison et sa famille n'aurait pas eu de bornes, s'il n'avait emporté avec lui dans son cœur l'image d'Argénis. Il avait appris que Radirobanes avait été vaincu et tué par le roi de Gaule. Il se fit un devoir de témoigner au vainqueur sa reconnaissance. Il ne savait pas que ce prince fût Poliarque, comme celui-ci ignorait quel était le fils de la reine. Archombrote portait en effet à la cour de sa mère le nom d'Hiempsal. Mais les deux princes se reconnurent bientôt, et l'animosité qui éclata entre eux fut pour Hyanisbé la cause d'un tourment qu'elle ne connaissait pas encore. Elle ne voulait pas manquer à ce qu'elle devait à Poliarque, et ne pouvait se résoudre à lui sacrifier son fils. Par bonheur, elle connut bientôt l'origine de leur inimitié. Elle ne voulut cependant pas leur révéler le secret qui y pouvait mettre un terme ; elle se contenta d'obtenir d'eux la promesse de vivre en bonne intelligence, jusqu'au jour où elle les réconcilierait, en donnant à l'un Argénis, sans que l'autre eût le moindre sujet de plainte (2). Il suffisait qu'ils se rendissent ensemble auprès de Méléandre, avec une lettre qu'elle leur donnerait. Les deux princes, entraînés par ses instances, surtout par un serment terrible qu'elle prononça en leur présence, lui donnèrent l'assurance qu'elle demandait, et c'est ainsi qu'elle conjura une rivalité à laquelle elle ne pouvait songer sans un sentiment d'horreur.

Les blessures qu'avait reçues Poliarque ne lui permettaient pas de prendre la mer. Ce délai nécessaire laissa à Arsidas le temps de le rejoindre. Il apprit ainsi que Gobryas prenait soin en Sicile

(1) *Argénis*, p. 586.
(2) *Argénis*, p. 597.

de ses intérêts. De son côté, Archombrote, jaloux de la gloire dont s'était couvert son rival, en délivrant la Mauritanie de Radirobanes, cherchait l'occasion de quelque action d'éclat. Les médecins demandaient un mois pour guérir Poliarque. Il se proposa d'employer ce temps à punir sur la Sardaigne l'agression impie dont sa mère avait failli être la victime. La reine approuva ce dessein, dont l'exécution semblait réclamer peu de temps et présenter peu de dangers. Radirobanes avait laissé pour héritiers de son trône deux neveux qui se disputaient le pouvoir les armes à la main (1). Quand Archombrote se présenta en Sardaigne, l'un d'eux se joignit à lui, l'autre périt dans une lutte singulière engagée contre son compétiteur; en sorte qu'une seule bataille livra tout le pays à l'armée africaine.

Le hasard de la guerre avait conduit Archombrote auprès d'un temple jadis pillé par Radirobanes (2). Le vainqueur offrit de réparer le sacrilége commis. A son grand étonnement, les prêtres s'excusèrent d'accepter de richesses. Ce refus, peu ordinaire, lui inspira un vif désir de connaître leur doctrine. Il apprit d'eux qu'ils cherchaient, avant tout, à mériter la bienveillance du ciel en faisant aux vices et aux passions une guerre continuelle. Se séparer du monde, se contenter du strict nécessaire, renoncer aux joies du mariage et de la famille, obéir aveuglément à un chef nommé chaque année, combattre l'oisiveté par un travail continuel du corps et de l'esprit, pratiquer une charité entière envers tout le monde, sans acception de personnes, tel était le fond de leur règle, le principe

(1) *Argénis*, p. 602.
(2) *Argénis*, p. 604.

de leur conduite (1). Archombrote jugea que ce serait rendre un grand service à ses compatriotes que de mettre sous leurs yeux l'exemple d'une telle vie, et il demanda qu'on lui donnât quatre de ces prêtres pour instruire les Africains dans leurs saintes pratiques. Sa demande fut accueillie, et il rentra dans son camp accompagné de quatre d'entre eux, dont deux étaient d'origine gauloise. Sans plus tarder, il mit à la voile pour la Mauritanie et rentra à Lixa après trente jours d'absence.

Mais il arriva qu'un des quatre solitaires qu'il amenait en Afrique fut reconnu par un soldat de Poliarque (2). C'était le roi Anéroëste, qui, désespéré d'avoir perdu le plus cher objet de son affection, avait, après la défaite des Allobroges, quitté secrètement la Gaule, et s'était réfugié en Sardaigne. Là, libre de tout souci, détaché de toute ambition humaine, il s'était adonné à la vie religieuse. Le bruit de cette reconnaissance arriva jusqu'à Poliarque. Ce prince avait gardé le plus profond souvenir des bontés d'Anéroëste. Il se sentit en proie à la plus vive émotion et n'eut pas de repos qu'il n'eût éclairci son incertitude. Sa joie n'eut pas de bornes quand il eut embrassé son ancien maître. Il le supplia de revenir en Gaule, de reprendre sa couronne, de faire profiter ses sujets de ses lumières et de ses vertus. Vivement touché, Anéroëste ne se laissa cependant pas convaincre, et tout ce qu'il promit à celui qu'il avait jadis traité comme son fils, fut d'aller en Gaule établir le système de religion qu'il avait pratiqué en Sardaigne (3).

Le moment était venu où Poliarque et Archom-

(1) *Argénis*, p. 607.
(2) *Argénis*, p. 611.
(3) *Argénis*, p. 628.

brote devaient partir pour la Sicile. Hyanisbé écrivit la lettre qui devait être remise à Méléandre. Elle y révélait le secret de la naissance de son prétendu fils. Elle la scella et la confia à Archombrote. Puis, les deux princes prirent la mer. Poliarque était accompagné d'Anéroëste. Il fut convenu, pour éviter toute confusion entre les deux flottes, qu'il naviguerait en ligne directe, tandis que son rival longerait les côtes. Celui qui arriverait le premier en Sicile y devait attendre l'autre, et ce n'est qu'ensemble qu'ils devaient avoir leur première entrevue avec Méléandre.

Poliarque, ayant eu les vents favorables, aborda avant Archombrote. Gobryas, prévenu de son arrivée, vint le rejoindre. Il lui apprit comment il avait trouvé le roi. Il avait feint qu'une tempête le forçait de se réfugier en Sicile, et, sous ce prétexte, avait obtenu du roi l'autorisation d'entrer dans le port. Argénis, de son côté, avait remontré à son père qu'on ignorait les intentions et le destin de Radirobanes ; qu'il était à craindre que ce roi ne revînt faire une descente ; que le plus sûr était d'engager pour un mois les Gaulois au service de la Sicile, afin que, s'il survenait quelque guerre, elle se fît aux dépens d'un sang étranger. Méléandre avait goûté ces raisons, et Gobryas avait pu, sans être inquiété, attendre Poliarque. Mais quand Méléandre apprit que le roi de Gaule était dans les eaux de Sicile, il comprit bien qu'il avait été abusé. Bien qu'une lettre d'Hyanisbé lui mandât de ne concevoir aucune inquiétude, il ne pouvait croire qu'un armement aussi considérable ne fût pas dirigé contre lui (1). Il se souvenait qu'il n'avait pas su défendre Poliarque contre Lycogène; qu'il l'avait, par sa faiblesse, contraint à sortir de Sicile, et, plus sensible injure, qu'il avait promis

(1) *Argénis*, p. 638.

Argénis à Archombrote. N'était-ce pas là des griefs suffisants pour légitimer le ressentiment de Poliarque ?

L'arrivée d'Archombrote vint le jeter dans une nouvelle perplexité. Il lui semblait que ce prince ne pouvait venir avec toutes les forces de la Mauritanie que pour réclamer la main d'Argénis (1). Quelle serait sa situation entre ces deux rivaux ? N'était-il pas à craindre qu'ils prissent la Sicile pour champ de bataille ? Son inquiétude s'accrut encore, s'il est possible, quand il apprit que les deux flottes s'étaient réunies et que les deux princes paraissaient vivre dans une réelle intimité. Bientôt Gélanore et Micipsa, au nom des rois alliés, vinrent demander l'entrée du port ; Gélanore ajouta que Poliarque ne se croirait pas en sûreté, dans un pays où il avait de puissants ennemis, si Méléandre ne l'autorisait pas à faire débarquer une partie de ses troupes. Il ne restait au roi de Sicile d'autre parti que d'accorder une grâce qu'il ne pouvait refuser, et, quatre jours après, Poliarque et Archombrote descendirent sur le rivage, escortés de six mille Gaulois et de deux mille Maures (2).

Leur entrevue avec Méléandre fut empreinte de la plus franche cordialité (3). L'un lui remit la lettre d'Hyanisbé et fut aussitôt reconnu par le roi de Sicile. Il n'y avait aucun doute possible ; à la lettre étaient jointes différentes pièces qui ne pouvaient appartenir qu'à Anna ou à son enfant. L'autre vit enfin récompenser sa constance et son amour. C'est Archombrote lui-même, ce rival déclaré, qui lui présente Argénis, sa sœur, au milieu de l'attendrissement général. Méléandre pleurait de joie : les té-

(1) *Argénis*, p. 640.
(2) *Argénis*, p. 642.
(3) *Argénis*, p 644.

moins de cette reconnaissance ne pouvaient retenir leurs applaudissements ; le peuple convoqué eut sa part de cette allégresse et témoigna par ses acclamations combien il était heureux du bonheur qui arrivait à ses princes (1).

Le lecteur a déjà pressenti le reste. L'hymen d'Argénis et de Poliarque est célébré avec la plus grande pompe. La Sardaigne et la Ligurie formèrent la dot de la jeune princesse. Pour rendre plus étroite l'alliance entre les rois de Sicile et de Gaule, il fut convenu qu'Archombrote épouserait une sœur de Poliarque, qui était restée dans sa patrie. Ainsi fut réalisée la promesse d'Hyanisbé, ainsi s'éteignit la rivalité des deux princes.

Là s'arrête l'œuvre de Barclai. Le roman se termine par une prédiction d'Anéroëste, qui, inspiré par les dieux, présage aux princes toute sorte de prospérités.

(1) *Argénis*, p. 651.

CHAPITRE II.

EXPLICATION DE L'ALLÉGORIE.

Barclai, nous l'avons dit, s'est proposé d'écrire, sous une allégorie transparente, l'histoire de la dernière guerre de religion. Touché des maux où l'esprit de parti a jeté la France, il a voulu montrer que, sans l'union et la concorde, un pays ne peut que courir à sa perte, et que l'ordre et la soumission à la loi sont la première condition de salut. Pour sauver le royaume des dangers qu'il courait, il eût fallu un prince qui pût apprécier la gravité de la situation, reconnaître le meilleur parti, se décider à le suivre avec persévérance; capable d'activité, de patience, de discrétion, de prudence, de calcul, d'économie; sachant se plier et pourvoir aux circonstances, fertile en expédients, ne laissant rien au hasard, tel qu'on dépeint Philippe de Macédoine ou Louis XI. Mais quand le pouvoir tombe aux mains d'un homme faible et sans principes politiques, incapable de réflexion, de volonté et de constance, prodigue et dissipateur, ennemi des affaires, léger dans ses amitiés, facile à dominer, sans esprit de suite, ne sachant ni céder ni résister à propos, obéissant au caprice et à l'impression du moment, indocile aux leçons de l'expérience, et se laissant surprendre à l'improviste par la fortune; les dons

les plus heureux, le courage, la libéralité, l'affabilité, la beauté, la noblesse, demeurent stériles, et le prince ne fait que perdre avec lui le peuple dont le destin lui était confié.

Voilà les deux idées fondamentales du livre de Barclai. Il veut instruire le peuple et les rois : d'un côté, montrer à ceux-ci quels maux la faiblesse et l'inexpérience entraînent à leur suite ; de l'autre, enseigner à ceux-là l'esprit de respect et de soumission.

Lui-même, dans un entretien, où il se met en scène sous le nom de Nicopompe, révèle son dessein : « Je veux, dit-il (1), témoigner mon horreur pour ces ambitieux inquiets, combattre et punir les coupables.... Je démasquerai les factieux ; le peuple apprendra à les connaître. Je ne veux pas faire œuvre de médisance, ni flatter par des critiques hors de propos la malignité naturelle au gros du peuple ; mais ignorez-vous les artifices dont on use avec les enfants pour leur faire accepter les remèdes ? Quand ils voient le médecin avec sa potion, ils ne se soucient plus d'une santé qu'il faut acheter à ce prix. Alors les parents mêlent à ce breuvage des sirops qui en adoucissent la saveur, ou leur promettent une récompense s'ils veulent prendre le remède salutaire. Ils séduisent leurs yeux par la beauté de la coupe, et ne les laissent ni voir ni deviner ce qu'elle contient. C'est ainsi que j'agirai. C'est avec des ménagements et sans éclat que j'accuserai, que je poursuivrai ceux qui jettent le trouble dans l'État. Mais je sèmerai tant d'agrément sur les routes détournées que je leur ferai suivre à leur insu, que les lecteurs se plairont à voir instruire leur procès sous des noms étrangers... Je ferai un roman auquel je donnerai tous les orne-

(1) *Argénis*, p. 204.

ments de l'histoire. J'y exposerai des événements merveilleux : les guerres, les hymens, les meurtres, les joies, s'y mêleront à des incidents imprévus. Le public, entraîné par son goût naturel pour les vaines lectures, m'accordera sa sympathie, ne trouvant pas en moi la sévérité d'un prédicateur. Je nourrirai la curiosité par des descriptions variées, par la peinture des pays. L'image des dangers excitera chez mes lecteurs la pitié, la crainte, la terreur. Dans cet état pénible, je viendrai à leur secours et, d'un front serein, je calmerai les tempêtes. Je serai l'arbitre du destin. Je connais le caractère de nos contemporains ; ils croiront à un badinage et se laisseront séduire. Mon livre produira sur eux l'effet d'un théâtre ou d'un cirque. C'est ainsi que je leur ferai prendre goût au remède que je leur prépare ; après quoi j'y mêlerai des sucs salutaires, la représentation des vices et des vertus, et le salaire qui attend les uns et les autres. Les lecteurs, se croyant en face de héros qui leur sont étrangers, éprouveront des mouvements de sympathie ou de prévention ; en même temps, ils feront un retour sur eux-mêmes, et, dans l'ouvrage, verront un miroir qui les représente selon la réputation qu'ils se sont faite. Peut-être rougiront-ils de jouer plus longtemps dans la vie le rôle que le roman leur prête, non sans raison. Ils ne pourront se plaindre d'être mis en scène, car mes portraits manqueront d'exactitude. J'y dissimulerai les originaux, en ajoutant des traits qui ne sauraient convenir aux personnages qu'on croira reconnaître. Tout en gardant dans mon œuvre le respect dû à l'histoire, je me réserve cette liberté. C'est ainsi que je flétrirai les vices, non les personnes. Nul ne pourra s'offenser, à moins de faire ainsi l'aveu honteux de ses dérèglements. Ce n'est pas tout. J'inventerai un certain nombre de personnages imaginaires pour repré-

senter des vertus ou des vices. Que l'on voie partout dans mon ouvrage des allusions historiques ou qu'on n'en voie aucune, l'erreur sera la même. »

Ce passage méritait d'être traduit. Il montre mieux que nous ne l'eussions pu faire le dessein moral de Barclai. Il fait voir aussi de combien de précautions on doit s'entourer dans l'interprétation de l'*Argénis*. Dans son désir vraiment philosophique, et en même temps un peu égoïste, de ne blesser personne, il a parfois caché l'histoire sous un voile si épais que l'esprit cherche en vain à le pénétrer. Le commentateur croit tenir le fil et marche en avant sur quelques indications que lui fournit l'histoire. Il pense à certains moments tout apercevoir en pleine lumière; puis tout-à-coup cette lumière s'éteint, l'histoire n'explique plus ou contredit l'allégorie, le labyrinthe n'a plus d'issue. On ne sait plus ni où l'on est, ni où l'on va. C'est qu'alors on est tombé sur un de ces piéges que l'auteur a semés sur sa route pour échapper à la malignité publique et égarer les curieux. Que faire alors, sinon renoncer à une recherche pénible autant qu'ingrate? Que gagnerait-on à mettre des noms propres sous des personnages qui n'ont d'existence que dans l'imagination du romancier?

Ce n'est pas que parfois, souvent même, les efforts ne soient pas suivis de succès. L'étude de l'histoire de cette époque, celle des *clefs* ajoutées par un éditeur anonyme (1), éclairent les allusions et diminuent les chances d'erreur. Mais là encore il faut se défier d'une sécurité trompeuse. Tantôt vous trouverez deux personnages quelquefois rivaux là où la vérité historique n'en demande qu'un; tantôt les

(1) Ces *clefs*, dont l'auteur est inconnu, ont été certainement faites sous l'inspiration de Jérôme Aléander, jurisconsulte et archéologue distingué, ami de Barclai et qui figure dans deux ou trois endroits de l'*Argénis*, sous le pseudonyme transparent de *Hiéroléander*.

faits sont transportés d'un personnage à un autre ; ici des anachronismes, là des invraisemblances, des omissions inexplicables. Quelquefois le roman se mêle à la réalité, la complique d'incidents imprévus, puis se simplifie, ne devient qu'une allégorie, pour renaître presque aussitôt. Autant tout-à-l'heure il importait de ne point s'obstiner à une interprétation stérile, autant il importe de ne se point laisser dérouter ici. La méthode à suivre est simple et demande surtout de la patience. S'assurer d'abord que l'épisode du roman correspond bien à quelque fait historique, en se laissant guider par l'évidence, ou par les clefs, ou par une sorte d'intuition soudaine, qui, au fond, n'est que l'effet de la méditation et du travail, prendre un à un tous les détails et chercher dans l'histoire leur équivalent, ne se point inquiéter outre mesure de quelques différences qui se rencontrent, se contenter souvent de simples analogies, voilà comment on peut lever le voile dont Barclai couvre le récit des événements.

Il ne faut pas se dissimuler que, pour le détail, le voile est épais, et que si l'auteur n'a voulu qu'aiguiser la curiosité et ménager au lecteur sagace une occasion de montrer son talent, il a peut-être dépassé le but qu'il se proposait. L'allégorie assez claire, si l'on ne regarde que le gros de l'ouvrage, et qu'on se contente d'une étude toute superficielle, devient obscure souvent dès qu'on descend dans le particulier. La lecture du livre en est rendue pénible. Les contemporains eux-mêmes eurent besoin d'une clef. Voilà certainement une des causes pour lesquelles l'*Argénis*, accueillie d'abord avec enthousiasme, réimprimée deux fois en huit ans, qui eut, comme l'Énéide, les honneurs d'une *suite*, tomba promptement dans l'obscurité. A mesure que le siècle avançait, se perdait la mémoire des événements, et l'allégorie devenait d'une interpré

tation plus difficile. Le public veut sans doute qu'on ne lui dise pas tout, il aime à faire preuve de sagacité ; mais il faut ne se fier à lui qu'à moitié. Ne lui demandez ni longs ni pénibles efforts, il n'en est pas capable. Aussi l'*Argénis* a-t-elle eu sa dernière édition en 1664.

C'est encore pour la même raison que les historiens n'ont pu tirer que peu de profit de cet ouvrage. S'il était possible de faire sûrement le partage de la fiction et de la réalité, de mettre d'un côté ce qui appartient au roman, de l'autre ce qui est du domaine de l'histoire, on trouverait sans doute dans l'œuvre de Barclai quelque détail ignoré, quelque renseignement utile. Si les contemporains ou leurs successeurs immédiats apprécient mal les événements, ils en subissent mieux l'impression ; ils traduisent le sentiment général, et leur jugement, souvent inexact, est néanmoins précieux. Mais ici où fréquemment le lecteur ignore s'il se trouve devant une allusion précise ou une imagination du romancier, où est la vérité, où commence la fable, ce serait une témérité étrange que d'établir un fait sur l'autorité de Barclai. Tout au plus peut-on se servir de son livre pour contrôler les assertions des historiens. Il apporte un témoignage de plus en faveur des faits qu'il reproduit, sans qu'on puisse rien conclure contre ceux qu'il omet ou qu'il dénature, puisque, de son propre aveu, dans l'intérêt de sa tranquillité, dans celui de l'art et de l'utilité morale, il a altéré la vérité.

Ici se présente une question : cet intérêt moral qu'il met en avant, l'a-t-il poursuivi comme il le professe ? A-t-il exercé quelque influence sur les princes et sur les peuples ? Pouvait-il, comme il s'en flatte, corriger les uns et les autres ? C'est la prétention ordinaire des écrivains de servir la morale par leurs ouvrages : les auteurs dramatiques

surtout, et, après eux, les romanciers, se sont rarement contentés de leur art, ils ont encore voulu instruire les hommes. On attribuait à Aristote une sorte de théorie d'après laquelle le théâtre devait purger les passions; et le grand Corneille fait de cette purgation la quatrième utilité du poëme dramatique (1). La devise de la comédie est depuis longtemps *Castigat ridendo mores*. Or, Corneille lui-même doute que la purgation des mœurs se fasse dans la tragédie, et l'on ne fera croire à personne qu'il y ait moins de pédants depuis les *Femmes savantes*, ni moins d'hypocrites depuis *Tartufe*. De nos jours, où fleurit le roman, que de préfaces ne sont consacrées qu'à louer l'utilité morale de l'œuvre qu'elles précèdent ! Or, quelque triste que soit cette vérité, il faut avouer que les ouvrages d'esprit, du moins les œuvres de pure imagination, n'ont sur leurs lecteurs aucune influence de cette nature, directe et immédiate. Le spectacle des malheurs que, dans la vie, les passions traînent à leur suite, ne paraît pas corriger ceux qui n'en sont que les témoins. L'expérience d'autrui ne sert qu'à très-peu d'hommes. Comment le spectacle de malheurs fictifs serait-il plus profitable? Le seul fruit des bonnes lectures est de développer dans leur ensemble les sentiments nobles du cœur humain. Ce développement est général ; il porte, quand il se produit, sur toutes les facultés de l'âme, et n'a rien de particulier. C'est un résultat assez grand par lui-même pour satisfaire l'écrivain qui l'obtient. Mais espérer, dans une œuvre de fantaisie, atteindre et corriger un mauvais penchant, c'est une illusion qu'excuse l'amour-propre d'auteur, mais dont l'expérience des âges démontre la vanité. Ce qui pousse un écrivain à prendre la plume, surtout

(1) P. CORNEILLE *Second Discours sur la tragédie.*

quand il s'agit d'une œuvre d'imagination, ce n'est pas le désir d'être utile, c'est ou l'intérêt d'une passion personnelle, ou un goût inné qui peut s'ignorer soi-même ; c'est, le plus souvent, l'un et l'autre ensemble.

Barclai a obéi à la loi commune. Son inclination le portait vers la littérature ; son éducation, les traditions de sa famille, n'avaient fait que développer ce penchant naturel. Le commentaire anglais qu'il publia sur Stace ne prouve pas moins la solidité de ses études qu'un goût inné qui se traduisait de bonne heure. Mais il s'y joignait un sentiment complexe dont nous avons déjà parlé, la haine des Guises et l'amour de la royauté. Nous avons précédemment dit quelques mots de la persistance qu'il met dans ses poursuites contre les princes de Lorraine, et ce n'est pas ici le lieu de revenir sur ce point. Mais cette persistance, cet acharnement à leur porter des coups multipliés, ne sont-ils pas l'indice d'une passion violente qui seule suffirait à expliquer l'*Argénis* ? Nous mettrons plus tard en lumière, dans la mesure de nos forces, la sympathie et l'estime qu'il professe pour la dignité royale : dès l'*Euphormion*, les éloges qu'il adresse au roi Henri IV, sous le pseudonyme de Protagon (1) permettent de prévoir les ménagements qu'il gardera en traçant, dans l'*Argénis*, les caractères de Méléandre et de Radirobanes. Ne doit-on pas voir là aussi une des raisons qui le déterminèrent à prendre la plume ?

On comprendrait mal les allusions et l'allégorie de l'œuvre de Barclai, si l'on n'avait sous les yeux l'histoire de l'époque qu'il s'est appliqué à peindre. Nous allons en tracer un précis rapide,

(1) *Euphorm. Satyricon*, II, pp. 176, 181, 186.

nous attachant, autant que possible, au plan que nous avons suivi plus haut en exposant l'intrigue du roman. On nous permettra de passer sur tout ce qu'a négligé Barclai, et d'insister, au contraire, sur les personnages et les faits qu'il a choisis. Nous voulons mettre le lecteur en état de comparer la fable à la vérité, de saisir d'abord et sans fatigue l'ensemble de l'allégorie ; nous ne nous proposons pas de faire un chapitre d'histoire.

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, la France était divisée entre les catholiques et les protestants. Les forces étaient à peu près égales des deux côtés. Si tout le Sud, sauf la Provence, et une grande partie de l'Ouest étaient au pouvoir des Calvinistes, les catholiques dominaient au centre et au Nord-Ouest. Ceux-là avaient pour eux la moitié de la noblesse, du parlement, de la bourgeoisie, une partie même du haut clergé ; ceux-ci s'appuyaient sur l'immense majorité du bas peuple, sur le plus grand nombre des évêques, tout le clergé inférieur, sur la cour, qui ne voyait pas sans inquiétude le développement de la nouvelle doctrine. Les premiers comptaient sur l'alliance de l'Angleterre et d'une partie de l'Allemagne ; les derniers, sur celle de l'Espagne et du Saint-Siége. Enfin, un troisième parti ne tarda pas à se former, composé des méconcents qui se retiraient des deux autres, de quelques hommes sages qui ne voulaient tremper dans aucun excès, de quelques ambitieux qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers, de quelques jeunes seigneurs qui ne voyaient qu'un amusement dans la guerre civile.

Dans cette situation, le roi ne pouvait qu'à grand'peine maintenir son autorité. Les traditions nationales et celles de sa famille, l'esprit du milieu où il vivait, la crainte des nouveautés, le portaient nécessairement vers le catholicisme. Son intérêt y

était également engagé. Le triomphe des protestants eût été celui du principe de la liberté ; et l'état de la France ne permettait pas un amoindrissement du pouvoir royal. On craignait qu'une révolution politique ne suivît la réforme religieuse. D'un autre côté, favoriser la prédominance de l'élément catholique, c'était se donner des maîtres, assurer à l'Espagne de puissantes sympathies intérieures, se rendre hostiles l'Angleterre et les Pays-Bas, qu'on avait grand intérêt à ménager en cas de conflit avec les successeurs de Charles-Quint. Enfin, il n'y avait qu'une guerre qui pût abattre l'un des partis, et la pénurie du trésor ne permettait pas de recourir à ce moyen de rétablir l'unité. Les recettes de l'État étaient de douze millions ; les dépenses ordinaires de quatorze, et la dette se montait à quarante-trois. Tant que catholiques et protestants se faisaient équilibre, le roi n'avait guère à craindre d'eux ; il voyait, au contraire, son alliance recherchée, et toute sa politique devait tendre à maintenir une égalité de force qui assurait sa puissance. Aussi voyons-nous que tel fut le système de Catherine de Médicis : protéger les calvinistes au commencement du règne de Charles IX, les abandonner quand leur alliance avec les Allemands les rend dangereux, aller des uns aux autres en se ménageant partout des intelligences ; système plein de périls et de difficultés, demandant une souplesse d'esprit au-dessus de la sienne, peut-être cependant le seul possible pour une femme ambitieuse, mais en même temps mère dévouée, qui voulait régner par elle-même et surtout assurer à sa mort la couronne à ses enfants.

Quand Henri III revint de Pologne, en 1574, et prit en main le gouvernement, le parti calviniste, décimé et effrayé par les proscriptions,

n'était plus en état de disputer la prépondérance aux catholiques. S'il comptait encore, c'est que, parmi ces derniers, un grand nombre de mécontents lui donnaient l'appui de leur influence, de leur fortune, de leur bras même. Les dissensions perdaient leur caractère religieux pour devenir politiques. Avec de l'habileté et de l'énergie, Henri eût promptement rétabli l'ordre. Mais il n'avait aucune des qualités nécessaires. Il commence par menacer les huguenots, sans se mettre en état d'appuyer ses menaces par la force. Nulle situation n'exigeait plus de prudence dans le choix des ministres et des conseillers : Henri abandonna sa confiance à d'indignes et incapables favoris, Caylus, Epernon, Joyeuse, Maugiron, Villequier. Aux mœurs les plus dépravées il allie une dévotion théâtrale, allant aux processions comme aux mascarades avec un chapelet de têtes de mort, fastueux dans sa cour, magnifique dans ses présents, prodiguant les fêtes et réduisant le trésor à la plus grande pénurie. Un jour, peu avant les États de Blois, Bellièvre, envoyé vers le duc de Guise, ne peut partir parce que le roi n'a pas les vingt-cinq écus nécessaires à son voyage. Sa faiblesse est telle qu'il n'ose refuser le privilége aux publications dirigées contre sa personne, et c'est avec son autorisation que la Ligue et les Guises le diffament ou le calomnient. Pour comble de malheur, il n'a pas d'enfant. L'héritier de la couronne est un parent éloigné, qu'il n'aime pas, qui jusque-là a presque toujours été traité en suspect, et que d'ailleurs sa qualité de protestant rend inhabile à succéder.

L'impopularité où tomba promptement le roi, acheva de ruiner son autorité. Le peuple, qui le vit unir publiquement aux pratiques de la religion un goût effréné des plaisirs, commença par suspecter la sincérité de sa foi. Ses ennemis, exploitant les

dispositions de l'esprit national, mirent tout en œuvre pour exciter contre lui le mépris et la haine, le montrant l'ennemi de la religion par ses concessions aux protestants, l'auteur de la ruine publique par ses impôts et ses prodigalités. Vainement il était un des princes les plus instruits de son temps, vainement il avait fait preuve, dans les guerres civiles, de la plus remarquable bravoure, les yeux étaient fermés par la prévention ; le peuple ne voyait que ses défauts, son éloignement pour les affaires, le mélange indécent qu'il étalait de piété et de plaisirs, la légèreté qu'il apportait dans le choix de ses amis, la mobilité de sa politique, son penchant à une munificence capricieuse et exagérée, le poids des charges qu'il imposait à la nation, le peuple, disons-nous, ne le voulait juger que par les côtés défavorables.

Aussi la Ligue prit-elle sous son règne un développement que rien ne présageait. Fondée mystérieusement vers 1563, après l'édit d'Amboise, par quelques catholiques inquiets des avantages accordés aux huguenots, elle n'eut pendant longtemps ni centre, ni programme connus. Le cardinal de Lorraine, qui passe pour en avoir été le promoteur, ne semble lui avoir voulu donner qu'un but religieux, celui de défendre le catholicisme, dont ses frères passaient pour les plus fermes soutiens. Mais quand deux ans de règne eurent mis en lumière la faiblesse et l'incapacité de Henri III, les différentes ligues provinciales firent union, et, dépouillant le mystère dont elles s'étaient jusque-là entourées, formulèrent nettement leurs exigences. Elles demandaient qu'on retirât toutes les concessions faites aux protestants, dût la guerre civile renaître. Les instructions adressées aux chefs de la Ligue étaient de profiter de la chaire et du confessionnal pour exciter le peuple contre l'hérésie, de

n'appuyer aux prochaines élections des États que des députés attachés inviolablement à la religion ; de persuader aux princes du sang et aux seigneurs suspects de se rendre aux États, afin qu'ils fût facile de s'assurer au besoin de leurs personnes ; de lever secrètement des soldats aussi nombreux que possible qui prêteront le serment d'obéissance absolue ; de proposer et faire accepter comme chef le duc de Guise, le seul général habile qui n'eût jamais eu de liaisons avec les hérétiques. Enfin, du consentement du Pape, qu'on espérait gagner, on devait enfermer le roi dans un monastère pour le reste de ses jours.

Henri III essaya de déjouer le plan de ses ennemis en se déclarant le chef de la Ligue : il signa le *Pacte d'union*. Mais c'est en vain qu'il espéra anéantir ainsi les prétentions du duc de Guise, ce dernier n'en resta pas moins le chef universellement reconnu. Il avait d'ailleurs toutes les qualités nécessaires à un chef de parti. Il avait hérité de la popularité de son père, le défenseur de Metz, le conquérant de Calais. Il était grand et bien fait, avait le port majestueux, le regard à la fois perçant et doux, les manières polies, la parole insinuante. Il savait être à propos fier ou affable ; il était franc, généreux, libéral, brave, aventureux. Il ne perdait aucune occasion d'affirmer sa foi catholique et sa haine pour l'hérésie. Peut-être cependant ne fut-il jeté dans la Ligne que par le peu de ménagement qu'on eut pour lui. Il était étroitement uni à Henri III, qui n'était encore que duc d'Anjou, et il ne tint pas à celui-ci que la princesse Marguerite, depuis reine de Navarre, ne devînt sa femme. Mais, au retour de Pologne, le roi ne lui montra plus que de l'éloignement, soit par un effet de sa légèreté naturelle, soit parce qu'il soupçonnait en lui un ennemi caché. Guise rechercha alors, mais vaine-

ment, l'amitié du duc d'Alençon, frère du roi, et celle de Henri de Navarre, et ne trouva chez eux qu'une froideur qu'ils ne prenaient pas soin de dissimuler. Ce n'est qu'alors qu'il se jeta ouvertement dans la Ligue. Nous ne croyons pas que, dès le commencement, il eut les prétentions qu'il montra plus tard. Quoique issu des Carlovingiens, et faisant même remonter à Évandre l'origine de sa famille, il ne pouvait espérer d'arracher facilement la couronne à la dynastie capétienne. Quels que fussent les services rendus par la famille de Charlemagne, ils ne s'étaient conservés dans la mémoire que sous la forme de légendes, et ne pouvaient être comparés à tout ce que la troisième race avait fait pour la France. Les populations confondaient dans le même amour le pays et la dynastie, et ne se seraient prêtées à la déchéance d'un capétien qu'avec une répugnance extrême. La religion seule aurait pu les détourner de lui. Tant que Henri III était catholique, tant qu'il avait un héritier catholique, c'était une folie que de tenter de faire passer la couronne dans une autre famille. Le duc de Guise ne pouvait se faire illusion. Ce n'est guère qu'en 1584, à la mort du duc d'Alençon, alors que l'héritier de la couronne était un prince protestant, qu'il put entrevoir la possibilité d'arriver au trône. Jusque-là, il ne songea qu'à allier sa fortune à la destinée de la religion catholique.

Mais dès ce moment il devient plus exigeant. Il proclame héritier de la couronne le cardinal de Bourbon, déjà plus que sexagénaire, et le fait reconnaître en cette qualité dans plusieurs provinces. Il arrache à Henri III le traité de Nemours (1585), qui révoquait l'édit de Beaulieu et accordait à la Ligue onze places de sûreté. Deux ans après, au mépris d'un traité conclu par le roi avec l'armée venue d'Allemagne au secours des protestants, il l'at-

taque et la taille en pièces à Auneau et à Vimaury. Devenu plus hardi par cette double victoire, il réunit à Nancy ses principaux partisans, et de là fait sommer le roi de poursuivre impitoyablement l'hérésie, d'éloigner de sa personne un certain nombre de courtisans suspects, d'établir l'inquisition, d'augmenter le nombre des places de sûreté données à la Ligue, de lui fournir à ses propres frais une armée et de payer les dettes qu'elle avait faites. Quand Henri, outré de tant d'audace, lui interdit l'accès de Paris, il brave l'ordre du roi, et, pour faire parade de sa force, il entre dans la capitale escorté seulement de sept gentilshommes; il ose même rendre visite à son souverain. On sait comment il le força, à la journée des Barricades, de quitter sa capitale et de signer l'*Édit d'Union,* où il était nommé lieutenant-général du royaume, et dans lequel les États étaient convoqués à Blois. Il n'était pas encore satisfait. Ébloui de sa fortune, il demandait le titre de connétable et des gardes du corps ; c'est à peine si, dans ses relations, avec le roi, il gardait quelques formes de respect. Poussé à bout, Henri ne vit de salut que dans le crime : le 22 décembre 1588, le duc fut assassiné à la porte même du cabinet du roi. Son frère subit le même sort le lendemain, et leurs principaux partisans furent arrêtés et emprisonnés.

Il avait trouvé un puissant appui dans le roi d'Espagne, Philippe II, qui, ne cherchant qu'une occasion d'intervenir dans les affaires intérieures du pays, avait, dès 1559, offert ses secours contre les protestants. Il ne semble pas qu'il ait été donné suite à sa proposition, et, pendant longtemps, il n'agit en France que par de sourdes intrigues. Mais quand, en 1579 et 1580, les Pays-Bas se soulevèrent contre l'Espagne et reconnurent pour souverain le duc d'Alençon, il passa à des actes plus

énergiques. Pendant que le duc négociait un mariage entre lui et la reine Élisabeth, il obtenait d'elle la promesse de le secourir en Flandre. Philippe, aidé du duc de Guise, armait la main d'un assasin, Salcède, espérant, par la mort de l'héritier du trône, allumer la guerre civile et empêcher ainsi la France de lui créer des embarras. Le complot ayant échoué, il se tourna d'un autre côté, vers les protestants français, dans le but d'acheter sinon leur alliance, au moins leur neutralité, et en même temps d'inquiéter le roi. Il offrait au roi de Navarre des troupes et des subsides pour soutenir la guerre. La proposition ne réussit pas, bien qu'il proposât de sceller cette alliance par un double mariage, s'engageant à donner sa fille à Henri, qui eût répudié Marguerite, et à épouser lui-même la princesse de Navarre. La mort du duc d'Alençon, qui arriva la même année et qui faisait du Béarnais le seul héritier de Henri III, et surtout la demande que firent les Pays-Bas d'être réunis à la France, le ramenèrent à son ancien plan. C'est alors qu'il offre à la Ligue un secours mensuel de 150,000 fr. et toutes les troupes dont elle aurait besoin. En échange, il demandait qu'on lui livrât la ville de Cambrai. Dès lors, on reconnaît sa main dans tous les événements. C'est lui qui combat les scrupules qu'éprouve le duc de Guise à prendre les armes, qui le soutient dans ses prétentions au traité de Nemours, qui, par son influence, arrache à la cour de Rome la bulle d'excommunication contre les princes de Navarre. Il encouragea, ou du moins connut, les différents complots qu'en 1587 les ligueurs tramèrent contre le roi, et qui tous avortèrent, grâce à l'intelligence et au dévouement d'un lieutenant à la prévôté de Paris, Nicolas Poulain.

Ce n'est pas seulement en France qu'il soutenait la Ligue et les catholiques. Dès longtemps il pré-

parait les moyens de réduire l'Angleterre, dont Élisabeth avait fait la citadelle de la réforme. Il résolut de profiter de la haine soulevée universellement par la mort de Marie Stuart pour frapper un coup décisif. Il consacra la somme énorme de cent vingt millions de ducats, près d'un milliard de notre monnaie, à l'équipement d'une flotte formidable de cent trente-cinq vaisseaux qui portait deux mille six cent trente canons et pourrait déposer sur les côtes d'Angleterre près de soixante mille hommes. Tant d'efforts furent inutiles. Une tempête détruisit quatre-vingts vaisseaux et fit périr la plus grande partie de l'armée. L'expédition n'eut d'autre résultat que de ruiner l'Espagne. Philippe essaya sans doute encore d'intervenir dans les affaires de France, surtout après la mort de Henri III ; mais, épuisé par trente ans d'efforts énergiques contre le protestantisme, il ne put guère appuyer la Ligue que de son influence, et, s'il réussit à retarder le triomphe définitif de Henri de Navarre, ce ne fut que de quelques années.

Les droits de ce dernier prince, incontestables à ne considérer que le principe de l'hérédité, auraient été discutés, même à une époque moins agitée. Henri se rattachait à Louis IX par le comte de Vendôme, dont le bisaïeul, Louis de Bourbon, éta petit-fils du saint roi. Vingt et une générations le séparaient de l'ancêtre commun à sa famille et à celle des Valois. Or, les lois civiles du temps ne reconnaissaient pour aptes à succéder les collatéraux que jusqu'au sixième degré. La loi actuelle, conçue dans un esprit plus libéral, n'admet la parenté que jusqu'au douzième. L'histoire ne fournit pas d'exemple d'une couronne donnée à des droits que la législation ne reconnaissait pas. En outre, en sa qualité de roi de Navarre, Henri était considéré plutôt comme Espagnol que comme Français. Enfin, il

professait une religion odieuse à la majorité du peuple. Il avait été virilement élevé par sa mère, Jeanne d'Albret, qui le présenta comme chef à l'armée calviniste, lorsqu'il n'avait encore que quinze ans. C'est ainsi qu'il se trouva faire ses premières armes sous la direction de Coligny. Sa bravoure aux journées de la Roche-Abeille et de Montcontour (1569) en firent l'idole de l'armée. Il justifiait cette faveur par ses qualités comme par ses défauts : ardent, emporté même, poussant le courage jusqu'à la témérité, sans néanmoins jamais perdre son sang-froid, d'une humeur toujours gaie, d'une éloquence aisée, abondante, fleurie et pleine d'images, d'un abord facile, de mœurs qui n'avaient rien d'austère, recherchant les plaisirs, parfois même au détriment de soins plus sérieux, capable cependant d'application et de travail, d'un esprit prompt à se décider, d'un caractère chevaleresque, il possédait tout ce qui plaît à la multitude. Il avait le discernement des hommes, savait entendre la vérité, même quand elle était pénible; ne manquait ni de bon sens, ni de finesse. Il aimait l'ordre et l'économie, tout en sachant donner à propos.

Avec ces qualités, son avénement au trône devait être un bonheur pour la France; mais, à cette époque, il ne pouvait prévoir l'avenir qui l'attendait. Il se rapprochait du trône en épousant la princesse Marguerite, sœur de Charles IX (1572), malgré l'opposition du Pape, pendant que le duc d'Alençon briguait la main de la reine Élisabeth. Il n'échappa qu'avec peine au massacre de la Saint-Barthélemy et se rangea alors du côté des mécontents, les *politiques,* comme on les appela depuis. Emprisonné pendant la cinquième guerre civile, il s'échappe à la mort du roi, et dès lors apporte aux calvinistes l'appui de son nom et de son bras. Nous n'insisterons pas davantage sur la conduite qu'il tint jusqu'à

l'époque où il se rapprocha d'Henri III. Il n'entrait pas dans le plan de Barclai de tracer l'histoire de cette partie de sa vie. Ce ne fut qu'à la mort du duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou par l'avénement de son frère, que l'intérêt opéra ce rapprochement. Toutetefois il ne se fit pas sans difficulté. La Ligue souleva la huitième guerre civile, qui empêcha les deux princes de se réunir, quelque avantage qu'ils y trouvaient l'un et l'autre. Il n'est jamais facile de répudier son passé. Mais quand le traité de l'Espagne avec la Ligue (31 décembre 1584), l'édit de Nemours (1585), la défaite de Condé dans l'Anjou, échec que ne répara pas l'inutile victoire de Coutras (1587), et la journée des barricades (1588) eurent rendu le duc de Guise maître de l'État, que l'assassinat des princes de Lorraine n'eut fait qu'augmenter la détresse et les embarras du parti royal, Henri III se trouva contraint de se jeter dans les bras du Béarnais. Cette alliance, qui était la seule ressource du roi, changea complétement la face des affaires. Les protestants devinrent les défenseurs de l'autorité légitime. Ce titre les grandit à leurs propres yeux et surtout à ceux du reste de la France. Il attira sous leurs drapeaux une grande partie de la noblesse, et leur valut les sympathies de tout le peuple, sauf celui de Paris; leur armée, qui ne comptait d'abord que dix mille hommes recrutés avec peine, s'élevait au chiffre de quarante mille quand ils mirent le siége devant la capitale. La ville n'eût pas tenu longtemps, malgré son fanatisme, si la mort de Henri III, assassiné par Jacques Clément, n'eût amené la dissolution presque complète de ses troupes. La lutte se prolongea donc, et Philippe II essaya d'en profiter pour faire reconnaître comme reine sa fille, née d'une sœur de Henri III; mais l'éloignement universel pour une famille étrangère, la conversion de Henri au catholicisme, le discrédit où tomba la Ligue sous l'attaque de la

Satyre Ménippée, ruinèrent ses espérances. Le peuple sentait chaque jour davantage que le seul moyen de rétablir la paix et la prospérité en France était de s'attacher au roi de Navarre : ce ne fut bientôt plus qu'une question de temps et d'argent.

La comparaison même rapide entre l'analyse que nous avons donnée du roman de Barclai et l'étude historique dont nous l'avons fait suivre suffit à expliquer le sens général de l'allégorie. Il n'est personne qui ne voie qu'Argénis représente le trône et le pays de France; que Méléandre, c'est le roi qui régnait alors ; qu'Archombrote, Poliarque, Lycogène, Radirobanes, qui briguent tous la main d'Argénis, sont les prétendants au trône, ayant tous leurs partisans et leurs soldats, et autour desquels se groupent les personnages secondaires du roman.

Ce ne fut guère qu'après la mort de Charles IX et à l'avénement de Henri III, prince sans enfants, qu'il fut possible de prévoir la vacance de la succession royale. Ce ne fut qu'à la mort du duc d'Alençon que les prétendants se préparèrent sérieusement à la lutte. Aussi les événements que Barclai met sous les yeux de ses lecteurs se placent-ils presque tous entre 1584 et 1589. Tout au plus doit-on, pour quelques-uns, remonter à 1574. Il ne faut donc, sauf quelques très-rares exceptions, rien chercher dans l'*Argénis* qui ait rapport aux grands événements antérieurs à cette date. Nous n'avons même pu découvrir la plus lointaine allusion à la Saint-Barthélemy. Nous montrerons, dans un autre chapitre, que ce n'est pas là une omission involontaire de l'auteur.

Méléandre, avons-nous dit, représnte Henri III. A défaut d'une tradition permanente, qui affirme l'identité de ces deux personnages, il suffirait pour le démontrer de rapprocher les deux caractères. En vain opposerait-on quelques traits de l'un qui ne

conviennent pas à l'autre, les troubles qui agitèrent tout le règne de Henri III à la tranquillité dont jouit la Sicile pendant les premières années de Méléandre, la jeunesse du dernier des Valois, mort à moins de trente-neuf ans, à la vieillesse du père d'Argénis.. Barclai n'écrit pas une histoire, il ne se pique pas d'une exactitude absolue ; il use du privilège qu'Horace accorde aux poëtes et aux peintres. D'un autre côté, voulant faire valoir les services que la troisième race avait rendus au pays, n'entrait-il pas dans son sujet de peindre la prospérité de la France sous la dynastie capétienne? Voilà pour quelle raison il donne à Méléandre un âge que Henri III n'atteignit jamais. Voilà encore pourquoi il représente la Sicile jouissant sous son règne d'une prospérité que la France ne connut pas sous celui du dernier des Valois. N'est-ce point là une explication naturelle de cette jeunesse glorieuse qu'il attribue à Méléandre ? Ce prince représente donc Henri III. Comme lui, il ne veut pas porter les premiers coups. Il a la même faiblesse, la même indécision. Il laisse s'accomplir le mal même qu'il prévoit. Il a à sa cour des ennemis par qui il se laisse attaquer, qui lui disputent le premier rang, accusent publiquement son incapacité, exigent de lui, contre lui, des garanties territoriales, le chassent même de sa ville. Ces ennemis, le lecteur les reconnaîtra si bien qu'il n'y aura plus de doute possible.

Le plus puissant et le plus dangereux d'entre eux c'est *Lycogène*. Tout concourt à démontrer que ce personnage n'est autre que le duc de Guise. Les deux caractères sont les mêmes. *Lycogène,* fier de l'antiquité de sa famille, qui descend des anciens rois, incapable de se contenter du second rang, ayant le courage et l'habileté, avait su, en flattant les passions du peuple, se créer un parti puissant. Il ose même engager la lutte contre le roi et traiter d'égal avec

lui, ne lui laissant qu'un vain titre. N'est-ce pas là le portrait ressemblant de Guise ? Qu'importe que le romancier ait altéré l'histoire en faisant de *Lycogène* l'allié des protestants, en lui donnant la mort sur un champ de bataille, tandis que le duc était à la tête du parti catholique et qu'il est mort assassiné ? La première de ces inexactitudes a été commise à dessein par l'auteur, nous le montrerons plus tard. La seconde a si peu d'importance que nous ne nous en occuperons même pas. Autant vaudrait dire que Molière n'a point traduit l'abbé Cottin sur la scène, parce qu'il a fait de Trissotin un prétendant à la main d'Henriette.

Cette identité entre le duc de Guise et Lycogène explique quelques circonstances du roman. La lettre où Lycogène prévient Poliarque que Méléandre lui envoie un collier empoisonné ne serait-elle pas une allusion soit aux rapports qu'eurent ensemble le duc de Guise et le roi de Navarre à l'avénement de Henri III, soit à un message que le premier envoya au second, vers 1587, lui proposant une entrevue sur les bords de la Loire, et lui offrant d'y venir sans autre escorte que dix-sept hommes (1) ? Veut-on d'autres exemples ? Lycogène exige du roi la préfecture de Syracuse et les deux villes d'Héraclée et d'Herbesse ; le duc de Guise demande à l'édit de Nemours onze places de sûreté ; le premier désobéit au prince qui le mande à Syracuse, le second commet la même faute en se rendant à Paris, malgré la défense de Henri III, en 1588.

Le roi de Navarre semble représenté dans le roman de Barclai par Poliarque. Les clefs veulent qu'à ce dernier on joigne Archombrote, en sorte

(1) Nous n'avons trouvé aucune trace de cette communication dans les ouvrages ou mémoires que nous avons pu consulter. Une clef ajoutée à l'édition de 1630 la mentionne comme un fait certain et incontesté. Nous appelons sur ce point obscur l'attention des futurs historiens de la Ligue ou de Henri IV.

que le personnage serait double. Il est certain que le caractère prêté à ces deux héros n'est pas sans quelque ressemblance avec celui du Béarnais, que çà et là on trouve quelques faits qui semblent se prêter à une interprétation allégorique. L'impression générale qui reste de l'*Argénis* est que l'auteur a voulu peindre dans Poliarque le successeur légitime du roi ; c'est son héros de prédilection, c'est celui qu'il représente sous les couleurs les plus favorables, sur lequel il appelle toutes les sympathies du lecteur. Mais il ne le place guère que dans des aventures de fantaisie, où il lui donne toute sorte d'occasions de prouver son grand cœur, sans qu'il y ait aucune remarque à faire pour l'histoire. C'est dans la peinture de ce personnage qu'il se plait à montrer son imagination. Il ne pouvait faire autrement. Représentant les Hypéréphaniens comme des factieux, il devait taire le rôle que le roi de Navarre remplit dans leurs rangs. Mettre Poliarque à leur tête, c'eût été en faire un chef de parti, c'eût été jeter l'odieux sur son héros. C'est ainsi qu'il a été amené à altérer l'histoire, à supprimer ce qui n'entrait pas dans son dessein, à ne faire à Henri que des allusions à peine saisissables, enfin à représenter Lycogène comme l'allié des Hypéréphaniens. Quant à Archombrote, nous ne voyons personne qu'il puisse représenter. Les événements où il figure dans l'*Argénis* sont tous des fictions. Que Barclai, en traçant ce personnage, lui ait donné quelques traits communs à Henri IV, son caractère aventureux et chevaleresque, c'est tout ce qu'il nous est possible d'admettre.

Un autre personnage facile à reconnaître, c'est Radirobanes, roi de Sardaigne, qui représente l'ennemi acharné de Henri IV et de la France, le roi d'Espagne, Philippe II, que, dans l'*Euphormion*, Barclai avait déjà mis sur la scène, sous les noms

transparents de *Liphippus* et de *Hippophilus*. Sous l'amour que Radirobanes éprouve pour Argénis, sous la tentative qu'il fait pour s'emparer de sa personne, sous les dissentiments qui s'élèvent entre lui et Méléandre, il faut voir une peinture des menées de Philippe, qui se proposait de dominer en France, soit pour démembrer ce pays, soit pour le donner à sa fille. Le désastre qu'il essuie en Afrique n'est autre que la ruine de l'*Armada*, sur les côtes d'Angleterre. La reine Hyanisbé, dans cette hypothèse, devient la reine Élisabeth. Ce qui change cette conjecture en certitude, c'est la constitution du royaume de Mauritanie, qui est une monarchie représentative. Or, l'Angleterre était à cette époque le seul État de ce genre. En outre, on sait que cette princesse était, par nécessité politique plus encore que par conviction religieuse, l'ennemie de Philippe II et l'alliée du roi de Navarre. C'est ainsi que dans l'*Argénis* toutes les parties de l'Allégorie s'expliquent l'une par l'autre.

Il n'y a pas à douter que sous l'appellation grecque d'*Hypéréphaniens*, Barclai ait voulu désigner les Calvinistes. Le nom d'Usinulca qu'il donne à leur chef n'est que l'anagramme de *Calvinus*. D'ailleurs, les doctrines qu'il leur prête sont exactement celles du calvinisme à cette époque. D'après lui, le novateur enseignait que la prédestination et la réprobation sont antérieures à toute œuvre et ne dépendent que de la volonté divine, qu'il n'y a ni mérite ni démérite, que le libre arbitre n'existe pas, que le culte extérieur n'est qu'une superstition. Il nous montre les Hypéréphaniens conformant leur conduite à leurs dogmes, en détruisant les temples et les autels, puis, leur audace croissant avec le temps, se soulevant contre l'autorité royale, levant des troupes, brûlant les villes, allumant la guerre intestine. C'est ainsi qu'ils deviennent un parti politique.

Un autre rapprochement à faire et d'uue exactitude absolue, c'est celui de Nicopompe avec Barclai lui-même. Nicopompe est un lettré, un ami de la royauté, qui, sans jouer aucun rôle important à la cour, assiste aux événements et se propose d'en écrire l'histoire. Nous avons donné plus haut la traduction d'un passage significatif, et cette citation rend toute insistance superflue.

Pour compléter cette interprétation, il ne nous reste plus qu'à parler de quelques personnages secondaires, que nous n'avons même pas toujours nommés dans l'analyse du roman. Sélénisse, la gouvernante d'Argénis, qui ménage à la fois Poliarque et Radirobanes, paraît être Catherine de Médicis, reine de France, penchant tantôt pour la Ligue et l'Espagne, tantôt pour les protestants et Henri IV. Timandre, mère de Poliarque, reproduit quelques traits du caractère de Jeanne d'Albret. Ibburranes est nécessairement le cardinal Barberini, depuis Urbain VIII, le premier de ces noms n'étant que l'anagramme de l'autre. Pour la même raison, nous assimilerons Dunalbius au cardinal Ubaldini, Dérificus au comte palatin Frédéric. Les clefs font quelques autres rapprochements ingénieux, que rien ne contredit sans doute, mais que rien ne justifie. Elles rapprochent Anéroëste du pape Clément VIII; Britomandès, d'Antoine de Bourbon; Commindorix, du duc de Savoie; Eurymède, du premier maréchal de Biron, tué au siége d'Épernay, en 1592; Eristhènes, du duc de Mayenne; Gélanore, du marquis de Turenne; Gobryas, d'Harlay de Sancy; Ménocrite, du maréchal de Retz; Oloodème, du marquis d'Elbeuf; Praxitas et Timonide, de deux membres qu'elles ne nomment pas de la maison d'Aubigné.

Nous repoussons ces interprétations, nous les croyons inutiles et téméraires. Fussent-elles fon-

dées, elles n'ajouteraient rien à l'intérêt du roman, ni à sa valeur historique et littéraire. Mais il en est des personnages d'une allégorie comme des événements qui s'y rencontrent. Ils ne sont pas tous empruntés à la réalité. Autrement, la fiction deviendrait de l'histoire. L'auteur qui veut, sous un voile facile à percer, écrire l'histoire d'une époque, sait distribuer à propos la lumière et les ombres. Ce qui doit être compris, il veut qu'il le soit facilement et ne le dissimule qu'à peine, seulement assez pour servir d'aiguillon à la curiosité du lecteur. Généralement c'est la partie principale de l'œuvre ; c'est, dans l'*Argénis*, la lutte entre la Ligue et la Royauté, entre les Guises et les Capétiens. Dans le reste, il livre carrière à son imagination. C'est tout au plus si quelquefois il donne aux abstractions qu'il a conçues la figure de personnages qu'il fait agir ou parler. Mettre des noms propres sous ces personnages, c'est prêter à l'écrivain des intentions et des idées qui ne sont pas les siennes. Bien des commentateurs sont tombés dans ce travers, nous ne les imiterons pas. Barclai, dans un passage que nous avons cité, met le lecteur en garde contre les interprétations faites à la légère ; il le prévient que souvent, dans son œuvre, la fantaisie et la fiction se mêlent à la réalité. Nous avons, aussi bien que nous l'avons pu, fait la part de cette dernière.

CHAPITRE III.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Dans toutes les sociétés, à toutes les époques, l'esprit humain a montré un grand goût pour la fiction. Plus ou moins développé, selon le caractère des peuples, selon leur degré de civilisation, selon leur âge, ce goût existe partout. On le trouve dans l'Orient et dans l'Occident, chez les anciens et chez les modernes. Il se modifie selon le génie particulier des nations, se transforme suivant les progrès intellectuels, mais ne se perd jamais. Il semble que l'imagination ait besoin de se distraire des choses de la terre et de se perdre dans l'infini. Si ce n'est pas un des besoins de notre nature, c'est du moins un des plaisirs les plus vifs qu'elle puisse ressentir. Regardez les enfants : ils écoutent sans fatigue et sans ennui, pendant de longues heures, des contes de fées toujours nouveaux pour eux, où des tableaux sans ressemblance avec la réalité viennent frapper leur intelligence. Ils ne se lassent pas de les faire répéter et de les entendre. Le livre inimitable écrit par Perrault depuis deux cents ans n'a pas encore vieilli et ne vieillira pas. Tant que l'imagination sera une des facultés de l'âme humaine, les petits et même les grands se complairont au récit de tant de merveilles :

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême

Le vrai pays de la fiction, celui où elle régna en souveraine, c'est l'Orient. On pourrait dire que les livres sacrés de l'Inde ne sont qu'une longue suite de fictions, tant elles s'y pressent en foule. Dans un autre genre, les *Mille et une Nuits,* dont l'origine, selon quelques orientalistes, serait bien antérieure à la conquête de la Perse par les Arabes, témoignent combien fut grande chez les Asiatiques la faveur accordée aux œuvres d'imagination.

Qu'est-ce que l'apologue, sinon une application morale de la fiction ? Et ce genre eût-il eu un succès universel, s'il ne flattait pas une des dispositions naturelles de l'esprit humain ? Il semble que le développement intellectuel de l'humanité ait eu pour effet de faire tourner au profit moral cette tendance de l'imagination. Les peuples ont senti de bonne heure le vide de ces productions brillantes qui n'apprennent rien à personne. Ainsi s'explique l'origine de l'apologue dans les littératures orientales. Quelques-uns n'hésitent pas à placer la naissance de l'Indien Pilpay deux mille ans avant l'ère chrétienne. Des rives du Gange, l'apologue se répandit en Arabie, où nous rencontrons le nom de Lokman, et de là dans l'Occident.

Il prend de plus en plus d'importance. L'esprit de l'homme, plus éclairé, s'attache davantage à ce talent ingénieux de déguiser une vérité et un enseignement sous une forme dramatique. Dès le IXe siècle, aussi loin qu'il nous est possible de remonter dans la littérature grecque, Hésiode emploie la fable (1). Plus tard, Ésope, dans ses entretiens, manie l'apologue avec tant de facilité et de vérité qu'il y attache son nom. Après lui, de grands gé-

(1) Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 181-191.

nies ne dédaignent pas le même genre. Nous trouvons des fables dans Hérodote (1), dans Plutarque (2), dans Lucien (3). Socrate, dans sa prison, occupe ses loisirs à en mettre quelques-unes en vers. Les mythes de Platon ne sont autre chose, à proprement parler. Les Latins imitent cet exemple. C'est en racontant la fable des *Membres et de l'Estomac*, que Ménénius Agrippa ramène le peuple à Rome (4). Tibère, au rapport de Josèphe, trouve celle du *Renard et du Hérisson* pour s'excuser de laisser longtemps les mêmes gouverneurs dans les provinces. La littérature romaine a le privilége d'avoir un fabuliste, qui, écrivain peu original, mais élégant, soigné, agréable, spirituel, a eu la gloire d'inspirer souvent La Fontaine.

Déjà, dans l'antiquité, le goût de la fiction avait pris une autre forme. On ne s'était pas contenté de l'apologue, on avait eu recours à l'allégorie. Dans son sens étymologique et le plus étendu, l'allégorie est la représentation d'une idée par des signes qui en eux-mêmes ont une autre signification. Ainsi entendu, ce mot est capable d'une grande extension. Il peut s'appliquer à l'apologue même, puisque, sous la figure d'êtres animés ou inanimés, c'est l'homme que le fabuliste met en scène; aux paraboles des Ecritures, où elle sert à rendre intelligibles aux masses ignorantes les vérités morales et religieuses. L'allégorie a son emploi dans les beaux-arts : l'artiste qui veut représenter une idée ou un sentiment par la peinture, la gravure ou la sculpture, n'a pas d'autre moyen. Enfin elle se rencontre fréquemment dans les ouvrages d'esprit, soit qu'elle ne consiste

(1) HÉRODOTE, I, 141.
(2) PLUTARQUE, *Morales, passim*.
(3) LUCIEN, *Hermotimus*, 84.
(4) TITE-LIVE, II, 34.

qu'en peu de mots et devienne une figure de style, soit qu'elle serve à personnifier un être moral, comme les *Prières du Repentir* dans l'Iliade, *la Chicane* et *la Mollesse* dans le Lutrin, *la Jalousie* et d'autres passions dans le Roman de la Rose, soit qu'elle se prolonge durant tout un morceau, comme dans la belle ode où Horace compare l'Etat à un vaisseau exposé à la tempête et qu'il conjure de ne quitter point le port.

Enfin quelques ouvrages ne sont tout entiers qu'une longue allégorie : tantôt l'auteur emprunte le cadre d'une fiction, pour exposer avec moins de sécheresse un système philosophique ou social; tantôt il prête à des personnages historiques des idées qui leur sont étrangères et qu'il veut censurer ou faire valoir; tantôt il dépeint sous des noms empruntés des hommes qui ont réellement vécu et des événements qui n'ont rien de commun avec la fiction. Quelque forme qu'elle revête, l'allégorie n'apparaît guère qu'aux époques de civilisation, quand la littérature, dans son plein développement, a habitué les peuples à comprendre à demi-mot, à étudier moins ce que dit l'écrivain que ce qu'il veut dire, alors que l'esprit prend place à côté de l'imagination et que l'ingénieux est mis sur le même rang que le passionné.

Peu cultivée dans l'antiquité, l'allégorie y compte toutefois d'illustres représentants. On admet aujourd'hui que Xénophon, en écrivant la *Cyropédie*, n'a voulu faire qu'un roman allégorique. Il expose l'idéal d'un gouvernement aussi éloigné de la turbulente démocratie d'Athènes que du stérile despotisme de la Perse. A Rome, le *Satyricon* de Pétrone est aussi une œuvre symbolique. L'opinion qui prévaut en France depuis P. Pithou, c'est que l'écrivain s'y est proposé de peindre les scandales de la cour de Néron, et, sous la figure de Trimal-

chion, a voulu flétrir soit l'empereur même, soit son favori Tigellin.

Mais c'est surtout chez les modernes qu'on trouve des ouvrages allégoriques. Notre auteur, avant de faire l'*Argénis*, avait, comme on l'a vu, déjà écrit l'*Euphormion* contre les Guises et contre les Jésuites, livre bizarre et obscur, digne à peine d'être noté par les érudits, s'il n'était pas comme le prélude de celui que nous étudions dans cet essai. L'œuvre singulière de Rabelais, celle de Cervantes, doivent également être rangées parmi les romans allégoriques, bien qu'il soit souvent difficile de déterminer les personnages ou les événements auxquels ils font allusion. L'*Utopie* de Thomas Morus, la *Cité du Soleil* de Campanella, sont encore des œuvres du même genre. Il en est de même du *Grand Cyrus*, de l'*Histoire amoureuse des Gaules,* du *Télémaque* lui-même. Joignons-y deux ouvrages de Swift, les *Contes de ma Mère l'Oie* et surtout ses *Voyages de Gulliver* ; citons encore les romans de Voltaire, et nous aurons le catalogue des principales œuvres allégoriques. Toutes, en effet, rentrent dans l'une des trois classes que nous avons énumérées plus haut.

Dans cette liste, l'*Argénis* tient un rang honorable ; sans partager l'admiration exagérée et emphatique de Coleridge (1), nous n'hésitons pas à dire qu'elle est loin de mériter l'oubli où elle est tombée, même chez les littérateurs, et qu'elle est supérieure à plusieurs des ouvrages que nous avons nommés. Les événements dont elle fait le récit excitent un intérêt tout autre que des allusions à des aventures galantes, que des spéculations philosophiques. C'est de la France qu'il s'agit dans ce roman, de notre pauvre pays occupé par l'étranger,

(1) COLERIDGE, *The Literary remains*, I, et *Biographia literaria*, IX.

divisé par les partis, ruiné, abattu, près cependant de se relever, si un homme énergique, dévoué, intelligent, vraiment honnête, prend en main la direction des affaires.

Coleridge, dans le passage auquel nous venons de faire allusion, met l'*Argénis* sur le même rang que les grandes œuvres de l'antiquité et des temps modernes. Il la trouve vraiment poétique et n'hésite pas à dire qu'il y avait là matière à épopée. C'est un éloge, si l'on veut ; c'est plutôt une critique à notre sens. Un roman n'est pas un poëme, et Barclai semble, en effet, dans la construction de son œuvre, s'être trop assujetti aux règles des poétiques. Il a un plan savant, des épisodes, du merveilleux pour ainsi dire, toutes choses à leur place dans l'Iliade ou dans l'Odyssée, mais qui paraissent étrangères à son sujet. L'on demande au romancier de faire un récit où tout se tient et s'enchaîne, qui soit peu chargé d'incidents, où les caractères soient étudiés et suivis, où la vraisemblance règne même dans les détails. L'épopée est d'une époque primitive, où les longs détours ne déplaisent pas, où le surnaturel séduit l'imagination ; le roman appartient aux temps postérieurs, plus sévères et moins crédules. Le roman n'eût excité aucun intérêt chez les contemporains d'Homère, et les procédés de l'épopée ne pouvaient convenir à l'âge où vivait Barclai.

Notre auteur, du reste, montre peu d'originalité dans son imitation. Ainsi, comme Homère, et après lui Virgile, il jette le lecteur au milieu du sujet : l'*Argénis* s'ouvre au moment où Poliarque, victime d'une attaque de Lycogène, est accusé de trahison et forcé de chercher son salut dans la fuite. C'est dans l'asile où il s'est réfugié que le héros fait le récit des événements qui ont précédé. C'est encore par un récit laborieusement préparé que nous appre-

nons l'origine, le nom, la famille de Poliarque, ainsi que les malheurs de Britomandès et d'Anéroëste.

Or, la situation des héros de Barclai est loin d'être celle des héros d'Homère ou de Virgile. Les deux poëtes s'adressaient à un public familiarisé depuis longtemps avec les personnages et les faits dont ils venaient l'entretenir. Achille, Hector, Ulysse, Énée, n'étaient pas des inconnus pour les Grecs et pour les Romains. Il n'y avait aucun inconvénient à différer le récit des événements antérieurs à l'action et qui l'expliquaient. Il y avait un avantage à cet artifice, celui de donner au poëme du piquant, de la vivacité, de l'originalité. Barclai, choisissant des héros fictifs, inconnus pour cette raison à ses lecteurs, ne devait pas avoir recours au même procédé. Il a cru, nous le pensons, piquer la curiosité et accroître l'intérêt en le suspendant. Il n'a pas vu que la curiosité n'est en rien un élément de l'intérêt ; qu'au contraire, le lecteur ne s'attache qu'aux héros qu'il connaît et qu'il estime; s'il en était autrement, aucun ouvrage d'imagination ne plairait si le fond était emprunté à l'histoire, aucun ne supporterait une lecture réitérée. Or, il n'en est pas ainsi. Toute la littérature grecque a été tirée des traditions nationales ; malgré cette origine, elle a excité souvent l'enthousiasme des contemporains, et, à trente siècles de distance, elle excite encore le nôtre :

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Cette imitation de l'antiquité se trouve dans d'autres détails, dans la description d'Épéircte (1), qui est prise tout entière et textuellement pour ainsi

(1) *Argénis*, p. 138.

dire à Polybe (1); dans la mort d'Oloodémus et dans celle de son complice (2), dont les principales circonstances sont empruntées à la mort de Socrate, chez Platon ; dans le discours de Lycogène à ses soldats (3), dont le début est copié presque littéralement de Tacite (4). Elle se trahit encore dans la victoire que les troupes d'Hyanisbé remportent sur celles de Radirobanes (5). Comme à la bataille d'Héraclée entre Pyrrhus et les Romains, l'action est décidée par les éléphants de la reine, animaux inconnus aux soldats sardes et qui jettent le désordre et l'effroi dans leurs rangs. Enfin les personnages ennemis se rencontrent sur le champ de bataille, s'interpellent à la façon des héros d'Homère et se défient en paroles avant d'en venir aux mains (6). Cette intempérance de langue, naturelle chez un peuple encore jeune et barbare, comme l'étaient les Grecs et les Troyens, cesse de l'être chez une nation aussi cultivée que les Siciliens tels que nous les dépeint Barclai sous Méléandre.

Mais ce n'est pas seulement les anciens qu'imite Barclai, il puise partout où il trouve à prendre. C'est ainsi qu'un des épisodes les plus romanesques de son livre, le plus invraisemblable peut-être, le déguisement de Poliarque en femme, l'artifice dont il se sert pour s'introduire auprès d'Argénis sous le nom de Théocrine, la lutte qu'il soutient contre les soldats de Lycogène, reproduisent les principaux traits d'une légende racontée par le vieux chroniqueur Saxo Grammaticus, au point qu'il est difficile de voir dans son récit autre chose qu'une imitation.

(1) POLYBE, I, 56.
(2) *Argénis*, p. 212.
(3) *Argénis*, p. 251.
(4) TACITE, *Ann.*, I, 42.
(5) *Argénis*, p. 517.
(6) *Argénis*, p. 532.

Le pirate Hagbart (1), regagnant la Danie avec les fils de Sigar, eut, à l'insu de ces princes, un entretien avec leur sœur Sygné et obtint d'elle la promesse d'une union secrète. Pour arriver à ses fins, il se déguise en femme, se fait passer pour la suivante, la compagne d'un autre pirate, Hacon, est reçu la nuit dans la chambre de la princesse, à qui il fait partager son amour. Trahi par les femmes du palais, il soutient contre les soldats de Sigar une lutte longtemps heureuse, et n'est pris qu'après avoir tué un nombre considérable des assaillants.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les rapports étroits qui existent entre le récit de Barclai et celui du premier historien des pays scandinaves. Dans tous deux, c'est un héros qui, pour se rapprocher d'une femme qu'il aime, prend les vêtements de l'autre sexe, joue le rôle d'une suivante, est attaqué par ses ennemis et déploie contre eux la plus grande valeur. Il nous semble également inutile de chercher à établir que Barclai connaissait la chronique de Grammaticus Saxo. Ce serait faire injure à un érudit aussi lettré, à un ami si dévoué de l'histoire.

Voilà donc, à n'en pas douter, selon nous, le véritable modèle qu'a suivi l'auteur de l'*Argénis* en donnant à Poliarque le déguisement sous lequel il s'introduit chez la fille de Méléandre. Il a imité Saxo Grammaticus, bien plutôt que Sannazar dans l'*Arcadie*, ou Stace dans l'*Achilléide* (2). Si, en effet, dans le premier de ces ouvrages, Pyrocles use du même déguisement que Poliarque, et dans le même but, c'est seulement chez le chroniqueur septentrional que nous trouvons l'attaque dont le héros est la victime, et la lutte qu'il soutient avec

(1) Saxo Grammaticus, *Historia Daniæ...*, Francfort, 1576, livre VII, p. 114 et suiv.

(2) Léon Boucher, *de J. Barclaii Argenide*, Paris, 1874, p. 88.

moins de succès, mais autant d'intrépidité que le prince gaulois,

Un autre défaut dans un ordre analogue, c'est l'abus de l'érudition. Il semble que Barclai veuille faire parade de son savoir et montrer qu'il connaît ses humanités. Il y a là chez lui une faute de goût qu'il est important de noter, parce qu'elle est fréquente. Nous ne lui reprocherons pas des allusions à des faits ou à des usages connus, ni des expressions devenues usuelles et qu'il était difficile d'éviter ; nous ne lui ferons pas un crime de parler des dieux Lares et Pénates, et de transporter dans son roman la religion romaine, bien qu'il eût dû y mettre plus de modération. Nous accepterons encore, si l'on veut, les récits et descriptions mythologiques qui figurent dans son œuvre (1), malgré leur longueur et leur peu d'intérêt ; nous l'excusons même de faire figurer Patrocle, Achille, Philoctète et Hercule dans des discours d'Archombrote (2), de mettre dans la bouche d'Hyanisbé, s'adressant à Radirobanes, le nom de Thomyris (3). Mais il ne manque pas une occasion de reproduire les principales cérémonies des anciens avec tous les détails que nous a laissés l'antiquité : tantôt c'est un sacrifice offert par Argénis à Minerve (4), ou par Arsidas à la Fortune (5), tantôt c'est le récit de prodiges qui annoncent les projets de Lycogène (6), tantôt c'est une revue et une purification de l'armée (7), tantôt enfin c'est le récit des funérailles que Mé-

(1) *Argénis*, pp. 258, 294, 385.
(2) *Argénis*, pp. 51, 264.
(3) *Argénis*, p. 492.
(4) *Argénis*, p. 123.
(5) *Argénis*, p. 435.
(6) *Argénis*, p. 151.
(7) *Argénis*, p. 217.

léandre fait aux soldats qu'il a perdus (1). A chacune de ces circonstances il reproduit tout ce qu'ont transmis les écrivains latins, en sorte qu'il serait facile de démontrer l'exactitude de ses descriptions en citant les textes qu'il a réunis et imités. C'était là, sans doute, un attrait pour un public lettré qui aimait les réminiscences et les rapprochements. Ce serait également une qualité, si, comme l'auteur du *Jeune Anacharsis*, ou celui de *Rome au Siècle d'Auguste* , Barclai n'avait voulu faire qu'une œuvre pédagogigue. Mais dans l'*Argénis*, c'est un défaut, et nous devons constater cet abus de l'érudition, qui détourne et refroidit l'intérêt.

Ce n'est pas tout. Il se montre souvent le même dans le style et dans l'expression. Il devient fréquemment obscur par des allusions à des usages ou à des faits demeurés peu connus. Le lecteur ignorant le détail des apothéoses impériales comprendra-t-il cette phrase : *multo certius quam per odores et aquilam erumpentem ex funere se sentiet consecratum* (2) ? Des mots jetés en passant comme *sapientis animum servitutis expertem* (3) indiquent-ils suffisamment une allusion au paradoxe V de Cicéron ? Que de recherches ne coûtera pas une expression comme celle-ci : *nec speculum nemini tenuit* (4), ou comme cette autre : *publice clavum fixit* (5) ! Combien ne faudrait-il pas être versé dans la mythologie grecque pour comprendre cette exclamation d'Argénis : *an Macaria Herculis ero* (6) ! Ce ne sont là que de rares exemples pris entre mille. Si nous en voulions chercher dans les poésies,

(1) *Argénis*, p. 274.
(2) *Argénis*, p. 85.
(3) *Argénis*, p. 225.
(4) *Argénis*, p. 311.
(5) *Argénis*, p. 217.
(6) *Argénis*, p. 430.

la tâche serait encore plus facile, tant ils s'y pressent. La lecture en devient pénible, l'intelligence difficile, à cause des recherches nombreuses que coûte souvent un seul vers.

Cette faiblesse d'invention que nous signalions tout à l'heure se montre encore dans les principaux épisodes, qui manquent de variété et semblent trop souvent calqués les uns sur les autres. Ainsi Radirobanes surprend l'armée d'Hyanisbé, comme Lycogène avait fait celle de Méléandre ; l'un et l'autre meurent sur le champ de bataille, en combat singulier ; Poliarque et Archombrote sont tous les deux élevés sous des noms supposés. Le premier est toujours attaché à quelque personne royale : dans son enfance, à celle d'Anéroëste ; plus tard, à celle de Timandre ; plus tard, sous le nom de Théocrine, à celle d'Argénis. Le caractère et la situation de Britomandès ont une analogie frappante avec ceux de Méléandre ; les menées de Commindorix en Gaule ont d'étroits rapports avec celles de Lycogène en Sicile. L'auteur procède souvent par récits ; ses narrations sont longues, et, bien que coupées, ne sont pas toujours sans monotonie ; il manque de variété dans les artifices qu'il emploie pour les suspendre.

Ajoutons que les épisodes pèchent souvent par l'invraisemblance et la puérilité. Je ne parle pas des histoires de naufrages et de pirates, histoires qui font sourire aujourd'hui, mais qui, même à une époque peu éloignée de nous, où les côtes étaient mal connues, où la police des mers n'était point faite, n'avaient rien d'invraisemblable et ne choquaient point le lecteur. Mais qui ne trouvera que Méléandre, dans sa première entrevue avec Archombrote, se satisfait trop vite des réponses d'un inconnu ? C'est au moment où le roi de Sicile est entouré de piéges et de dangers qu'il accorde

aussi légèrement sa confiance. Admettra-t-on que la réputation d'Argénis pénètre en Gaule et en Afrique, et que deux princes, Poliarque et Archombrote, fassent le voyage de Sicile dans le seul but de la connaître ? Que dire de l'incident du collier, de ce présent que Méléandre et Argénis destinent à Poliarque, que Lycogène fait tremper dans un poison; de cette lettre qu'il adresse à son ennemi, et du hasard qui la fait tomber aux mains de ce prince ? Que toutes ces circonstances ont peu de naturel et, disons-le, peu d'intérêt ! Le travestissement de Poliarque en Théocrine, la lutte qu'il soutient dans le palais d'Argénis contre les émissaires de Lycogène, la crédulité naïve de Méléandre, ne peuvent être acceptés qu'à force d'indulgence. Est-il plus vraisemblable que Méléandre, devenu l'époux d'Anna, la sœur d'Hyanisbé, ne se soit plus inquiété de sa femme et qu'il ignore en avoir un fils ? qu'Hyanisbé révèle si tard à Archombrote les liens qui l'unissent à Méléandre et à Argénis ? Toutes ces invraisemblances, on le sent trop bien, ne sont que pour le besoin de l'intrigue. Qu'Archombrote apprenne plus tôt qu'il est le frère d'Argénis, et toute une partie du roman n'existe plus.

Reconnaissons-le, du reste, en passant ; Barclai recherche trop les aventures merveilleuses. En enveloppant de mystère la naissance et la vie de ses héros, il a espéré sans doute éveiller la curiosité ; il n'a pas compris qu'il détruisait l'intérêt. Le lecteur veut savoir d'abord qui on lui présente ; il se soucie médiocrement des inconnus. Il aime à être quelquefois tenu en suspens, mais pour peu de temps et à de rares intervalles ; il se lasse bientôt quand il faut faire route dans le pays du mystère et de la surprise.

Nous avons parlé de puérilités : en est-il un exemple plus frappant que l'indisposition d'Arsidas

arrivant en Afrique ? Ce n'est qu'une vulgaire indigestion, déterminée par un breuvage glacé, pris mal à propos ; elle n'amène aucun événement, elle ne sert qu'à suspendre l'intérêt pour un temps très-court, à un moment où l'action languissante gagnerait à être pressée davantage. Ne devons-nous pas condamner au même titre une grande partie de la conversation qu'ont à la fin du roman Archombrote et Argénis (1), quand il lui demande à quel plaisir elle est le plus sensible, ou à celui de retrouver un frère, ou à celui de ne point l'avoir pour époux ?

C'est surtout dans les nombreuses pièces de vers intercalées dans l'*Argénis*, que Barclai tombe dans la froideur et la puérilité. Nous aurons à revenir sur cette partie de son œuvre, mais nous devons dès à présent relever ce défaut général. Ainsi Arsidas, conseillant à Poliarque de tromper ses ennemis à la faveur d'un déguisement, lui rappelle que les dieux ont eu recours à un artifice analogue pour tromper les géants, et lui fait lire les vers que Nicopompe a composés sur ce sujet. Les développements qu'il donne à la métamorphose d'Apollon en corbeau, et surtout à celle de Jupiter en bélier, font perdre aux dieux toute la dignité qu'ils doivent conserver même dans le péril. « Jupiter, dit-il, portant ses regards sur des brebis errantes : « Heureux trou-
« peau, s'écrie-t-il ; le maître du tonnerre ne peut
» résister aux destins, et ce troupeau ne craint
» aucun Typhée. Au loin mes foudres et ma puis-
» sance désormais odieuse, puisque des êtres infé-
» rieurs vivent dans une paix profonde. » Il dit, et, abaissant son corps à terre, il le couvre d'une toison blanche et crépue, il cache sous des cornes recourbées ce front qui d'ordinaire ébranle le ciel, la terre, l'affreux Tartare, quand il impose la paix ou la

(1) *Argénis*, p. 650.

guerre. Aussitôt c'est un bélier qui fait entendre de faux bêlements. Il se mêle au troupeau. Admirez cette ruse que ne soupçonne pas Typhée : le dieu trompe les brebis mêmes. »

> Has videt, incerto lustrat dum singula visu
> Jupiter, et : Felix, inquit, pecus ! ergo Tonantem
> Fata premunt, nullumque timet grex iste Typhœum !
> Ite procul, radii semperque invisa potestas,
> Pax humiles si tanta fovet ! Sic dixit, et albo
> Vellere crispatus demissos induit artus,
> Curvaque celatæ sinuavit cornua fronti
> Qua cœlum et terras solitus, qua dira movere
> Tartara, seu pacem, seu bella indigna juberet.
> Nec mora : mentitis aries balatibus ibat,
> Permixtusque gregi (mirere Typhoea captum),
> Et fallebat oves... (1).

Il nous serait facile de citer d'autres exemples. Que dire du Soleil, qui, à l'origine des choses, connaissant mal le chemin qu'il doit suivre, renverse l'ordre des saisons (2) ; de Castor (3) qui, revenant prendre pour six mois la place de Pollux aux enfers, rassure les ombres alarmées pour Poliarque ?

Ce manque d'originalité, ces imitations, ces invraisemblances, ces puérilités, ont leur origine dans l'ignorance où était Barclai des lois du roman. Il confond ce genre avec celui de l'épopée et croit sans doute ne pouvoir mieux faire que de suivre l'exemple des poëtes. C'est pour cette raison qu'il a, comme l'auteur du *Grand Cyrus* et des autres romans de l'époque, cherché le développement de son œuvre dans les aventures merveilleuses, dans les

(1) *Argénis*, p. 81. — Comparez à ce passage les vers des *Métamorphoses* (V, 326) où Ovide exprime la même idée, avec une sobriété rare chez lui :

> Duxque gregis fit Jupiter ; unde recurvis
> Nunc quoque formatus Libys est cum cornibus Ammon.

(2) *Argénis*, p. 151.

(3) *Argénis*, p. 546.

histoires extraordinaires. Il n'a pas compris que la nature, la vie réelle, la vie ordinaire, où ne s'offrent point tant de merveilles et de complications, était le seul modèle à reproduire, et que l'intérêt devait être uniquement excité par l'observation exacte des mœurs, la peinture fidèle des caractères, le développement naturel des passions. Nous ne nous attachons guère qu'aux personnages qui partagent notre existence. Quant à ceux que le merveilleux environne, que le mystère dérobe à nos regards, loin d'éprouver quelque sympathie pour leurs malheurs, nous ne ressentons que de la défiance :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi (1).

D'où vient néanmoins que malgré ces défauts, considérables aux yeux d'une époque comme la nôtre, la lecture de l'*Argénis* attache réellement l'esprit ? Il y a plusieurs raisons, dont la première est la nature du sujet. Nous ne parlons pas seulement ici de l'intérêt particulier que ce sujet, tout national, peut avoir pour nous ; mais de cet intérêt qu'excitent chez tout homme bien né la peinture et le développement d'un sentiment élevé, naturel, général, l'amour de la patrie. Le propre des sentiments universels est de s'imposer à toutes les âmes. Celui qui sait les peindre avec vérité ne rencontre que sympathie. Comment en serait-il autrement ? Le lecteur les ressent en lui-même. Nous aimons à retrouver dans les ouvrages d'esprit les passions et les idées qui nous appartiennent. Nous nous mettons en quelque sorte à la place des personnages qui se meuvent sous nos yeux, nous nous confondons avec eux, nous nous réjouissons de leurs prospérités, nous souffrons de leurs malheurs, nous partageons les unes et les autres.

(1) HORACE, *Epist. ad Pisones*, 188.

Cet amour de la patrie éclate à chaque ligne chez Barclai, dans le récit des intrigues de Lycogène, dans les qualités qu'il prête à Méléandre et les excuses qu'il cherche à ses défauts, dans la douleur qu'il ressent de la guerre civile, dans la complaisance qu'il montre à mettre en lumière les vertus et les services de Poliarque, à déplorer ses malheurs, à louer ses victoires. L'étendue du morceau, les taches nombreuses qui s'y trouvent, ne nous permettent pas de citer les vers où il célèbre le triomphe de Poliarque sur Radirobanes (1); mais la pièce est belle, malgré l'enflure et le style mythologique qui la déparent. La passion seule a cet accent qui pénètre. Nous ne citerons pas davantage, bien qu'il soit à l'abri de la critique, l'épithalame où Nicopompe chante l'union d'Argénis et de Poliarque (2). La traduction rendrait mal la délicatesse de sentiment et d'expression qui le distigue. Nous aimons mieux reproduire avec quelques coupures l'allocution qu'Anéroëste adresse aux deux époux à la fin du dernier livre :

« Salut (3), ô princes, le souci des dieux, que les destins ont, jusqu'à présent, accablés de leurs rigueurs, mais qui, par leur bienveillance, allez désormais éprouver que le bonheur n'est que dans la vertu. Méléandre, heureux vieillard, ne reproche pas aux dieux les années passées à combattre des sujets criminels. Ta verte vieillesse comptera encore des jours nombreux et ne redoutera aucun ennemi privé ou public..... Et vous, gloire de notre âge, toi Poliarque, toi Argénis, quels prix sont réservés à votre vertu ! Ne vous attendez pas à en entendre de moi l'énumération, ce sont des secrets

(1) *Argénis*, p. 543.
(2) *Argénis*, p. 660.
(3) *Argénis*, p. 663.

que j'ignore ou que je dois vous cacher..... L'amour qui vous attache aujourd'hui durera jusqu'à votre vieillesse, qui ne souffrira aucune atteinte. Ni les querelles, ni le dégoût, ni le soupçon inquiet ne l'effleureront. Vous étendrez le territoire de votre empire. D'un côté le Rhin, de l'autre l'Océan, salueront en vous leurs vainqueurs..... Quels que soient vos désirs, les dieux les préviendront : la mort même ne sera pas la fin de votre bonheur. Un même trépas vous affranchira de la vieillesse..... Quant à votre renommée, n'en soyez pas inquiets. Le génie de l'histoire assurera l'éternité de votre gloire, que ne pourront abolir ni le temps, ni l'attaque d'aucun ennemi. »

Malgré l'insuffisance fatale d'une traduction, l'enthousiasme, disons mieux, la foi en l'avenir de la France brille dans ce morceau. Le prince qui étendra son empire jusqu'au Rhin et à l'Océan, c'est, ne l'oublions pas, Henri IV et ses successeurs. Cette union, que rien ne viendra désormais troubler, c'est la paix dont le pays avait un si grand besoin après tant d'années de guerres étrangères et civiles. Cette terre éprouvée par tant de malheurs, réservée à de si hautes destinées, ce n'est pas la Sicile, devenue l'apanage d'Archombrote, c'est le domaine héréditaire de Poliarque, c'est la Gaule, c'est la France.

Une autre source d'un intérêt très-puissant, c'est l'amour mutuel d'Argénis et de Poliarque. Les autres passions dont la princesse est l'objet manquent de la sincérité ou de l'à-propos qui les rendraient sympathiques. Comment souhaiter que Lycogène obtienne la main d'Argénis. Il devient évident, à chaque ligne, que c'est l'héritage qui l'attire, non la personne de l'héritière. L'amour de Radirobanes mériterait peut-être plus d'estime. S'il a son principe dans l'ambition, il s'y mêle un

sentiment vrai. Mais les artifices qu'emploie ce prince, les violences auxquelles il ne craint pas de recourir, lui font perdre dans l'esprit du lecteur tout le profit de sa sincérité. Archombrote est plus touchant. Il a des qualités qui commandent le respect. Il n'est guidé dans sa poursuite par aucun motif d'ambition ou d'intérêt. Il rend à Méléandre, à Argénis, à Poliarque d'utiles et réels services. S'il devient le rival de Poliarque, ce n'est qu'après avoir longtemps combattu sa propre passion. Durant le cours de cette rivalité, il n'emploie, pour se faire aimer, aucun mauvais artifice. Sa loyauté est à toute épreuve. Il ne veut même pas tirer avantage de l'absence de son rival. Les sympathies du lecteur seraient pour lui, si elles n'étaient déjà pour Poliarque. Nous nous attachons à lui, nous le plaignons d'un amour qui ne peut être que malheureux ; et, quand, à la fin du roman, nous le voyons uni à Argénis par des liens d'une autre nature, mais tout aussi étroits, nous nous félicitons d'une issue qui n'est pas contraire à ses désirs. Son amour, du même caractère que celui de Poliarque, semble servir à le faire valoir. C'est comme ces contrastes dans la même couleur qu'emploie parfois la peinture décorative, et qui servent à mettre doucement en lumière le ton principal.

Si la passion d'Argénis et de Poliarque l'un pour l'autre excite l'intérêt, elle ne le fait pas au même degré. L'esprit d'aventure qui anime le prince gaulois distrait trop souvent l'attention, et il nous semble que l'amour d'Argénis est plus attachant. Le dévouement est égal et sincère des deux côtés ; mais que de délicatesse dans la jeune fille ! Quoi de plus touchant, malgré quelques traits d'esprits regrettables, que la douleur d'Argénis à la fausse nouvelle de la mort de Poliarque. Elle s'était laissée tomber

sur un lit de repos. « Sélénisse, en silence (1), attendait que s'écoulât le premier torrent de ses larmes. Mais la princesse ne se livrait qu'à des gémissements plaintifs, levant vers le ciel un regard de reproche, ou laissant errer sa vue et proférant des malédictions intérieures. Tout-à-coup elle saisit un stylet un peu long, que sa pointe rendait propre à différents services, et le dirige vers sa gorge. A cette vue Sélénisse, arrêtant d'une main tremblante ce bras près d'être criminel, cherche à lui adresser les reproches que mérite cette folie. Mais sa douleur, qui s'exhale en sanglots, ne lui permet aucune parole. Les malheureuses femmes restent longtemps dans cette position, trop faibles, l'une pour employer le fer, l'autre pour l'arracher, toutes deux immobiles et les yeux fixés l'une sur l'autre. Argénis avait laissé retomber sa tête sur son épaule, et, la bouche béante, regardait Sélénisse : « Tu perds ta peine, lui dit-elle; quelque obstacle que tu y mettes, la mort m'est ouverte : jusqu'à ce jour, tu as montré de la constance, de la gratitude, du dévouement. Pourquoi démentir cette conduite par une affection hors de propos ? Je descendrai au tombeau sans avoir manqué aux lois du devoir; ce sera notre consolation à moi et à toi. Penses-tu que je puisse survivre à Poliarque ? C'est à lui que je dois d'avoir échappé aux poursuites de Lycogène : je mourrai donc pour lui qui a sauvé mon honneur, reconnaissance moindre que son service. C'est moi, si tu l'ignores, qui ai tué Poliarque. Je ne puis expier ce crime que par mon sang. Quel intérêt l'appelait en Sicile, sinon l'amour d'Argénis ?... »

« Sélénisse cherchait à la ramener à d'autres sentiments, lui parlant de son père, qui mourrait de sa mort, de sa réputation mise en péril par ce

(1) *Argénis*, pp. 63 et 64.

parti extrême : « Pourquoi, ô ma mère ! lui dit Argénis, m'interdis-tu de fuir tant de douleurs ? Penses-tu que, si j'étais morte la première, Poliarque m'eût survécu ?..... S'il reste quelque chose de nous après le trépas, Poliarque m'aime encore. Quel bonheur de retrouver mon fiancé, et d'unir chastement nos ombres à l'abri de tout reproche ! Enfin, si tout sentiment s'éteint, si nous descendons tout entiers au tombeau, j'échapperai en mourant à cette affreuse destinée d'être soumise au meurtrier de Poliarque. »

Le passage où l'amour d'Argénis éclate avec le plus de charme est la lettre qu'elle adresse à Poliarque pour l'instruire des événements qui se sont passés en son absence. Après l'avoir entretenu de la trahison de Sélénisse et des poursuites de Radirobanes, elle continue ainsi :

« Je me félicitais (1) de son départ, lorsque mon père (j'hésite à parler, je crains que tu ne te mettes à le haïr ; mais ce sont les destins qui nous poursuivent, tourne plutôt contre eux ta colère, ô Poliarque !), lorsque mon père, dis-je, m'invite à m'attacher à Archombrote. Il me dit qu'il est de naissance royale, que ses mœurs, son caractère, sa physionomie, lui plaisent, et qu'il le désire pour gendre. J'ai craint qu'une résistance inopportune n'augmentât son obstination. Je me suis contentée de demander, sous un autre prétexte, un délai pour te laisser le temps de venir, ou, si tu tardes, pour que je puisse choisir un genre de mort. Deux mois m'ont été accordés pour m'habituer à cet hymen. Viens, en armes et je me joindrai à ton parti, sans armes et nous emploierons toute sorte d'adresses. Si tu m'abandonnes, je me laisserai parer au moment de la cérémonie, et quand mon père

(1) *Argénis*, p. 431.

me demandera ma main pour la mettre dans celle d'Archombrote, je dirai que je suis consacrée aux dieux Mânes, et, tirant un court poignard caché sous mes vêtements, j'en percerai ma malheureuse poitrine. S'il en doit être ainsi, écoute, ô Poliarque, mes dernières volontés. Songe que ce sont ici les sentiments d'Argénis baignée dans son sang. Pardonne à mon père. Ce sera un supplice suffisant que d'avoir souillé sa vue du spectacle de ma mort. Pour Archombrote, je te laisse l'arbitre de sa destinée. Mais si tu laisses vivre Radirobanes dans l'impunité, je reviendrai des Enfers te rappeler ton devoir. Tire du perfide la vengeance de son honteux attentat. Que ce larron de mon honneur, autant qu'il l'a pu, porte la peine qu'il mérite. Qu'à ton ressentiment il comprenne l'infamie qu'il a commise. Je te recommande, avec les plus vives instances, cette vengeance et ce service. C'est mon testament dont je te laisse l'exécution. Quand tu m'auras vengée, fais graver mon nom sur le tombeau où tu reposeras avec les tiens ; ajoutes-y l'histoire de nos malheurs, afin que la postérité admire notre amour et plaigne notre fortune. Ne reviens plus en Sicile, ô mon cher Poliarque, à moins que, par amour pour moi, tu ne veuilles serrer sur ta poitrine les cendres de ta fiancée, ou même, ce que je demande aux dieux, leur donner asile dans le tombeau de tes ancêtres. Si tu le peux, préviens ces malheurs par ton retour, car le mal ne souffre pas de délai ; si tu ne le peux, observe la volonté d'Argénis mourante et vis pour m'aimer. »

On se fait volontiers illusion sur le talent d'un auteur qu'on étudie. Peut-être n'échappons-nous pas à la loi générale, peut-être ne faisons-nous qu'obéir à un goût particulier en croyant rendre hommage à un mérite réel. Il nous semble que peu de

morceaux peuvent être comparés à celui que nous mettons sous les yeux du lecteur. Les littératures, même les classiques, sont pleines de lettres de ce genre : en est-il beaucoup où la passion soit plus sincère, et, en même temps, plus chaste, où le ton soit plus élevé, où la bienséance et la mesure soient plus exactement suivies ? Cette lettre est charmante, et par ce qu'elle dit, et par ce qu'elle tait. Argénis laisse entendre partout combien elle aime Poliarque, mais elle ne le dit nulle part. Son amour s'exhale sans mouvement, sans violences, sans aucun de ces élans qui prouvent moins souvent la sincérité de la passion que peu d'ordre et de puissance dans l'esprit de l'écrivain. Elle est calme et maîtresse d'elle-même ; elle sait ce qu'elle veut et ce qu'elle fera, elle s'exprime avec un ton d'une noble simplicité, qui ne permet pas de douter de sa résolution.

Remarquons que cette fermeté, bien en sa place dans la situation critique où se trouve Argénis, n'exclut pas la réserve qui convient à la jeune fille. Elle repousse avec une convenance parfaite la recherche de Radirobanes (1). Quand, plus tard, Archombrote, reconnu pour frère de la princesse, cesse d'être le rival de Poliarque, et que la fille de Méléandre n'a plus à craindre de traverses, elle perd cette sorte de fièvre qui la soutenait dans l'épreuve et retrouve la modestie et la timidité qui sied à son sexe. Son frère la donne à Poliarque au milieu de la cour : elle se trouble et rougit ; l'énergie qui la portait à braver même son père, tombe subitement ; elle hésite, elle se souvient qu'elle est la vierge consacrée Pallas, et que l'amour, même le plus légitime, même le plus pur, a besoin du recueillement et de la solitude. La pudeur reprend ses droits, cette pudeur que l'antiquité représentait assise, couverte d'un

(1) *Argénis*, p. 296.

voile, tenant un lis, et à qui elle donnait la tortue pour attribut (1).

Ce qui ajoute encore du charme au personnage d'Argénis, c'est qu'elle n'oublie jamais ce qu'elle doit à son père. Elle connaît l'indécision du roi, elle en souffre; mais elle ne perd rien de son respect pour lui. Dans les moments où il est le plus contraire à ses désirs, elle ne lui oppose qu'une résistance passive, voilée par des protestations que Méléandre peut interpréter à son gré (2). Dans les moments critiques, elle le relève, prend part à ses ennuis, le conseille, le fortifie. Elle s'intéresse aux affaires de l'Etat, elle prend part aux délibérations. Mais, en même temps qu'elle pousse le roi à des résolutions viriles, elle s'efface complétement, lui laissant l'initiative et le mérite de la décision. C'est à son instigation que le roi se réfugie à Épéircte ; mais quelle adresse elle emploie pour lui inspirer un esprit plus ferme ! Méléandre croit agir de lui-même ; il ne se doute pas qu'il ne fait qu'obéir à sa fille. Il semble qu'elle ménage même cette faiblesse cause de leurs malheurs, et que l'affection respectueuse dont elle entoure son père s'étende jusqu'à ses défauts.

Le caractère de Méléandre n'est pas non plus sans exciter quelque intérêt, malgré l'irrésolution qui en est le trait principal. Barclai nous montre ce prince cédant à la crainte de Lycogène, confiant aux amis du rebelle les charges les plus importantes, lui sacrifiant Poliarque, n'osant se refuser à une réconciliation qu'il sait n'être pas sincère. Méléandre se contente des apparences ; deux de ses conseillers, Ibburanes et Dunalbius, ont sauvé sa dignité, en paraissant le contraindre, au nom du

(1) *Argénis*, p. 649.

(2) *Argénis*, p. 425.

bien public, à des concessions qu'il n'avait pas la force de repousser (1). Il croit Poliarque innocent de la perfidie dont l'accusent leurs ennemis communs, et n'ose même pas lui permettre de se défendre. Il se borne à déplorer le malheur des temps. Il ne se résoud presque jamais à prendre un parti. Quand, après l'occupation d'Enna, Lycogène le serre de près dans Épéirete, il flotte irrésolu, ne sachant s'il doit ou accepter la bataille, ou se laisser assiéger, ou chercher un asile en Afrique. Ce n'est guère qu'à la fin du roman qu'il montre un peu de fermeté : Poliarque et Archombrote arrivent chacun de leur côté, à la tête de toutes leurs forces ; malgré les craintes qu'il conçoit, il se détermine promptement à mettre la ville en état de défense, à réunir des troupes, à fermer l'entrée du port (2).

Cette faiblesse, dont il ne sort qu'une fois, l'emporte même sur l'amour qu'il a pour sa fille. Cet amour, qu'il montre en plusieurs circonstances, principalement quand il faut soustraire Argénis à la perfidie de Radirobanes, cet amour, dis-je, ne l'empêche pas de faire à la princesse les plus étranges propositions. Malgré tout ce qu'il sait de l'engagement qui la lie à Poliarque, il la prie d'agréer d'abord la demande du roi de Sardaigne (3), puis celle d'Archombrote (4), faisant valoir tantôt la puissance de l'un, tantôt les services de l'autre. Mais, ne nous y trompons pas, le vrai mobile qui le fait agir, ce ne sont point les considérations qu'il expose, c'est son désir du repos et de la paix. Il est prêt à sacrifier Argénis et Poliarque à sa propre

(1) *Argénis*, p. 70.
(2) *Argénis*, p. 639.
(3) *Argénis*, p. 369.
(4) *Argénis*, p. 428.

tranquillité, Sa faiblesse est telle qu'elle dégénère en égoïsme.

Cependant il est évident, pour qui lit l'*Argénis*, que Barclai n'a pas voulu détourner de Méléandre la sympathie du lecteur, sans doute pour n'avilir point la dignité royale. C'est ainsi que, dans tout l'ouvrage, nous ne rencontrons pas la plus légère allusion ni aux mœurs scandaleuses dont le roi et la cour donnaient l'exemple, ni même au fait le plus important de cette époque, le massacre de la Saint-Barthélemy. C'est encore par un dessein exprès, et pour la même raison, qu'il a fait du prince l'adversaire constant des Hypéréphaniens, violant la vérité historique, mais voulant éloigner de la personne royale l'odieux qui s'attachait à toute alliance avec l'hérésie. Méléandre a des qualités : il aime son pays, et, dans les périls qu'il traverse, il ressent plus de crainte pour la Sicile que pour lui-même. Il est brave soldat et bon capitaine. Il sait, dans la bataille qu'il livre à Lycogène, montrer un courage au-dessus de son âge et prendre l'avantage du terrain. Il a pour sa fille un amour sincère, bien que souvent sans effet. Il ne manque pas de jugement ; il connaît les choses et les hommes. Dans les délibérations, il ouvre des avis pleins de sagesse. Il sait distinguer les bons et les mauvais serviteurs, accorder aux uns son estime et se tenir en garde contre les autres.

Ainsi, Méléandre a tout ce qu'il faut pour faire un bon prince, si ces qualités précieuses n'étaient rendues stériles par sa faiblesse. Car il faut remarquer que l'auteur de l'*Argénis* donne à Méléandre non des vices, mais des travers, d'où il fait découler tous les maux qui l'accablent. S'il le représente trop ami de la chasse et des plaisirs, peu judicieux dans le choix de ses familiers, négligeant les affaires publiques, ce n'est qu'une accusation,

lancée une fois en passant dans un entretien particulier (1), et que rien ne vient confirmer dans le reste de l'ouvrage. Les plaisirs de la cour sont rares et sévères ; les distractions que, devenu plus âgé, Méléandre offre à ses courtisans ou à ses hôtes, ne consistent guère qu'en représentations mythologiques. Encore ces divertissements sont-ils peu fréquents. Le roi n'est occupé qu'à défendre sa personne et ses États contre les entreprises soit de Lycogène, soit de Radirobanes. Les amis dont il s'entoure : Arsidas, Cléobule, Dunalbius, Eurymède, Ibburanes, Timonide, sont d'un dévouement sûr et d'un jugement éprouvé. La seule personne qui trompe la confiance du roi est Sélénisse, qui se laisse séduire par Radirobanes. Le peu de soin que prend Barclai de justifier les principaux reproches qu'il adresse à Méléandre, ne montre-t-il pas un dessein évident de n'inspirer que du respect et de la sympathie pour le roi de Sicile?

Il n'en est pas de même de Lycogène. C'est l'ennemi qu'il attaque de toute la force de son génie. Il emploie tout pour le rendre odieux. Dès le début de l'ouvrage, il représente ses partisans ou comme des traîtres qui épient une occasion d'assaillir Poliarque, ou comme des brigands qui attendent les voyageurs dans les forêts pour les dépouiller. Bientôt il trace le portrait de Lycogène lui-même, flétrit son ambition, sa jalousie, sa perfidie, sa cruauté, son orgueil. Tout ce qu'il en dit n'est qu'un long acte d'accusation. Lycogène n'a qu'un dessein : ravir la couronne à Méléandre. Tous les moyens lui seront bons pour arriver à ce but. Toujours maître de lui-même, il essaiera d'abord la ruse et tentera de pénétrer dans l'asile qui protége l'héritière du trône. Il ne daignera pas même feindre l'amour pour celle

(1) *Argénis*, p. 34.

dont il convoite la main. Il s'insinuera dans la faveur du peuple et dans celle des grands, et, quand il se sera fait un parti nombreux, ne reculera pas devant la guerre civile. Mêlant l'astuce à la violence, il aura soin que quelques-uns de ses amis paraissent rester attachés à Méléandre, pour se ménager des appuis et des intelligences auprès du roi. Il saura même, comme nous l'avons déjà fait remarquer, leur assurer les principales fonctions. Il poursuivra ses avantages avec la plus exacte rigueur. Non content d'avoir vu son rival assailli par ses partisans et forcé de fuir, il exigera qu'il soit proscrit et condamné sans avoir eu le loisir de se défendre. Il s'associera avec les ennemis de la religion et de l'État, les Hypéréphaniens ; il osera recourir au poison contre Poliarque et accuser le roi de son crime. Tant de duplicité demeurant inutile, il prendra les armes une seconde fois, et, fier d'un premier succès, se préparera à imposer ses volontés à son pays et à son souverain. Il tombera sur le champ de bataille sans avoir accompli une action, prononcé une parole, exprimé un sentiment qui soit à son honneur.

Il semble que le caractère de Lycogène soit la contre-partie de celui de Méléandre. Le premier n'a point de vices, mais des défauts dangereux par leurs conséquences plus que par leur nature ; le second n'a que des vices choisis parmi les plus odieux. L'un, après des commencements difficiles, finit par triompher de ses ennemis ; l'autre, au contraire, favorisé de la fortune au début de ses entreprises, ne la voit l'abandonner qu'au dernier moment. Ainsi les bons sont récompensés, les méchants sont punis. Cette morale du succès, que nous n'avons pas à examiner ici, ne confirme-t-elle pas ce que nous disions plus haut, que Barclai cherche à porter l'intérêt principalement sur Méléandre et sur son parti ?

Radirobanes, qui devient l'ennemi du roi de Sicile, mais qui n'est pas un rebelle, n'occupe que la seconde place dans la haine de l'auteur. Aussi est-il peint avec des couleurs moins noires que Lycogène. Il mérite même d'abord la sympathie du lecteur. Le secours qu'il apporte à Méléandre vient avec tant d'opportunité, est offert avec tant de délicatesse, que nous nous inquiétons peu des motifs qui l'y déterminent. Qu'importe que le roi de Sardaigne veuille joindre la Sicile à ses États, s'il arrive à ce but par des voies honorables, s'il l'atteint sans dommage pour les héros auxquels nous sommes attachés ? Il y a plus. Les prétentions de Radirobanes à la main d'Argénis ne nous déplaisent pas. Ce prince ferait un époux convenable. Les tentatives de séduction qu'il fait auprès de Sélénisse paraissent inspirées par un amour vrai, partant excusables. Il ne commence à devenir odieux qu'au moment où, déçu dans son espoir de plaire à Argénis, il forme le dessein de l'enlever par la force. Encore ce projet coupable ne lui appartient-il pas en entier. Barclai n'a pas voulu qu'un roi fût seul responsable d'un si grand attentat. Radirobanes ne fait que céder aux conseils de Sélénisse (1). Il n'est véritablement criminel qu'après l'insuccès de sa tentative, lorsqu'il trahit dans un langage outrageant les confidences qu'il a reçues.

Le fond de son caractère est la violence, plus que la perfidie. S'il se laisse aller à écrire à Méléandre une lettre iujurieuse, ce n'est que dans un mouvement de colère. L'expédition qu'il dirige contre Hyanisbé, quoique déterminée par des considérations d'amour-propre, quoique entreprise contre toute justice, ne le montre pas à son désavantage. Il ne ménage ni ses peines, ni son sang.

(1) *Argénis*, p. 368.

Il se laisse même emporter plus loin qu'il ne convient à un chef d'armée. Il n'est pas sans grandeur dans le combat singulier qu'il soutient contre Poliarque. Il meurt victime de son ambition, mais sans inspirer, comme Lycogène, l'aversion et le mépris, tant Barclai craint de rabaisser, même chez un ennemi, la majesté du trône.

Après Argénis, le personnage le plus intéressant est certainement Poliarque. Sa jeunesse, sa loyauté, sa grandeur d'âme, son esprit aventureux, ses malheurs même, qu'il supporte avec noblesse, tout nous attache à lui. Poursuisi sans relâche par l'inimitié et les perfidies de Lycogène, il se contente de le haïr, de repousser ses attaques, ou mieux de s'y soustraire par la fuite, sans descendre à aucun acte dont puisse rougir l'honneur le plus scrupuleux. Proscrit, trahi par Méléandre, auquel il a rendu tant de services et qui le livre à ses ennemis au lieu de le défendre, il ne songe qu'à plaindre le malheureux roi. Loin de se mettre en hostilité contre lui, il ne l'accuse même pas. Il lui garde toute son affection. Il ne veut voir en lui que le père d'Argénis. D'un cœur tout chevaleresque, il n'a pas plutôt repris aux pirates les diamants d'Hyanisbé, qu'il se détourne de sa route et traverse la Méditerranée pour les rendre à la reine. Quand, plus tard, un ouragan le jette sur les côtes d'Afrique, il n'hésite pas à mettre à sa disposition son épée et ses troupes, surtout quand il apprend que Radirobanes est l'agresseur à combattre. Peut-être trouvera-t-on qu'il montre contre lui un excès de haine en faisant d'abord quelque difficulté de rendre aux Sardes le corps de leur roi (1). Nous aimerions mieux le voir plus magnanime et pardonnant à son ennemi mort. Mais ce n'est là

(1) *Argénis*, p. 538.

qu'une faiblesse. Remarquons, d'ailleurs, qu'il ne répond pas par un refus absolu ; il se borne à renvoyer à Hyanisbé la décision à prendre. Il s'était montré précédemment éclairé et humain, en empêchant le sacrifice impie que la reine se préparait à faire à Saturne (1).

Quelle noblesse d'âme éclate dans le souvenir qu'il a gardé d'Anéroëste, dans les témoignages de la joie qu'il éprouve à le retrouver, dans les honneurs qu'il lui rend, dans les propositions qu'il lui fait ! Rien ne montre un cœur généreux plus que la sincérité dans la gratitude. La même élévation se retrouve dans l'amour à la fois passionné et respectueux qu'il porte à Argénis. Nous ne lui ferons pas un mérite de la discrétion qu'il garde dans l'expression de ses sentiments. Mais quelle différence entre lui et Lycogène ou Radirobanes ! Comme la comparaison est toute à son avantage ! L'un et l'autre n'avaient pas craint de recourir à la ruse et à la force pour posséder l'objet de leur ambition. Poliarque veut ne devoir Argénis qu'à l'amour. Forcé de lui parler enfin de son origine, il ne le fait qu'avec toute sorte de réticences, et ne cherche pas à l'éblouir par le tableau de sa grandeur et l'éclat de sa dignité. Il se refuse à l'enlever (2) : « Nous sommes, lui dit-il, dignes de ne chercher pas, comme des brigands, l'ombre et le silence. Surpris, par quelle excuse apaiser la colère d'un père ; si nous réussissons, comment reparaître devant ses yeux ? Nous nous reposons en vain sur l'équité de notre cause, si déjà nous lui enlevons toute défense. »

Le caractère d'Archombrote a une grande analogie avec celui de Poliarque. Il est, comme lui,

(1) *Argénis*, p. 525.
(2) *Argénis*, p. 347.

jeune, noble de naissance et de sentiment. Comme lui, il s'expatrie pour venir en Sicile auprès de Méléandre. Il n'hésite pas, bien qu'il lui soit inconnu, à le secourir contre les brigands qui l'assaillent. Il s'éprend pour lui d'une vive amitié et épouse toutes ses haines. Il ne craint pas de faire publiquement son éloge, quoiqu'il le sache proscrit. Il devient sans doute son rival auprès d'Argénis: mais cette rivalité, nous l'avons déjà fait voir, est exempte de tout sentiment bas, puisqu'elle le pousse à travailler au rappel de son compétiteur. Elle ne diminue donc en rien l'intérêt qu'excite ce personnage. Elle est dans la nature des choses. Il eût été invraisemblable qu'Archombrote restât insensible aux mérites que Barclai prête à Argénis. Ajoutons que cette insensibilité n'eût pas été du goût de l'époque. Un demi-siècle plus tard, Racine était encore contraint d'adoucir l'inflexibilité d'Hippolyte, mais l'amour que ressent Archombrote lui fait faire de grandes choses. C'est là surtout ce qui le soutient dans la lutte contre Lycogène. Délivrer d'un ennemi dangereux le père de celle qu'il aime, mériter sa main par de glorieux services, éclipser un rival par l'éclat de sa valeur, voilà les sentiments qui l'animent pendant cette période. En est-il de plus grands ? C'est encore son amour qui lui fait soupçonner les desseins de Radirobanes et prendre des mesures pour les déjouer. Sa passion néanmoins ne le domine pas ; elle ne lui fait oublier aucun de ses devoirs. Quand Méléandre lui offre la main d'Argénis, en ne lui demandant que de révéler son origine, il se rappelle l'obéissance qu'il doit à celle qu'il croit sa mère, et se refuse à tout éclaircissement avant un espace de deux mois (1). Hyanisbé, surprise par l'attaque de Radirobanes,

(1) *Argénis*, p. 427.

lui mande de revenir en Afrique ; il lève une armée et se met en mer. Il cède encore à ses désirs quand, retrouvant Poliarque en Mauritanie, il consent à ne considérer dans son rival que leur hôte et leur sauveur, à reculer tout débat, à retourner avec lui auprès de Méléandre.

Il entrait dans le plan de Barclai que Poliarque eût la première place. Aussi, dans les prétentions des deux rivaux, est-ce Poliarque qui possède surtout la sympathie du lecteur. C'est lui qu'on plaint, qu'on excuse même quand il s'abandonne à des soupçons injurieux pour Hyanisbé. Cependant, comme l'amour d'Archombrote n'a rien que de légitime, on se sent partagé entre deux sympathies de force inégale, réelles cependant, et cette sorte de lutte intérieure n'est pas sans quelque charme. Si Poliarque n'avait qu'un rival indigne de lui, l'impression faite sur l'esprit perdrait ce caractère : vaincu, il exciterait une compassion pénible, douloureuse même, celle que l'on ressent au spectacle de la vertu ou du mérite trahis par la fortune ; vainqueur, son triomphe paraîtrait facile. On ne s'attache pas aux héros qui ne rencontrent aucun obstacle. En lui donnant un compétiteur qui ne peut qu'inspirer l'estime, Barclai a rendu intéressante non-seulement la rivalité des deux princes, mais encore leur réconciliation.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ces portraits ceux que l'auteur a faits des mêmes personnages dans l'*Euphormion*, et de montrer quel progrès il y a de cet ouvrage à l'*Argénis*. Il y fait figurer, comme nous l'avons déjà dit, le duc de Guise sous le nom de Callion. Il le représente né d'une famille obscure (1), à peine connue hors de son voisinage, fils d'un père qui, après avoir passé

(1) *Euphormionis Satyricon*, Lugd. Batav., 1674, première partie, p. 21.

ses premières années à garder des oies, se fit fabricant de chandelles, pour éviter de mourir de faim. Puis sa condition change : il a des troupeaux à lui, des bergers, des terres. D'où vient cette fortune? On ne le sait trop. Il s'unit à une femme digne de lui, dont il eut deux fils qui naquirent à vingt ans de distance l'un de l'autre : Callion était le plus jeune. L'aîné fit des études médiocres, entra dans l'état ecclésiastique malgré son ignorance, et, grâce à l'or que sema son père, parvint aux plus hautes dignités. Il s'y montra tel qu'on devait s'y attendre, vendant ce que lui-même avait acheté.

Il mourut en même temps que leur père, et Callion, par ce double héritage, devint maître d'une immense fortune. Désormais, celui-ci montre une vanité et une ambition sans bornes. Il fait faire aux morts des funérailles bien au-dessus de leur condition, scandalisant toute la ville par les titres mensongers qu'il leur décerne. Puis il achète des titres de noblesse (1), se rend à la cour, s'y insinue par l'intrigue et la corruption. Son élégance, son activité, son affabilité apparente, son esprit de dissimulation caché sous l'air de la franchise, l'y font promptement réussir. C'est ainsi qu'il parvient à conquérir les bonnes grâces du maître. En vain le prince, dont les yeux s'étaient enfin ouverts, essaya de se soustraire à son pouvoir : Callion, par son opiniâtreté, triompha de ces velléités d'indépendance.

On voit quelle distance sépare Lycogène de Callion : le portrait de l'un est une peinture où il y a de la vérité et de la vie, celui de l'autre est sans réalité, sans précision. Il n'est pas besoin d'avoir une clef pour mettre un nom sous le premier, tandis que si nous n'étions pas avertis que Callion

(1) *Euphorm.*, 17.

cache le duc de Guise, nous ne le reconnaîtrions peut-être jamais. Barclai a cru jeter l'odieux sur son ennemi en le représentant d'une humble origine, en le faisant naître dans la plus basse condition, en l'attaquant dans la personne de son père et de son frère, qu'il dépeint l'un comme un homme peu scrupuleux, l'autre comme un ignorant et un simoniaque. C'est à peine s'il lui reconnaît en passant quelques qualités. C'est à peine encore s'il signale les pratiques qu'il employa pour se faire bien venir du peuple et de la cour, et combien est vague le peu qu'il en dit ! Que l'on compare à ce morceau le portrait de Lycogène, peinture vraie, énergique, où l'effet est cherché par la simple exposition de la vérité, et l'on verra combien il y a loin des essais d'un esprit inexpérimenté au talent de l'homme mûr.

La même observation serait à faire au sujet de deux personnages qui, dans l'*Euphormion*, représent Philippe II, Hippophilus et Liphippus. Çà et là, Barclai lance contre lui quelques traits, lui reprochant sa vaine arrogance et son esprit de domination (1), sa cruauté (2), son despotisme (3), le mélange qu'il faisait de la religion et de la politique (4); il lui donne même place dans une représentation tragique (5), où se trouvent réunis les différents traits que nous signalons. Mais l'ensemble ne forme pas un tout et ne saurait se comparer à la peinture qu'il fait de Radirobanes.

Le roi Henri IV, représenté dans l'*Argénis* par Poliarque, a également sa place dans l'*Euphormion* ; Barclai l'y comble d'éloges, mais il met autant de banalité, aussi peu de précision que dans la

(1) *Euphorm.*, pp. 176 et 269.
(2) *Euphorm.*, p. 228.
(3) *Euphorm.*, p. 230.
(4) *Euphorm.*, p. 231.
(5) *Euphorm.*, p. 227.

peinture du duc de Guise ou dans celle de Philippe II : « La fortune, dit-il (1), l'avait favorisé d'une des plus belles dignités qui fussent sur la terre ; il commandait en Eleuthérie. Il avait arrêté l'inconstance de la fortune : c'était un homme au-dessus de son siècle et digne de tous les éloges que les poëtes de l'antiquité adressent mensongèrement à leurs héros. »

A part les personnages dont nous avons essayé de saisir la physionomie dans les deux romans allégoriques de Barclai, les autres héros ne jouent dans l'*Argénis* qu'un rôle tout secondaire. Ils n'ont pas, pour ainsi dire, de traits qui leur soient propres; en sorte qu'il serait malaisé de reproduire l'essence de leur caractère. Trois cependant méritent, pour différentes raisons, une mention spéciale, Hyanisbé, Sélénisse et Nicopompe; l'une à cause de sa dignité royale, les deux autres pour les personnages qu'ils représentent.

La première réflexion qui s'offre à l'esprit à propos d'Hyanisbé est celle que nous avons déjà faite au sujet de Méléandre, de Radirobanes, de Poliarque, d'Archombrote, c'est que Barclai évite soigneusement tout ce qui pourrait jeter sur les princes de l'odieux ou du discrédit. La reine de Mauritanie est digne de tous les respects. Sœur dévouée, elle veille sur l'honneur d'Anna, en adoptant comme sien le fruit d'un hymen secret. Elle élève avec une sollicitude toute maternelle l'enfant dont elle s'est chargée. Reconnaissante des services qui lui sont rendus, elle a pour Poliarque les plus grands égards. Sa douleur n'a point de bornes quand, surprenant entre ce prince et Archombrote les signes d'une inimitié dont elle ignore les causes, elle se sent partagée entre les deux objets de son

(1) *Euphorm.*, p. 276.

affection. Quelle joie, quand elle apprend l'origine de cette dissension, qu'il lui est facile d'apaiser, puisque ce n'est qu'une rivalité d'amour et qu'Archombrote ne peut épouser Argénis, dont il est le frère ! Que de tendresse dans les exhortations et les prières qu'elle adresse aux deux princes ! Barclai ne lui a pas donné une grande part dans l'intrigue, mais il n'a rien négligé pour lui concilier le lecteur.

Si nous cherchons pour quelle raison il a fait de Sélénisse la gouvernante d'Argénis, au lieu de lui donner un rang plus élevé, au lieu d'en faire une princesse, nous trouverons que le vrai motif est cette préoccupation constante de ne prêter aux rois qu'un rôle honorable. Il lui était difficile d'expliquer, de justifier d'une façon satisfaisante la versatibilité de Catherine de Médicis. Il était trop près des événements pour comprendre qu'il y avait là un système politique, mauvais peut-être et discutable, mais suivi avec persévérance. Il n'a été frappé que des inconstances de la reine, et les a prises pour de la duplicité. C'est pourquoi il met d'abord le lecteur en garde contre Sélénisse, la représentant, dès le début du second livre, dévouée sans doute à son élève, mais en même temps prise d'une basse jalousie contre Timoclée (1), comme si elle craignait de perdre le premier rang dans le cœur d'Argénis. Il faut cependant remarquer à son éloge que, si elle dessert, si elle trahit même Poliarque au profit de Radirobanes, elle ne manque pas à ce qu'elle doit à son élève, et qu'en s'attachant aux intérêts du roi de Sardaigne, elle préparait une union contraire aux désirs d'Argénis, mais non à sa dignité. Elle peut, en mourant, attester les dieux Mânes que, hors cette seule faute, elle ne mérite

(1) *Argénis*, p. 142.

aucun reproche (1). Les remords qui la déchirent, la lettre qu'elle écrit avant de se frapper, la mort qu'elle se donne courageusement, rachètent l'erreur où elle est tombée. Femme ambitieuse, d'une nature peu droite peut-être, mais attachée à ses principaux devoirs, ayant rendu des services incontestables, telle qu'on ne sait trop quel jugement porter sur elle, Sélénisse est le portrait de Catherine, et ce portrait est d'une ressemblance sinon tout à fait exacte, au moins satisfaisante.

Nicopompe est en réalité un personnage complétement inutile à l'intrigue. Il n'apparaît que pour soutenir une discussion ou célébrer les événements. Nous savons que Barclai s'est mis lui-même en scène sous ce pseudonyme. Le passage que nous avons cité plus haut, où se trouve exposé le dessein général de l'*Argénis*, ne laisse subsister aucun doute. Or, Nicopompe apparaît plus de dix fois, soit sous son propre nom, soit sous la désignation transparente de *notissimus poeta*, ou d'autres analogues. Une seule fois peut-être, il figure utilement dans une discussion où il développe les avantages du régime monarchique (2). Ce n'est point assez. Barclai eût dû se défier de son amour-propre d'auteur et moins parler de lui. On éprouve un sentiment d'ennui et de fatigue à le voir nous entretenir ainsi de lui-même.

Ce n'est pas que Nicopompe ne soit un personnage très-recommandable. Il se distingue par un amour réel du roi et de la royauté, par une haine implacable contre les factions, par l'élévation de ses sentiments. Il n'a qu'un défaut, c'est d'être inutile. Or, l'inutile dans les ouvrages d'esprit, c'est l'ennuyeux :

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

(1) *Argénis*, p. 407.
(2) *Argénis*, p. 109.

Nous avons essayé, dans les pages qui précèdent, de faire une analyse des principaux caractères tracés dans l'*Argénis*. Nous ne nous dissimulerons pas que, pour être exacte dans la mesure de nos forces, cette analyse est loin de satisfaire l'esprit. Nous n'avons presque nulle part mis en relief ce qui est l'essence d'un caractère, ce qui en fait l'unité, la qualité dominante, d'où procèdent les actes et les pensées des personnages. C'est qu'à proprement parler il y a fort peu de caractères dans l'œuvre de Barclai. Créer un caractère, c'est imaginer un personnage qui se meuve, parle, agisse, souvent à son insu, sous l'empire d'une passion, d'un intérêt, d'une idée à laquelle il obéit, et d'où chez lui tout découle. C'est la partie la plus difficile de l'art littéraire. Elle demande une grande faculté d'observation pour saisir sur le fait la nature humaine, dont l'écrivain ne doit jamais s'écarter ; une égale puissance de talent pour soutenir jusqu'au bout le caractère, sans lui permettre de se démentir ; le sentiment profond de la mesure, pour donner aux portraits le relief nécessaire sans choquer le goût. Barclai ne paraît pas avoir eu ces qualités au degré convenable. Il n'a pas su prêter à ses héros ce qui se rencontre généralement dans la vie, une tendance plus forte que les autres et qui leur imprime une marque spéciale. Ce talent a été surtout celui de Molière et du romancier Balzac. Prêter aux personnages que l'on représente une vertu ou un vice principal, les mettre dans leurs passions et dans leur conduite aux prises avec cette vertu ou ce vice, c'est à cette condition que l'on donne la vie aux héros de théâtre et de roman. Or, à l'exception de Méléandre et de Lycogène, obéissant perpétuellement, l'un à sa faiblesse, l'autre à son ambition, on peut dire que Barclai n'a pas créé de caractères. Il n'a imaginé que des abstractions, qui obéissent sans

doute à une sorte de logique incontestable, qui agissent suivant le vraisemblable et le nécessaire ; mais qui ne vivent pas, qui n'ont, pour ainsi dire, rien d'humain, qui n'ont pas d'âme.

Un autre reproche à adresser à l'*Argénis,* c'est qu'il n'y est guère question de la cour et du peuple. Tous deux eussent dû avoir leur place dans une œuvre où l'auteur se propose un but politique. Dans un Etat, il y a toujours un peuple ; dans une monarchie, il y a toujours une cour. Or, la cour n'apparaît nulle part. Nous voyons bien Méléandre aux prises avec son rival, les grands du royaume partagés selon leurs sympathies ou leurs intérêts entre les deux antagonistes ; mais en aucun endroit n'est dépeint ce pays que La Fontaine et La Bruyère paraissent avoir si bien connu. Barclai parle des intrigues de cour, mais sèchement, d'une façon abstraite, sans profit comme sans plaisir (1). Or, il est impossible que la vanité, l'intérêt, la dissimulation, la convoitise, la jalousie, l'ambition ne s'agitent pas à la cour de Méléandre. Il y avait là une source de récits ou de tableaux utiles à l'agrément général du livre, aussi bien qu'au but social poursuivi par l'auteur. Ce silence est d'autant plus inexplicable, que Barclai connaissait la cour, que son père avait fréquenté celle des Guises, que lui-même avait été un des familiers du roi Jacques d'Angleterre. Il est difficile de croire à une omission préméditée; il y faut voir un oubli, dont la cause est sans doute la précipitation de l'écrivain.

Le peuple non plus ne figure pas dans l'œuvre de Barclai ; car on ne peut appeler peuple cette foule de campagnards qui, au premier livre, envahit la

(1) *Argénis*, p. 340.

maison de Timoclée (1) ou conduit au roi le fou Hiéraléon (2). Nous ne donnerons pas davantage cette qualification aux habitants des villes, qui, dans certaines circonstances, se pressent autour du roi (3). Les premiers ne sont guère que des gens simples, et les seconds des oisifs. Le peuple, c'est le gros de la nation, c'est dans une monarchie la masse des gouvernés, qui a ses intérêts, ses passions, ses instincts, nature mobile et capricieuse, intelligente cependant, capable des actes les plus sublimes comme des folies les plus coupables, passant de l'amour à la haine, de la joie à la crainte, facile à séduire, mais prompte à se lasser de ses favoris, aussi portée à la soumission qu'à la révolte. Le peuple a joué un grand rôle dans l'histoire de la Ligue. C'est en s'appuyant sur lui que les Guises étaient parvenus à dominer l'État, c'est en le gagnant à sa cause que Henri de Navarre put ceindre la couronne de France : n'eût-il pas dû avoir également une place dans l'*Argénis* ? Comment Barclai a-t-il pu croire faire une peinture exacte en le négligeant ? Questions auxquelles il n'est point aisé de répondre. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en ce temps, malgré quelques généreux écrivains, entre lesquels il faut citer les immortels auteurs de la *Satyre Ménippée*, le peuple était tenu en dédain par les grands et, à leur exemple, par les lettrés. Ce n'était qu'une matière à taille et à corvées. On ne se préoccupait ni de ses aspirations légitimes, ni de ses intérêts particuliers. On ne voyait pas le lent travail qui s'accomplissait dans son sein, les progrès intellectuels et moraux qu'il faisait incessamment, la force qu'il prenait chaque jour, le rang qu'il

(1) *Argénis*, p. 90.
(2) *Argénis*, p. 101.
(3) *Argénis*, pp. 131, 472, 657.

conquérait. Le développement des franchises communales eût dû cependant éclairer les esprits réfléchis. Il n'en fut rien. C'est ainsi que les anciennes histoires n'accordent au peuple aucune attention. Barclai s'est conformé à cette habitude des écrivains. Nous n'hésitons pas à le regretter et à faire de cet objet l'une de nos critiques les plus considérables.

CHAPITRE IV.

DU STYLE DE L'ARGÉNIS.

L'art d'écrire présente toujours de grandes difficultés ; peu y réussissent, mais c'est surtout quand on écrit dans une langue morte que ces difficultés se montrent avec le plus d'éclat. Les langues sont ce que les font les peuples qui les parlent. Elles expriment leurs besoins, leurs idées, leurs sentiments. Elles sont loin de rendre toutes les pensées et toutes les nuances qui peuvent se produire. Le génie des langues varie de peuple à peuple, à plus forte raison de siècle à siècle. La même chose ne se présente pas sous le même aspect à un Français ou à un Allemand ; elle ne s'offre pas à un moderne comme elle s'offrait à un ancien. Veut-on un exemple de cette vérité pris dans deux langues contemporaines ? L'esclave s'appelle généralement en latin *servus*, en grec οἰκέτης ; ici l'esprit s'attache davantage sur la condition du malheureux qui ne s'appartient plus et est contraint de servir, là on voit plutôt en lui le compagnon de la vie domestique. Si les pensées se rendaient exactement d'une langue dans une autre, les bonnes traductions seraient plus nombreuses. Or, qui ne sait combien

elles sont rares, même parmi celles d'auteurs modernes, surtout parmi celles d'auteurs anciens ?

Si les langues modernes sont mal propres à l'expression des idées anciennes, il est encore plus vrai de dire que les langues anciennes sont tout-à-fait insuffisantes à l'expression des idées modernes. Combien de notions se sont vulgarisées, combien de sentiments se sont répandus dans nos sociétés, que l'antiquité n'a fait qu'entrevoir, ou qu'elle n'a même jamais connus ! Qu'on essaie d'écrire en latin un traité de psychologie ou d'économie politique et sociale. L'entreprise serait impossible, les mots nécessaires n'existent pas. On tomberait dans une phraséologie barbare, obscure et ennuyeuse. C'est là un des grands arguments invoqués par les détracteurs de notre système d'études. Ils ne veulent voir dans le thème ou dans les travaux analogues qu'une sorte de gymnastique stérile où l'on dresse la jeunesse à des tours de force. Ils ne comprennent pas que leur critique, si elle est fondée, tombe sur le maître qui choisit mal les matières de ses exercices, non sur les exercices eux-mêmes, qui peuvent et doivent être pris parmi les objets familiers aux langues anciennes. Le maître peut toujours éliminer d'un texte tout ce qui n'est que difficilement susceptible d'une bonne expression en latin ou en grec. Il n'en est pas de même d'un auteur, qui, traitant un sujet, doit le faire avec tous les développements qu'il comporte, qui ne peut rien sacrifier du fond sans donner prise à de justes critiques.

Il devra donc se conformer en tout aux habitudes littéraires des anciens, et il manquera d'intérêt et d'agrément, les genres ayant été renouvelés depuis eux ; il tombera nécessairement dans l'un de ces deux défauts, de ne point rendre sa pensée ou de forcer la langue. S'il veut rester correct et bien dire, il négligera toute pensée pour laquelle la

langue morte ne lui offre pas d'équivalent. Tout au plus parviendra-t-il à l'exprimer d'une manière vague par des périphrases sans précision, des tournures sans expression et sans force. Quant aux nuances des idées, elles disparaîtront entièrement. L'écrivain voulait ici se faire entendre à demi-mot, laisser au lecteur le mérite et le plaisir de la sagacité ; la langue le force d'appuyer pesamment et brutalement, de tout dire, de dépasser la mesure. Il se proposait là d'exprimer un sentiment délicat, fugitif, une impression passagère, plutôt qu'un sentiment ; il ne trouve que des expressions fortes, bruyantes, sonores, qui sentent le forum ou le camp. Une autre fois la passion qu'il voulait interpréter est de celles qu'ont mal connues les anciens ; la langue, pour la rendre, ne lui offre que des expressions faibles, impropres, qui l'exposent à ne se point faire entendre. Si donc l'originalité d'un auteur dépend du sentiment qu'il a des choses, autant et plus que des choses elles-mêmes, pourra-t-il être original en écrivant, celui qui ne peut traduire le sentiment qu'il éprouve ? Et s'il a la conscience de son impuissance, s'il en souffre, comme il est naturel, résistera-t-il à la tentation de forcer la langue pour lui faire exprimer les choses comme il les ressent ? Ne perdra-t-il pas le respect scrupuleux de l'idiôme qu'il emploie ?

Il en sera ainsi inévitablement. Quelque difficulté qu'il se fasse d'en violer le génie, l'auteur qui écrit dans une langue morte est condamné fatalement à la transformer, à la plier aux nécessités de son temps et de son sujet. Les langues sont, comme on l'a dit, *dans un perpétuel devenir ;* mais cette formule s'applique seulement à celles qui sont toujours employées, que les peuples accommodent insensiblement à leurs besoins, à leurs usages, à leurs révolutions. De là certains néologismes par-

faitement légitimes quand ils ont pour origine et pour cause le renouvellement ou le développement des idées. Quel puriste condamnerait en français le terme de *suicide?* Mais la faculté du néologisme est refusée aux langues mortes. Elles sont fixées, elles sont devenues immuables ; il n'est au pouvoir de personne de leur donner ce qui leur manque. Il faut se contenter des ressources qu'elles offrent et ne songer point à les enrichir. Cette qualité, qui les rend propres à l'éducation de la jeunesse, fait leur infériorité pour l'écrivain moderne qui s'en sert.

Une étude intéressante que nous ne pouvons qu'effleurer serait de chercher ce que perd une langue morte à être employée comme langue usuelle. Si l'on se bornait à n'exprimer que des notions familières à l'antiquité, il suffirait d'un peu d'érudition et de goût pour lui conserver son caractère. Mais il est difficile qu'il en soit ainsi. Un auteur moderne écrit pour des lecteurs modernes. Or, notre génie diffère profondément de celui des anciens. Il n'est pas possible d'employer aujourd'hui une langue morte sans la dénaturer. De synthétique, elle devient analytique ; les constructions s'altèrent, la grammaire se modifie, les termes prennent de nouvelles significations, des mots nouveaux s'introduisent. Nous allons montrer, à propos du style de Barclai, ce qu'est devenue la langue latine sous la plume d'un écrivain savant et habile, et l'on verra combien est profond, sous une apparence modeste, le changement qui s'est opéré dans la langue de Cicéron et de Tite-Live.

Un des caractères, des avantages particuliers du latin est, comme on sait, d'exprimer chaque idée par une phrase qui forme un tout, et se subdivise en autant de propositions que l'idée renferme d'éléments. Rien n'est plus naturel que cette façon d'écrire : l'expression se trouve ainsi construite sur le

modèle de la pensée. En latin, les propositions s'intercalent les unes dans les autres avec une grande facilité ; les secondaires se placent avant les principales, sans que le discours y perde soit de sa clarté, soit de son aisance. Les exemples seraient faciles à choisir. Examinons cette phrase de Tite-Live : « *Ibi quum Herculem, cibo vinoque gravatum, sopor oppressit, pastor, accola ejus loci, nomine Cacus, ferox viribus, captus pulchritudine boum, quum avertere eam prædam vellet, quia si agendo armentum in speluncam compulisset, ipsa vestigia quærentem dominum eo deductura erant, aversos boves eximium quemque pulchritudine caudis in speluncam traxit* (1). » L'idée est une. Il s'agit d'exprimer un fait, le rapt du troupeau d'Hercule par Cacus, les motifs qui déterminent le brigand et les précautions qu'il prend. La langue latine permet à l'écrivain de rendre cette idée par une seule phrase, où entrent dans l'ordre logique toutes les circonstances secondaires. Dans les langues modernes, surtout en français, de telles constructions sont lourdes, obscures, embarrassées, impossibles. Nous sommes le plus souvent, depuis Racine et Voltaire, forcés de diviser l'idée et de donner à chacun des éléments une phrase spéciale : « *Hercule, appesanti par le vin et les aliments, dormait d'un profond sommeil. Un pâtre du canton, nommé Cacus, d'une force redoutable, fut séduit par la beauté des bœufs, et voulut détourner cette proie. Mais il comprit qu'il ne pouvait chasser devant lui ces animaux. Leur maître les chercherait et serait guidé par leurs traces jusqu'au lieu de leur retraite. Il choisit seulement les plus beaux, les saisit par la queue et les traîna à reculons dans sa demeure.* »

(1) Tite-Live, I, 7.

Nous employons neuf propositions principales pour traduire en français une phrase latine qui n'en contient qu'une. Que devient dans notre langue la comparaison suivante de Cicéron : « *Ut sæpe homines, ægri morbo gravi, quum æstu febrique jactantur, si aquam gelidam biberunt, primo relevari videntur, deinde multo gravius vehementiusque afflictantur ; sic hic mòrbus qui est in republica, relevatus ipsius pœna, vivis reliquis ingravescet* (1) ? » Nous devons la couper et dire : « *Un malade atteint d'une affection grave, dévoré par l'ardeur de la fièvre, boit de l'eau glacée ; il semble d'abord soulagé, puis retombe dans un état plus grave et plus douloureux : ainsi le mal dont souffre la république sera soulagé par le châtiment de ce criminel, mais ne fera que s'aggraver, si on laisse vivre ses complices.* »

Nous sommes loin de prétendre que ce style périodique soit employé par les bons auteurs latins, à l'exclusion de tout autre. Dans les meilleurs on trouve bien des phrases qui paraissent coupées suivant le génie du français. Ce n'est même qu'à cette condition que le discours évite la monotonie. La lecture d'une page qui ne contiendrait que des périodes, serait sans variété, partant sans agrément. Mais ce que nous voulions rappeler, c'est qu'aux bonnes époques de la littérature romaine, les écrivains, quel que fût leur genre, se servaient avec bonheur de la faculté qu'elle offre et donnaient à leurs phrases un développement correspondant à celui de la pensée.

Barclai n'ignorait certainement pas les ressources que présente le latin. Il imite trop souvent les auteurs, pour qu'on puisse le soupçonner d'ignorance. On ne peut admettre non plus que, de parti pris, il

(1) Cicéron, *Catil.* I, 13.

déroge aux traditions classiques. C'est donc par suite des habitudes analytiques de l'esprit moderne, peut-être aussi de sa propre facilité à composer, qu'il a construit ses phrases plutôt selon notre génie, que selon le génie de l'antiquité. C'est quelquefois un mal pour un auteur que d'écrire trop facilement. Il est rare que ce qui coûte peu de peine atteigne la perfection. Virgile et Horace, Racine et Boileau travaillaient lentement. Quoi qu'il en soit, nous ne trouvons jamais dans Barclai cette manière grave et majestueuse à laquelle se prête si bien la langue latine, ces phrases développées avec ampleur, où la pensée se déroule tout entière, avec tous ses éléments. Il écrit comme les écrivains de la décadence, comme Pétrone, dans un style sautillant, coupé, haché même quelquefois. On pourrait souvent croire qu'il ne fait que traduire du français. C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles Sciopius, le *redoutable* Sciopius, comme disait l'ancien Balzac, reproche, dans son *Hercules Coprophorus*, à l'œuvre de notre auteur de n'être qu'un perpétuel gallicisme (1).

Le style de l'*Argénis* est facile, orné, solide ; il coule de source. Il est très-rare qu'on s'y heurte à quelque chose de pénible ou d'obscur. Les termes y sont généralement d'une grande justesse, ce qui donne beaucoup de clarté au discours. Les comparaisons y sont rares. Peu d'écrivains ont plus d'enjouement et d'esprit. Dans sa recherche de l'agrément, il ne reste pas toujours dans les limites du goût. Ne peut-on rien trouver à reprendre dans une expression comme celle-ci : *haud modica admira-*

(1) Nous n'avons pu rencontrer nulle part, pas même à la Bibliothèque Nationale, l'ouvrage que nous citons ici et que ne mentionne pas le dictionnaire de Brunet. L'indication que nous en donnons est tirée d'une préface anonyme mise en tête de l'édition de l'*Euphormion* imprimée à Leyde en 1674.

tione marcebant (1), pour ne signifier qu'un étonnement général? On sent chez lui trop souvent l'effort pour exprimer d'une façon nouvelle une idée commune. Il veut marquer (2) que Poliarque se croit le jouet d'un songe : *non secius*, dit-il, *quam inani somnio præcinctus agebatur*. Un mal devient chez lui une comète. Nous n'exagérons rien. « Je ne sais quel fléau, dit Timoclée (3), s'est abattu sur les personnes les plus chères au roi. » — « Oui, répond Archombrote, c'est là une *comète* qui, depuis quelques années, a brillé dans toutes les cours. » On sait que, pour les anciens, l'apparition d'une comète était toujours le signe de quelque événement fâcheux et, par suite, un mal. Un peu plus loin (4), Barclai parle de triomphes remportés par Eurymède en Grèce : « Plus d'une fois, il avait *couronné sa patrie* d'olivier et d'ache. » L'arrogance chez lui s'appelle le *sourcil* (5); une catastrophe devient une pièce de théâtre, un *mime* (6). Nous pourrions relever mille autres images de même nature. Ce chapitre prendrait une longueur démesurée si nous entreprenions le catalogue de toutes les expressions forcées ou bizarres qu'a suggérées à notre auteur la recherche de l'élégance.

Ces fautes contre le goût peuvent s'expliquer, s'excuser jusqu'à un certain point par la rapidité de la composition. Il n'en est pas de même des incorrections que nous trouvons dans son style. Il ne servirait de rien de les justifier en montrant que ses contemporains ne faisaient pas mieux et qu'il s'est conformé à la langue latine qu'on employait

(1) *Argénis*, p. 44.
(2) *Argénis*, ibid.
(3) *Argénis*, p. 50.
(4) *Argénis*, p. 51.
(5) *Argénis*, pp. 90, 112, 115.
(6) *Argénis*, p. 107.

de son temps. Nous avons répondu à cette objection, en faisant remarquer qu'une langue morte est une langue fixée définitivement et soustraite à toute modification. L'usage des modernes ne saurait s'opposer à celui des anciens. Les exemples que l'on choisirait ne prouveraient rien : nous en conclurions que la sévérité classique et le souci de l'exactitude grammaticale s'étaient perdus chez les écrivains que l'on citerait autant que chez lui.

Nous diviserons le peu d'exemples que nous allons produire en deux catégories, pour plus de commodité et de clarté. Nous parlerons d'abord des tournures et des constructions, puis des innovations dans les mots.

Sæpe pœnitentiam ab ingrato extorquere seu speravit, seu meruit (1). Barclai construit *sperare* et *merere* avec un infinitif présent et sans sujet. Pour *sperare*, cette construction est tout insolite. En règle générale, *sperare* et les autres verbes dont l'idée se rapporte à l'avenir, sont suivis d'un infinitif futur. Le présent *posse* est le seul qu'on trouve dans la langue ordinaire. Celui des autres verbes ne se rencontre guère que si *spero* n'a que la signification de *penser*, *croire*. En second lieu, le sujet de l'infinitif doit être exprimé. Le savant Madvig n'hésite pas à qualifier d'irrégularité l'omission de ce terme (2).

Quant à *merere*, si l'infinitif se trouve quelquefois après ce verbe, au lieu du subjonctif avec *ut*, ce n'est qu'à partir du siècle d'Auguste, et principalement chez les poëtes.

La même observation s'applique à l'adjectif *dignus* que Barclai joint souvent à un infinitif.

L'auteur de l'*Argénis* donne aux verbes *timere*,

(1) *Argénis*, p. 35.

(2) Madvig, *Gram. lat.*, Paris, Firmin Didot, 1870, p. 434.

dubitare, une syntaxe toute particulière. Il construit souvent *timere* dans le sens propre de *craindre* avec un infinitif : *timuit... suspectarum manuum simulationem experiri* (1). Malgré l'assertion de quelques grammairiens, c'est là une façon de parler barbare, et dont nous n'avons pu relever d'exemples. Les auteurs latins n'emploient jamais que *timere ut* ou *ne*.

Il donne au même verbe (2) le sens plus faible d'*hésiter à...., n'oser pas, avoir répugnance à....*, et le fait également suivre de l'infinitif. Cette acception n'appartient pas à l'époque classique. Cicéron et ses contemporains prennent dans ce sens *dubitare, non audere, pœnitere, vereri* et mots analogues, jamais *timere*.

Il joint *non dubito* à un infinitif (3), suivant en cela l'autorité des écrivains postérieurs à Auguste; mais au mépris du bon usage. Plaute, Térence, Salluste, César, Cicéron, employant ce verbe dans la signification de *douter*, le construisent toujours avec une conjonction.

Les deux verbes *exspectare* et *manere*, qui tous deux se peuvent rendre en français par *attendre*, sont souvent confondus. Sans être fort latiniste, on sait généralement que *exspectare* veut dire *attendre quelqu'un* ou *quelque chose, attendre que quelqu'un* ou *quelque chose arrive* ; que *manere* ne se traduit par *attendre* que dans un sens figuré, comme dans cette phrase : *Ce malheur m'attendait*. On sait enfin que la locution *s'attendre à.....* exprime une idée qui n'est pas sans quelque rapport avec celle d'*attendre*, mais qui en diffère par une nuance et correspond plutôt au verbe latin *prævidere*. *Exspec-*

(1) *Argénis*, p. 36.
(2) *Argénis*, p. 61.
(3) *Argénis*, pp. 63 et 66.

tare se rencontre dans cette signification, mais rarement, et n'est jamais suivi d'un infinitif. Barclai n'en écrit pas moins cette ligne : *ne hic fidei, hic virtutem præmia, quæ certa vos manent, exspectetis audire* (1). En revanche, il construit *manere* (2) avec un accusatif, dans l'acception propre d'*attendre*, ce qui ne se rencontre guère qu'avant ou après l'époque classique, et ne paraît pas se trouver au siècle de Cicéron.

Il est difficile de ne condamner point, comme tout à fait incorrectes, des expressions telles que celles-ci : *persuadere alicui* (3) pour signifier *persuader quelqu'un*, et employé absolument ; *loqui* (4) et *colloqui* (5) avec le datif, pour dire *s'entretenir avec quelqu'un ; quærere deis* (6), *s'informer auprès des dieux; fastidire de somno* (7), *n'avoir pas envie de dormir,* toutes alliances de mots dont la littérature latine ne fournirait pas d'exemples, et qui sont créées au mépris de l'usage, parfois même de la grammaire.

Joignons-y un certain nombre d'archaïsmes, comme *diu erat quod* (8), emprunté à Plaute, ou de néologismes, comme *vix est ut.....* (9), pris à Gaïus et qui semble avoir appartenu à la langue du droit ; des tournures qu'on ne peut qualifier d'incorrectes, mais qui s'éloignent de l'usage ordinaire des bons prosateurs, comme des infinitifs construits avec des adjectifs : *optimus invenire et colere amici-*

(1) *Argénis*, p. 663.
(2) *Argénis*, pp. 122, 130.
(3) *Argénis*, pp. 63, 66.
(4) *Argénis*, pp. 97, 105.
(5) *Argénis*, p. 611.
(6) *Argénis*, p. 61.
(7) *Argénis*, p. 122.
(8) *Argénis*, p. 489.
(9) *Argénis*, pp. 104, 111.

tias (1) ; la suppression fréquente du sujet des propositions infinitives, quand il est le même que celui de la proposition principale, l'emploi du datif ou de l'ablatif avec la locution *tempus est* (2), l'usage du génitif locatif *Siciliæ* (3) pour dire *en Sicile*.

Notons encore un certain nombre de locutions formées à l'aide de prépositions, et qu'on ne trouverait pas dans les auteurs des siècles classiques, comme *in totum,* dans le sens d'*entièrement*, fréquents dans Pline l'Ancien, dans Columelle, dans Celse, mais qu'on ne rencontre pas avant eux ; comme *esse in caput alicujus* (4), menacer la tête de quelqu'un ; comme *parare sibi in clientes* (5), où l'usage ordinaire serait d'employer l'accusatif seul ; comme *mihi est in decus* (6), à la place de *mihi est decori ;* comme *esse ad gloriam* (7), *ad indicium* (8), pour *gloriæ* et *indicio* ; comme *proclamare ad vindictam* (9), crier vengeance.

N'oublions pas un ablatif de personne, pris comme complément d'un verbe passif, *pacem præsentissimo numine improbatam* (10), construction presque sans exemple dans la latinité, et d'une irrégularité telle que nous ne pouvons l'attribuer qu'à une distraction de l'écrivain (11).

(1) *Argénis*, p. 84.
(2) *Argénis*, p. 106.
(3) *Argénis*, p. 98.
(4) *Argénis*, p. 93.
(5) *Argénis*, p. 87.
(6) *Argénis*, p. 117.
(7) *Argénis*, p. 88.
(8) *Argénis*, p 82.
(9) *Argénis*, pp. 105, 483.
(10) *Argénis*, p. 135.
(11) On cite parfois, pour justifier les incorrections de ce genre, quelques exemples de poëtes, d'Ovide (*Héro.*, XII, 162), d'Horace (*Odes*, I, VI, 4, où quelques éditions mettent à tort *aliti*), etc..... Nous croyons avec Port-Royal (*Méthode Latine*, p. 442) qu'il ne faut voir là qu'une forme

Nous devons encore relever de nombreux exemples de *nec* pris pour *ne.... quidem* ou pour *et ne*. La première de ces deux acceptions est si rare en latin, que nos lectures ni les lexiques n'ont pu nous en fournir d'exemples. La seconde a pour elle des autorités respectables, mais toutes postérieures à l'âge d'or de la prose. Nous condamnons également la conjonction *ac* placée devant une voyelle (1), ainsi que *que* mis après un *e* bref, bien que cette dernière licence puisse s'autoriser de quelques bons exemples. Il en sera de même de *an* construit fréquemment après les verbes d'interrogation, de doute et analogues, où l'usage de l'époque cicéronienne était d'employer *num* ou plus souvent *utrum*. Il faut ranger parmi les néologismes de même nature, l'emploi du pronom *ipse*, à la place du réfléchi, fréquent dans Sénèque et dans Quinte-Curce, mais à peu près inconnu avant eux. Nous relèverons encore l'impropriété de quelques termes, comme *primus* (2), mis pour *prior*; *etiam*, mis fréquemment devant un superlatif à la place de *vel*; *larva* (3), signifiant *masque*, *apparence*, *prétexte*; *ambitus* (4)

particulière de datif en *e*. C'est ainsi que Catulle a écrit : *quæ tibi sene serviat*, LXI, 158, et Virgile, *hæret pede pes*, *En.*, X, 361.

Ces bizarreries, plus apparentes que réelles, s'expliquent par une confusion qui semble s'être établie de bonne heure dans la prononciation des finales en *e* et en *i*. Quintilien (I, VII) nous apprend qu'un grand nombre d'auteurs écrivaient *sibe* et *quase*, pour *sibi* et *quasi*; que Tite-Live, au rapport de Pédianus, n'admettait pas une autre orthographe, et qu'enfin, de son temps, on ne disait pas *heri*, mais *here*.

C'est pour cette raison sans doute que plusieurs poëtes ont, par licence, fait en *e* quelques ablatifs d'adjectifs en *is* : dans Virgile, *En.*, VI, 383, *cognomine*; dans Ovide, *cœleste*, *Hér.*, XVI, 277, et *Mét.*, XV, 743; *bimestre*, *Fastes*, VI, 158; *perenne*, *Hér.*, VIII, 64, et *Fastes*, III, 654. Le grammairien Charisius, p. 113 P, cite encore *patruele*, de Corn. Nepos.

(1) Sur *ac* devant une voyelle, voyez une savante dissertation de Frotscher, dans son édition du livre X de Quintilien, à Leipsick, librairie Hartman, 1826.

(2) *Argénis*, p. 51.

(3) *Argénis*, p. 53.

(4) *Argénis*, p. 181.

pour *ambitio* ; *consuescere* (1), où l'usage demanderait *solere* ; *alumnus* et *alumna,* pris souvent dans le sens de *gouverneur, gouvernante* ; l'emploi de mots ou formes rares, archaïques ou même n'ayant jamais appartenu à la langue, comme *cœlus* (2) pour *cœlum*, et *sies* (3) pour *sis* ; comme *deabus* (4) pour *diis* ; comme *qualiter* (5), *momentaneus* (6), et *ingratitudo* (7), qui n'appartiennent qu'à la plus basse latinité ; comme *supervehere* (8), *incertitudo* (9), *facum* (10) génitif pluriel de *fax,* et *anancæus* (11) transcription du mot grec ἀναγκαῖος, qui ne se trouvent ni dans les auteurs ni dans les lexiques. Nous devons enfin signaler l'usage de certains mots que les latins n'employaient guère, comme *quæstio, genius, facinus,* dans les expressions *quæstionem reducere* (12), ramener la question ; *ad genium vulgi* (13), selon l'esprit du siècle ; *hoc inutile suis cœptis facinus erat* (14), c'était là quelque chose d'inutile à son entreprise.

Une chose digne de remarque, c'est que ces incorrections, ces irrégularités, ces particularités du style de Barclai, quel que soit le nom qu'on leur donne, paraissent avoir leur origine non dans

(1) *Argénis*, p. 124.
(2) *Argénis*, p. 394.
(3) *Argénis*, p. 564.
(4) *Argénis*, p. 51.
(5) *Argénis*, p. 151.
(6) *Argénis*, p. 694.
(7) *Argénis*, p. 399.
(8) *Argénis*, p. 89.
(9) *Argénis*, p. 401.
(10) *Argénis*, p. 41.
(11) *Argénis*, p. 212.
(12) *Argénis*, p. 101.
(13) *Argénis*, p. 105.
(14) *Argénis*, p. 182.

l'ignorance du bon usage, mais dans une certaine négligence à distinguer les époques. L'écrivain sait que *timere*, *merere*, *dignus*, se construisent avec une conjonction et le subjonctif, plutôt qu'avec l'infinitif ; lui-même les emploie correctement (1), Il donne (2) *à dubitare* la syntaxe que demande l'exactitude grammaticale ; de temps en temps, pour exprimer une défense, une prière, il emploie *ne* ou *neve* de préférence à *non* ou *nec* qu'on trouve fréquemment chez lui. Nous ne voulons pas multiplier les citations ; mais si nous avons pu facilement choisir des exemples où l'auteur s'écarte dans son style de la grammaire et de l'usage, nous n'éprouverions guère plus de peine à en recueillir un grand nombre d'autres où il se conforme au génie du latin. Il serait généralement impossible de déterminer les raisons qui lui font préférer ici une syntaxe, là une autre. La vérité nous semble être qu'il n'a pas de préférence réelle et que, sur ces points, il s'abandonne au hasard de sa plume.

S'il n'eût connu qu'un âge de la langue latine, il eût pu, grâce à son talent, ne se préoccuper du style que médiocrement. Si, connaissant les différentes périodes de l'idiome romain, il eût su, en même temps, faire le discernement de ce qui appartenait à chacune d'elles, œuvre difficile, impossible peut-être dans une langue morte, il aurait pu choisir celle qu'il préférait, écrire dans la langue de cette époque, en proscrivant tout ce qui s'en écartait. A ce prix, son style eût eu de l'unité. Mais il n'en était pas ainsi. Nourri dans les lettres latines, il connaissait la littérature de Rome, plus que l'histoire de la langue. Les termes, les constructions employés par les différents écrivains se présentaient

(1) *Argénis*, pp. 47, 61, 88.

(2) *Argénis*, p. 92.

indifféremment à sa pensée ; il les mettait en œuvre, comme ils s'offraient, sans critique, sans choix, sans peut-être se douter qu'il y eût un choix à faire. C'est là un exemple de la confusion des époques où tombe presque fatalement l'auteur qui compose dans une langue morte.

Pour terminer ce que nous avons à dire du style de Barclai, au moins dans sa prose, il nous reste à parler des substantifs abstraits qu'il emploie souvent, à l'imitation des écrivains de la décadence. Cicéron et ses contemporains s'en servent rarement; moins rarement qu'on ne le croit en général, mais toujours avec goût, avec discrétion. Ils ne font pas violence au génie de la langue ; ils se bornent à profiter des ressources qu'elle offre. Il est certain que l'abstraction dans le discours produit parfois des effets heureux, en attirant l'attention du lecteur sur la qualité de l'objet, plus que sur l'objet lui-même. Tite-Live, voulant mettre en lumière la longue distance qu'a franchie Claudius Néron en quelques jours, emploie avec un grand bonheur le substantif abstrait *longitudo*. La foule admire l'activité du consul : « *Illum equitem sex dierum spatio transcurrisse* LONGITUDINEM *Italiæ* (1). » Qui ne sent toute l'expression du mot *longitudinem*, et combien seraient faibles, en comparaison, les termes par lesquels on le remplacerait, comme *longissimam Italiam* ? Il ne faut donc pas proscrire les substantifs abstraits, même dans les langues où, comme en latin, ils paraissent d'un emploi difficile. Mis à propos et avec mesure, ils ont une énergie que rien ne remplace. Aux époques classiques, les bons écrivains savent s'en servir. Viennent ensuite les auteurs des âges de décadence, qui, remarquant les effets produits par cet emploi, séduits par ce

(1) Tite-Live, XXVIII, 9.

que l'abstraction a de brillant, tourmentés par le désir de paraître originaux, de dire mieux qu'on n'a dit avant eux, prennent le clinquant pour de l'or, et prodiguent ces expressions dont les bonnes époques sont avares. C'est ainsi que, rares avant Auguste, les abstractions abondent après lui dans la langue latine, chez Phèdre, Sénèque, Lucain, Tacite, pour ne citer que des écrivains de choix.

Les jeunes auteurs ont pour l'éclat dans le style un penchant auquel ils cèdent souvent avec trop de complaisance. Barclai n'a pas échappé à cette loi. L'abstraction l'attire, il s'en sert sans que l'idée y gagne rien. Nous avons déjà noté l'expression *experiri simulationem* (1), ainsi que les termes d'*ingratitudo* et d'*incertitudo*. En voici quelques autres : *senilis ambitio* (2), la loquacité de la vieillesse; *disciplinæ reetitudo* (3), une éducation bien faite; *publicorum munerum sedulitas* (4), le dévouement à la chose publique ; *magnitudo genii* (5), la grandeur de son génie. Nous pourrions citer un nombre considérable d'expressions analogues; mais nous nous bornerons au peu d'exemples que nous avons donnés : nous ne saurions songer à une énumération complète, qui serait aussi fastidieuse qu'inutile.

Nous aurons fini avec le style de Barclai dans l'*Argénis,* quand nous aurons parlé des pièces de poésies qu'il a insérées en grand nombre. Le vers dont il use le plus fréquemment et qu'il manie le mieux est celui de Virgile, l'hexamètre dactylique, si propre, par la variété de ses coupes, à tous les

(1) *Argénis*, p. 36.
(2) *Argénis*, p. 99.
(3) *Argénis*, p. 116.
(4) *Argénis, ibid.*
(5) *Argénis*, p. 137.

sujets et à tous les tons. Rarement il y joint le pentamètre (1). Quatre fois, il emploie d'autres formes, une fois l'hexamètre iambique (2), une fois le vers phalécien ou hendécasyllabique (3), deux fois des systèmes inconnus à la versification romaine et où entrent le phacélien, l'asclépiade, le glyconique et l'adonique. L'une des deux pièces est composée de strophes irrégulières par le nombre des vers, mais commençant toujours par deux phaléciens, suivis de deux asclépiades, auxquels s'ajoutent toujours tantôt un, tantôt quatre glyconiques dactyliques (4). L'autre pièce est formée de strophes régulières comprenant cinq phaléciens et un adonique (5).

Nous ne chercherons pas si Barclai est l'inventeur de ces deux combinaisons, ou s'il les a empruntées à quelque autre moderne. Nous ne nous inquiéterons pas davantage du mérite que peuvent avoir ces systèmes. Nous regardons comme impossible de se faire une opinion sur ce dernier point. La versification a son principe dans l'harmonie, et comment juger l'harmonie d'une langue qui ne se parle plus, dont on connait mal l'accent et la prononciation ? Il se pourrait qu'une combinaison de syllabes latines, brèves ou longues, qui plairait à nos oreilles, ne fût pour les Romains qu'une horrible cacophonie, tandis que tel vers, qui passe inaperçu ou même nous paraît dur, charmait peut-être le goût latin. Pouvons-nous, malgré nos efforts, reconstituer correctement l'accent, la quantité, l'aspiration ? Tout au plus, à force de lectures

(1) *Argénis*, pp. 162, 200, 410.
(2) *Argénis*, p. 294.
(3) *Argénis*, p. 231.
(4) *Argénis*, p. 125.
(5) *Argénis*, p. 477.

ou d'exercices, pouvons-nous acquérir une certaine habitude de quelques rhythmes. C'est ainsi que nous nous formons assez bien l'oreille pour juger avec une autorité contestable peut-être, mais réelle, les mètres fréquemment employés dans les auteurs, les vers de Virgile, d'Horace, de Sénèque et quelques autres. Mais, s'il s'agit de systèmes nouveaux, nous sommes incapables d'établir une appréciation. Nous devons donc, dans notre examen des poésies de Barclai, nous contenter de quelques observations littéraires et philologiques.

Le style, comme dans le reste du roman, s'y rapproche de la décadence, plus que de la bonne époque. Le poëte semble nourri de la lecture de Lucain, de Pétrone, et autres du même âge, plus que de celle de Virgile. La versification y est facile, par suite peu sévère, inégale, molle et lâche. Le trait est cherché, souvent atteint, mais parfois aux dépens du goût ; de là de l'esprit, mais aussi des puérilités. L'énergie est quelquefois obtenue ; mais, en voulant être énergique, le poëte n'évite pas toujours l'enflure et la déclamation. La poursuite de l'élégance le jette dans la recherche, de là dans l'obscurité. Sa poésie consiste trop souvent en procédés dits poétiques, des abstractions, des apostrophes, des énumérations, des comparaisons, des épithètes, de la mythologie. La simplicité fait généralement défaut. Les périodes finissent rarement avec le vers. Trop souvent, imitant une coupe familière à Lucain, Barclai termine sa phrase par un rejet, la sacrifiant en quelque sorte tout entière à l'effet que produiront les derniers mots.

Il a cependant du sentiment et de l'élévation. Il subit l'impression des idées et des choses, et la fait passer dans ses vers, d'où elle se communique au lecteur. Son émotion n'est pas toujours factice, il trouve des accents sincères. Si la forme est souvent

défectueuse, il rencontre aussi parfois le feu et la couleur. Il a de réels bonheurs d'expression, des mots qui se gravent dans l'esprit et qui peignent en propre l'objet.

Ces qualités et ces défauts se rencontrent à peu près dans toutes ses pièces, en sorte qu'il serait difficile d'en trouver une qui fût inattaquable à la critique. Pour donner cependant une idée de son génie poétique, nous citerons deux de ses meilleures pièces. Voici des vers qu'il suppose gravés à l'entrée du bois des druides :

Este (1) procul, sontes, sacroque absistite templo,
Queis fixum stat corde nefas, aut vulnere diro
Livor edax varios ducit per viscera morsus;
Aut quibus exhausti non exsaturabile pectus
Crudescit vulgi spoliis; queis longa senectus
Vita patrum, thalamive quies pulsata pudici!
Non juvat, heu! cæci, non limina verrere vultu,
Non votiva tholo, non aris ponere vittas,
Ni primum eluitur mens fletibus. Ite, profanæ,

(1) Loin d'ici, âmes impures, écartez-vous de cette enceinte sacrée, vous qui portez le crime au fond du cœur, vous qui avez les entrailles déchirées en mille sens par les morsures cruelles de la jalouse envie, vous qui ne pouvez rassasier votre avarice des dépouilles d'un peuple que vous épuisez ; vous qui trouvez longue la vieillesse d'un père ; vous qui attentez à l'honneur des épouses. Il ne sert de rien, malheureux aveugles, d'essuyer avec vos fronts les portes poudreuses des temples, de suspendre des *ex-voto* aux voûtes du sanctuaire, ou des bandelettes aux autels. Il faut d'abord purifier votre âme par les pleurs. Loin d'ici, prières profanes, présents souillés par l'hommage qui les offre. Dieu ne vous demande ni les entrailles des victimes, ni quelques gouttes de sang répandu. C'est lui qui a tout créé par sa seule volonté, qui a distribué dans le corps ces veines sinueuses qui nourrissent les êtres. Il a donné aux uns des ailes pour s'élever ; il a attaché les autres à la lourde terre, pour habiter les campagnes, les maisons, les vastes forêts. Il en a même produit qui vivent loin de l'air, dans l'obscurité des ondes. Il y a plus, l'arbre qui, sous le climat de l'Idumée, laisse échapper le baume, ceux qui donnent le cinname et l'encens dans les forêts de Saba, c'est encore lui qui les créa, qui leur ordonna de croître avec des productions diverses et versa dans leurs rameaux leurs parfums qui montent au ciel. Vante maintenant tes présents et tes largesses aux dieux, soit que tu immoles des taureaux à leurs autels, soit que tu leur offres les fruits de l'Orient, soit que tu leur présentes l'or d'une main libérale. Insensé ! ne demande pas au grand Jupiter de t'acheter à ce prix un encens et des richesses qui lui appartiennent, et d'oublier tes fautes pour un peu de fumée. (*Argénis*, p. 436.)

Ite, preces et dona suus quæ polluit auctor!
Non fibris pecudum, vel parvi sanguinis haustu
Numen eget. Solo finxit Deus omnia nutu,
Aptaque cæruleis sinuavit corpora venis,
Quæ mistas pascant animas. Hæc extulit alis,
Hæc finxit graviore solo, quæ rura domosque
Et vastas colerent silvas; aurisque carentem
Ipse etiam vitam sub cæcis condidit undis.
Quin et Idumæo sudant quæ balsama cœlo,
Cinnamaque et silvis spumantia thura Sabæis
Idem auctor rerum variis adolescere succis
Jussit, et æthereos ramis infudit odores.
Quid tua, ceu largus superis, nunc munera jactes,
Sive boves aris, calamos seu sternis Eoos,
Aut plena fers æra manu? Sua thura suasque
Ah! vesanus, opes tanti ne vendere summo
Quære Jovi, et parvo culpas obtendere fumo!

Les plus délicats accorderont qu'il y a dans cette pièce plus qu'une facture aisée. Ce n'est pas là seulement l'œuvre d'un versificateur. En voici une seconde d'un autre genre, où dominent surtout la grâce et l'élégance. C'est une inscription tracée sur la barque de Méléandre. Le contraste des deux morceaux montrera combien était varié le génie de Barclai :

Hæc (1) te cæruleo natam, Cythereia, ponto
Parva ratis, similisque tuæ, pulcherrima, conchæ

(1) C'est à toi, fille de l'onde, reine de Cythère, que s'adresse cette barque : semblable à la conque qui te porte, déesse de la beauté, elle implore ta divine protection ; elle n'est point faite pour affronter les traits de Mars, si Bellone met aux prises les flottes ennemies et suspend la guerre sur les flots agités. Elle craint les fureurs de Borée, lorsque ce dieu fait siffler ses tourbillons et s'engouffre au milieu des flots. Elle ne saura que fendre la plaine liquide le long du bord, quand Cymothoë chassera par ses chants le pluvieux Auster et laissera pendre le long des roches sa chevelure azurée. Alors elle serrera le rivage au fond du port, et ne craindra pas de confier son maître puissant à quelques rameurs. Pour toi, déesse, si nous te rendons à Eryx les hommages qui te sont dus, ne livre pas le roi à l'inconstance des vents. Prends toi-même en ta main l'aviron, faible défense de ce frêle esquif, et ouvre sur les flots tumultueux une route tranquille. Qu'avec toi nous protégent la constellation des deux Jumeaux de Sparte, ainsi que leur sœur! Les princes sont toujours menacés par la tempête. La mer pour eux est toujours agitée. (*Argénis*, p. 240.)

Tutelam numenque petit, non martia fortis
Tela pati, adversas si fors Bellona carinas
Implicet, et tremulo suspendat in æquore bellum;
Nec sævi patiens Boreæ, quum turbidus ille
Stridet et alternis medium sese obruit undis.
Littoreis tantum apta vadis vicina secabit
Æquora, quum pluvium deterget cantibus austrum
Cymothoe, et pectet vicina in rupe capillos.
Tunc leget extremos portus ratis ista, potentem
Tunc dominum paucis audebit credere tonsis.
At tu, si meritos Eryci servamus honores,
Ne levibus, ne, diva, notis permitte tyrannum.
Ipsa manu contos, parvæ brevia arma carinæ
Ipsa tene, et placidam sese crispantibus undis
Sterne viam. Tecum Œbalii duo sidera fratres
Et soror. O magnis versata potentia semper
Fluctibus, et semper ventosum regibus æquor!

Malgré le peu de netteté des deux derniers vers, c'est là de la poésie. Il n'y a sans doute pas dans cette pièce l'élévation et la noblesse que nous louions dans la précédente ; mais il y a du sentiment, de la délicatesse, de la mesure, du goût. C'est presque du Catulle.

Nous signalerons encore, sans les citer, mais en y renvoyant le lecteur, des vers faciles et spirituels sur la mort du chien de Poliarque (1) ; une épigramme contre une sibylle, d'un sel un peu gros peut-être (2); une pièce sur le départ de Radirobanes, où l'on peut relever l'enflure et l'abus de la mythologie, mais où il y a du feu et de l'éloquence (3) ; enfin le chant de Nicopompe au (4) rétablissement de Poliarque, où, malgré les défauts habituels de Barclai, il règne un sentiment vrai et une grande noblesse.

Nous avons dû, en examinant la prose de notre

(1) *Argénis*, p. 200.
(2) *Argénis*, p. 231.
(3) *Argénis*, p. 414.
(4) *Argénis*, p. 543.

auteur, faire quelques observations philologiques. Il en sera de même pour ses vers. Il cherche plutôt ce qui est commode que ce qui est rigoureusement correct. Nous ne serons pas d'une sévérité exagérée sur certaines finales en *o* qu'il fait cependant trop souvent brèves, quantité très-rare au siècle d'Auguste, sans exemple peut-être avant cette époque. Les poëtes postérieurs ont largement usé du droit d'abréger cette désinence au nominatif singulier et à la première personne du présent de l'indicatif : nous ne voulons pas refuser à Barclai une liberté que ne prenait pas Virgile, mais qu'Ovide s'accordait déjà. Nous devons être plus rigoureux pour les sigmatismes répétés qui se rencontrent dans ses vers. Bien qu'à l'époque où il écrivait, les nombreux poëtes qui composaient en latin laissent souvent brève la voyelle finale d'un mot quand le mot suivant commence par deux consonnes dont la première est *s*, malgré un ou deux exemples qu'on pourrait trouver dans les auteurs, la règle constante des grammairiens latins, adoptée avec raison par les prosodies modernes, est que cette voyelle devient nécessairement longue. Le traité de versification latine de M. Quicherat ne laisse aucun doute à cet égard.

Il faut donc considérer comme irréguliers des vers tels que ceux-ci :

..... hic trifidi posuit *fundamina sceptri* (1).

Plangere scit, meminitque suæ lacrimabile murmur (2).

Insula spumantes circumteret altior undas (3).

Sed nemora et nudæ rupes *neglectaque squalent*
Confraga (4).

(1) *Argénis*, p. 49.

(2) *Argénis*, p. 200.

(3) *Argénis*, p. 269.

(4) *Argénis*, p. 605.

Nous n'excuserons pas davantage le vers suivant, où la voyelle *e* se trouve abrégée contre tout usage dans le mot *en* :

> Gaudet : *en* ut fervent lætantum mixta deorum
> Agmina (1).

Mais qu'importent ces observations et quelques autres de même nature que nous pourrions faire encore ? Quelle conclusion en tirerions-nous ? Que Barclai n'est pas un poëte parfait ? C'est une vérité qui n'a pas besoin de démonstration. Nous avons dû, par conscience, indiquer les faiblesses de sa poésie, comme nous l'avions fait pour sa prose ; mais il serait peu équitable de nous appesantir sur ce point. Le devoir de la critique n'est pas tant de faire le départ des beautés et des défauts dans les ouvrages de l'esprit, que d'appeler l'attention sur le mérite de l'écrivain. Le lecteur trouve facilement et sans guide ce qu'il doit condamner. La malignité naturelle est une lumière suffisante. Nous avons plutôt besoin qu'on nous signale les beaux endroits des œuvres. Or, ces endroits sont nombreux dans Barclai et compensent bien largement les taches échappées soit à sa négligence, soit à l'imperfection humaine.

> Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
> Aut humana parum cavit natura.....

(1) *Argénis*, p. 384.

CHAPITRE V.

RELIGION ET PHILOSOPHIE DE BARCLAI.

Les croyances religieuses et les convictions philosophiques d'un écrivain ont trop d'influence sur ses œuvres pour que nous nous dispensions d'examiner les unes et les autres chez Barclai. Il est impossible qu'un homme vivant de la vie intellectuelle ne soit pas amené un jour ou l'autre à examiner les problèmes philosophiques ; qu'il ne se fasse pas une opinion; que cette opinion ne se traduise pas dans ses entretiens, s'il ne fait que parler, et, s'il écrit, dans ses livres ; qu'elle ne lui dicte pas sa conduite, ou du moins sa doctrine. Les passions ou les intérêts peuvent sans doute le mettre en contradiction avec ces principes, les lui faire oublier pour un temps, mais non détruire toute l'action qu'ils exercent. Rien n'a tant de puissance que ces idées déposées au fond de l'âme, qui nous assiégent à tous les moments de l'existence, que nous ne pouvons dominer que par un effort continuel, effort au-dessus de nos forces, parce qu'il est sans interruption ; qui nous inspirent souvent, à notre insu même, nos moindres actions, nos moindres paroles. Que de faits, que de propos nous échappent, dont nous ne savons pas nous rendre compte,

et qui n'ont pas d'autre origine ! Nous ne pourrons donc nous flatter de connaître suffisamment Barclai ni expliquer son œuvre, si nous ne recherchons quelles furent la religion et la philosophie dont il professa les principes.

Cette excursion ne sera pas longue. A l'époque où notre auteur composait l'*Argénis*, la paix religieuse commençait à s'établir solidement, malgré les menées de quelques factieux ; les esprits sages évitaient de réveiller les querelles qui avaient failli perdre le royaume, et Barclai eût été mal vu d'une cour dont il recherchait la faveur, s'il se fût engagé dans des développements théologiques.

En religion, Barclai appartient au catholicisme. S'il ne le dit en propres termes en aucun endroit de l'*Argénis*, il le laisse clairement voir quand il parle des Hypéréphaniens. Le succès de la Réforme n'a d'autre cause à ses yeux que d'un côté l'esprit de rébellion, d'un autre la naïve simplicité des adeptes, d'un autre enfin l'attrait de la nouveauté. Les doctrines de Calvin sont qualifiées de monstrueuses et de détestables. *Nihil portentis deterius*, dit-il (1), *quibus suam ille scholam fœdavit.* Il entre dans quelques détails sur les dogmes des réformateurs, et, en les condamnant, il indique assez ses propres principes. Nous devons croire, d'après ce passage, qu'il admet le mérite et le démérite des actions humaines, et repousse cette prédestination absolue qui ferait de la Divinité une puissance fatale et injuste. Il trace un tableau animé des maux que les Hypéréphaniens ont fait souffrir à la patrie : les temples renversés, les villes brûlées, la guerre civile étendant au loin ses ravages. Il les regarde partout comme des criminels ou des égarés. En ferait-il cette peinture s'il

(1) *Argénis*, p. 152.

était leur allié, même secret ; s'il avait pour eux quelque sympathie, même lointaine? N'est-ce point là plutôt le langage d'un ennemi, ou tout au moins d'un adversaire (1) ?

Toutefois son catholicisme n'est pas intolérant. Nous aurons bientôt occasion de montrer quelle douceur, quelle patience même le prince doit, à son avis, témoigner aux dissidents. S'ils ne prennent point les armes, s'ils ne troublent point la paix publique, il consent à voir en eux des concitoyens, à leur accorder les mêmes droits qu'au reste du peuple. Loin de les mettre hors la loi commune, il permet qu'ils remplissent quelques emplois, que ceux mêmes qui ont du mérite paraissent à la cour et s'approchent de l'oreille du prince.

Il parle de Dieu en termes magnifiques. Nous avons déjà cité quelques vers où il proclame la toute-puissante de celui qui a créé l'univers et le culte pur que réclame cet être souverain. Il revient sur cette idée dans un autre passage où il montre Anéroëste instruisant Poliarque de la nature et des attributs divins (2). L'existence de Dieu est suffisamment démontrée par les révolutions régulières du soleil et des astres. La présomption seule ou une indifférence qui égalerait l'homme à la brute, ont pu aveugler les yeux de quelques-uns. L'existence de Dieu implique nécessairement sa sainteté et sa justice, d'où découle pour l'humanité la stricte obligation de pratiquer le bien et de fuir le mal. Barclai ne définit pas ce qu'il appelle de ces deux termes ; mais il dit nettement que Dieu est la source des vertus, et que nul autre que lui n'a dé-

(1) Ajoutons qu'à cet égard la lecture de la *Parænesis* ne laisse aucun doute. Nous n'avons pas à parler ici de cet ouvrage, qui échappe à notre compétence; mais nous avons déjà fait observer que Barclai s'y déclare fils soumis de l'Église Romaine.

(2) *Argénis*, p. 621.

posé dans l'âme l'idée du juste. Nous sommes donc loin de cette théorie de la *morale indépendante* qui fait de l'homme seul l'origine du bien et du mal, qui ne voit dans l'un et l'autre que ce qui est conforme ou ce qui est contraire à notre nature.

Si Dieu est juste, il est bon, car la bonté n'est qu'une forme de la justice, et il pourvoit aux besoins de ses créatures. Il les conduit par des voies qu'il connaît. Sa Providence s'étend à tout. Le vulgaire n'aperçoit pas toujours les causes des événements. Il voit le triomphe des méchants, les échecs des bons ; il accuse alors la fortune, sans se rendre compte que ce qu'il appelle fortune n'est qu'un mot vide, dont il couvre son ignorance ; qu'une volonté intelligente préside à tout ; qu'un jour ou l'autre, ce désordre apparent cessera, et que le vice ne jouira pas d'une éternelle impunité (1).

Mais ici se montre une lacune dans cette théodicée si élevée. La sanction de la loi morale est faible dans Barclai : les bons ne paraissent récompensés et les méchants punis que dans ce monde. Il n'est fait nulle part mention d'une vie future. Barclai n'en nie pas l'existence. Nous devons même penser qu'en sa qualité de chrétien, il y croit ; mais ce n'est pas assez. Nous aimerions à le voir l'affirmer dans son œuvre principale. Est-il, d'ailleurs, vrai que le crime soit toujours puni ici-bas ? Est-il sans exemple de voir le juste opprimé, le méchant triomphant jusqu'à sa dernière heure ? N'y a-t-il point d'âmes si profondément perverties qu'elles soient inaccessibles au remords ? Que s'il répugnait à l'auteur de l'*Argénis* d'entrer dans des développements qui appartiennent à l'enseignement religieux, ne pouvait-il du moins feindre une vie

(1) *Argénis*, p. 437.

future analogue à celle que Virgile représente au VI° livre de l'*Enéide*, ou mieux encore à celle que l'écrivain d'une autre œuvre allégorique, Fénelon, a imaginée dans le *Télémaque*? Il nous semble que le cadre de son ouvrage s'y prêtait facilement. Il se borne a affirmer que Dieu punit le crime : de là, dit-il (1), d'innombrables genres de morts, ces souffrances infligées à l'âme, et qui sont plus pénibles que le trépas, les soucis qui déchirent profondément le cœur. Il énumère ensuite tous les châtiments que la colère de Dieu inflige à l'humanité coupable : les débordements des fleuves, l'inondation ravageant les villes, les tempêtes dévastant les moissons, les bêtes fauves saccageant les campagnes, les épidémies dépeuplant la terre, l'incendie et la guerre sévissant au milieu des peuples. Tout cet entassement de fléaux forme-t-il une sanction suffisante de la loi morale? Nous ne le pensons pas, et le lecteur sera de notre avis.

Ce Dieu juste n'est pas inexorable. Il se laisse fléchir par la prière. Il ne faut pas dire que les supplications que nous lui adressons soient vaines, parce qu'il a la pleine connaissance de l'avenir, et qu'il soit inutile de l'implorer, puisque cet avenir est fixé par ses décrets immuables. Dieu, répond Barclai, savait qu'il serait imploré (2). Il embrasse d'un seul regard tout ce qui doit arriver dans la suite des temps. L'auteur adopte donc la théorie admise par le plus grand nombre des philosophes, qu'en réalité Dieu ne prévoit rien, mais qu'il voit tout, qu'il n'y a pour lui qu'un perpétuel présent, et que ces termes de passé et de futur sont sans application quand on parle de l'essence divine. Nous n'avons pas, dans un travail tout littéraire, à étudier

(1) *Argénis*, p. 458.
(2) *Argénis*, p. 439.

les difficultés nombreuses que soulève cette solution. Nous avouerons notre incompétence en songeant à ces paroles de Bossuet : « Deux choses sont données à notre esprit (1), de juger et de suspendre son jugement. Il doit pratiquer la première, où il voit clair, sans préjudice de la suspension, dont il doit commencer à user seulement où la lumière lui manque. »

La prescience divine n'est pas plus contraire au libre arbitre de l'homme. Non que Barclai s'occupe de concilier ces deux principes ; mais il affirme avec tant d'autorité la liberté humaine, qu'on ne peut douter de sa conviction. Il introduit à la cour de Méléandre un astrologue qui propose au roi de lui dévoiler les secrets de l'avenir. Nicopompe, on sait que ce personnage n'est autre que Barclai, ne laisse pas parler l'imposteur et repousse la théorie des influences célestes, en invoquant entre autres arguments celui du libre arbitre, auquel il mêle celui de la Providence. « J'attribuerais, dit-il (2), cet art mensonger à la sottise et à la folie, s'il ne méritait une qualification plus sévère. Mais c'est là une superstition abominable. Que devient la liberté des mortels, si nous ne pouvons nous soustraire à l'influence des astres ? Prendrai-je soin de ma santé, songerai-je aux honneurs, m'appliquerai-je à corriger mes défauts, à cultiver la vertu, si, à ma naissance, les astres ont décidé ce que je dois être ? Faut-il renoncer au libre arbitre, le plus bel attribut de l'homme ? Ce n'est pas tout. Les dieux ne peuvent rien pous nous. Je cesse de les implorer inutilement. Ils ne sont l'objet ni de ma crainte ni de mon hommage, s'ils ne peuvent rien contre l'ordre établi. »

(1) Bossuet, *Traité du Libre Arbitre*, IV.
(2) *Argénis*, p. 222.

A cette époque, l'astrologie judiciaire, importée en France par l'influence italienne, avait de nombreux adeptes, même dans la classe élevée. Elle en devait encore garder assez longtemps, puisque l'on voit un astrologue tirer publiquement l'horoscope de Louis XIV. Barclai proteste avec toute l'énergie du bon sens contre cette folie. Il établit d'abord qu'il est impossible de constater l'état exact du ciel au moment où l'homme vient au monde ; que la durée et les phases de l'accouchement, l'inexactitude des horloges, sont des sources d'erreurs inévitables ; que des enfants qui naissent au même moment sont loin d'avoir la même destinée ; que l'astrologie, en attribuant tant de puissance à la conjonction des astres, ne tient compte ni de l'influence du climat, ni de celle de l'éducation, ni des tendances héréditaires. Pourquoi choisir le moment de la naissance plutôt que celui de la conception ? Comment expliquer que ce pouvoir mystérieux puisse se continuer durant toute la vie, alors que l'état du ciel se modifie sans cesse ? Si la destinée humaine est liée à la disposition des astres, comment resterait-elle la même quand les astres ne sont plus dans les mêmes rapports ? C'est en vain que les partisans de l'astrologie se vantent de quelques prédictions réalisées. Ces triomphes sont loin d'être incontestables, et ne font guère honneur qu'à la crédulité publique. S'il en était autrement, si l'art de la divination reposait sur des fondements solides, comment les devins ne prévoient-ils pas les accidents qui leur arrivent ? « Pourquoi, dit Barclai à l'astrologue, n'as-tu pas su que je te combattrais ? Comment, pour nous prouver ta science, n'as-tu pas prédit que tu trouverais ici un adversaire ? » La vérité qu'il veut laisser dans l'esprit, et qui lui a servi de prémisse, c'est que l'astrologie n'a d'autre but que de vendre très-cher des paroles ambiguës et toujours inutiles.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce morceau le passage de l'*Euphormion* (1) où il s'occupe d'une autre chimère, de l'alchimie. Il feint qu'il rencontre un adepte de l'art hermétique qui lui livre le secret de la pierre philosophale : « La terre, cette excellente mère de toutes les créatures mortelles, a reçu au fond de ses entrailles les semences de l'or, et, sous l'influence de la chaleur solaire, élabore insensiblement ce fruit précieux. Le mercure, qui est l'élément constitutif de tous les métaux, s'élève par degrés à une substance supérieure, et, avec le progrès des siècles, prend cet éclat qui charme et séduit les yeux des mortels. Mais la nature est lente dans ses œuvres. Pour gagner du temps, nous extrayons des montagnes le mercure mâle, nous le soumettons à une chaleur à la fois vive et modérée, comme celle du soleil; nous le faisons monter dans une sphère plus élevée, dans celle de Vénus, puis dans celle du Soleil, la plus haute de toutes ; en sorte que, traversant tous les rangs, il s'arrête dans cette région, d'où descendent tous les métaux, en quelque lieu qu'ils se fixent. Ce travail n'exige que neuf mois, juste le temps que le fruit humain met à s'élever à la dignité d'homme. »

Voilà la recette pour faire de l'or. Si ce langage n'est pas intelligible, il est l'exacte reproduction de celui des alchimistes, qui comparent fréquemment la production artificielle de l'or à la formation du corps humain, et qui avaient d'excellentes raisons pour manquer de clarté. « Tu sépareras la terre du feu, dit Hermès Trismégiste, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie : il monte de la terre au ciel, et derechef il descend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieu-

(1) EUPHORMIONIS *Satyricon*, première partie, chap. 30, p. 130.

res. Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde (1). »

Quoi qu'il en soit, Euphormion se laisse persuader par l'adepte, qui lui vend fort cher une certaine quantité de pierreries obtenues par des procédés chimiques, et qui, portées chez un orfèvre, sont reconnues pour n'être que du verre coloré.

Un autre objet dont s'occupe l'auteur de l'*Argénis*, c'est la vie monastique. Il y revient deux fois, pour en tracer les règles et en faire l'éloge. Il semble qu'il ait voulu répondre à certaines accusations que l'on faisait peser sur les ordres religieux et, en même temps, aider à la réformation des abus qu'avait amenés le relâchement de la discipline. On conçoit que la multiplication des maisons et surtout l'intervention des moines dans la Ligue n'avaient pas été sans affaiblir l'austérité de la règle, et sans diminuer le respect du peuple. N'est-il pas naturel de penser que Barclai, se proposant d'instruire en même temps que d'intéresser, ait voulu, d'une part, montrer la dignité vraie et l'utilité sociale de la vie monastique, et, d'autre part, aider les tentatives de réforme qu'il voyait faire en quelques endroits ? La question des ordres religieux se posait partout, et Richelieu allait, quelques années après la publication de l'*Argénis*, en 1627, donner une sorte de satisfaction à l'esprit public, en imposant aux réguliers de Saint-Benoît une organisation nouvelle en plus d'un point.

La vie religieuse est, aux yeux de Barclai, le meilleur remède contre les vices naturels ou acquis. L'austérité et la discipline y désarment les passions, la simplicité y tue l'amour des richesses ; dans une maison soumise à la règle, la colère, la

(1) *La Table d'Émeraude*, citée par FIGUIER, *l'Alchimie et les Alchimistes*, ch. II.

crainte, l'envie, l'audace, ne peuvent trouver lieu de s'exercer et s'éteignent, faute d'aliments. Tout dans l'homme est alors assujetti au joug de la raison ; la pratique du bien devient une habitude qui s'impose à l'âme et finit par ne demander aucun effort. Mais c'est surtout contre les vices acquis, contre ceux que fait naître le commerce de la société, que la vie religieuse est d'un prix infini. Vivre séparé du monde, n'est-ce pas ne donner aucune prise à l'orgueil, à l'ambition, à l'amour-propre, au respect humain, passions que développe surtout le contact de l'humanité? Que de fautes n'ont d'autre origine que la vaine satisfaction de braver publiquement les lois morales, et ne se commettraient pas, si elles ne devaient pas avoir de témoins pour les glorifier !

Utile à tous, la vie monastique l'est encore plus, s'il se peut, aux grands et aux princes. La politique ne consiste généralement qu'à semer la discorde chez les peuples voisins, pour les affaiblir et se fortifier de leur affaiblissement ; à répandre la corruption chez les étrangers, et se rendre ainsi maître de secrets importants; à sacrifier tous les intérêts généraux et particuliers, même ceux de la justice, à la raison d'Etat; à pratiquer enfin les principes que Machiavel a développés dans son livre tristement célèbre. Descendu du faîte des grandeurs, réfugié dans l'asile monastique, le prince comprend la profondeur de l'abîme où il risquait de tomber. Il admire alors la sagesse de cette règle qui lui fait n'attacher aucune valeur à des biens funestes, cause de tant de crimes.

Mais tous ne sont pas destinés à la vie religieuse. Il ne suffit pas de quelques déceptions, ni d'un goût platonique pour la vertu, tel qu'en éprouvent souvent les jeunes gens. Ceux-là seuls peuvent entrer dans ce port que Dieu y appelle. « Ce n'est, dit

Anéroëste (1), ni l'habit, ni le nom, ni le monastère qui fait la vie religieuse, ni même les travaux corporels, moins pénibles souvent que les fatigues auxquelles l'ambition ou la cupidité soumettent les hommes, moins durs que ceux des mines ou des galères. Il faut se sentir attiré vers Dieu de toute son âme et avec bonheur. Sans cette disposition, tout le reste est inutile et souvent profane. Renoncer aux richesses, fuir les dignités, bannir du cœur les soucis qui le troublent, c'est le signe d'une grande vertu, si l'on ne se propose que de plaire au ciel. Mais mépriser les hommes ou les biens pour faire valoir son désintéressement ou pour s'élever plus haut, mais dissiper sa fortune pour vivre inutile, pour se faire gloire de la pauvreté, pour prévenir une ruine imminente et empêcher qu'elle ne paraisse inévitable, c'est se rendre coupable d'une ruse vaine, c'est vouloir en imposer aux hommes et aux dieux. »

S'il y a des hommes qui ne sont point dignes de la vie religieuse, il y en a d'autres qui doivent se l'interdire, parce qu'ils sont réservés à une autre destinée. Il faut des soldats pour défendre la patrie, des politiques pour gouverner l'État, des magistrats pour contenir les méchants. Il en est que Dieu désigne soit par le hasard de la naissance, soit par une marque secrète, qui doivent triompher du vice, non en le fuyant, mais en le combattant ; qui doivent non étouffer leurs passions, mais réprimer celles des autres. Il y a un grand intérêt à ce que ces héros soient environnés de l'estime publique, qu'ils président au culte, qu'ils élèvent leur famille ; que, mêlés aux méchants, ils modèrent leur audace criminelle et désarment le juste courroux de la Divinité. Quoi de supérieur à un bon prince dont l'exemple et les lois corrigent le siècle? Combien

(1) *Argénis*, p. 625.

sa vertu est plus féconde que si elle vieillissait dans la solitude? Les dons de Dieu sont différents, et chacun doit suivre la voie où il l'appelle.

Le monastère n'est pas l'oisiveté. Vivre dans la retraite, ce n'est pas vivre aux dépens de la Société et sans profit pour elle. Le désœuvrement amollit l'âme et inspire le goût des vices. Au culte de Dieu les solitaires joindront quelque occupation fixée. Ils doivent se suffire à eux-mêmes et rendre service à leurs semblables. Ceux qui ont une intelligence naturelle la développeront par l'étude, non en vue de la spéculation pure, mais pour mettre à la portée des hommes le fruit de leurs recherches. Les autres pratiqueront un art utile, suivant chacun leur talent (1). On voit avec quel soin Barclai évite les écueils de la vie monastique. Il ne veut pas que tout le temps soit consacré à la contemplation ou à la prière. « Il n'est pas aisé de connaître, comme le remarque le sage et modeste abbé Fleury (2), si le temps destiné à l'oraison mentale ou à l'étude est fidèlement employé. On peut, à genoux et en posture du plus grand recueillement, penser à tout ce que l'on veut. Un religieux, enfermé dans sa cellule, peut, sous prétexte d'étude, faire des lectures, je ne dirai pas mauvaises, mais de simple curiosité. Enfin, il peut bâiller et s'endormir. » La prière sera donc réglée, le temps libre sera employé à des travaux jugés par ce qu'ils produiront.

La prière et le travail ne sont pas les seules obligations des réguliers. Ils doivent pratiquer l'humilité, qui éloigne de l'ambition; l'obéissance, qui éteint l'orgueil. Le chef n'est choisi que pour un an, court espace qui ne lui laisse pas le temps

(1) *Argénis*, p. 608.
(2) *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, VIII, IX.

de s'enivrer de sa puissance. Cette dignité n'est l'objet d'aucune brigue, c'est plutôt un fardeau dont l'élu aspire à se décharger. La charité mutuelle rend l'obéissance aussi facile que le commandement l'est d'ordinaire. Les débats intérieurs qui peuvent s'élever parfois n'ont aucun retentissement au dehors. Le corps est soumis à des mortifications de toute sorte, qui le domptent promptement : costume simple et peu coûteux, table frugale, sommeil court et interrompu par de fréquents exercices (1).

La religion de Barclai est donc loin du fanatisme, et nous étions dans le vrai en parlant de sa tolérance. Nous ne lui en ferons pas un grand mérite : tous les esprits sages pensaient ainsi à son époque. Le lecteur a pu remarquer avec quel soin il évite les questions irritantes qui se mêlent souvent aux controverses religieuses. Cette préoccupation nous paraît évidente surtout quand il parle de la vie monastique. C'est à peine s'il fait mention des rivalités intérieures. Il ne dit pas un mot des jalousies d'ordre à ordre, des débats soutenus contre le clergé séculier, du temporel des monastères, ni des rapports de la puissance religieuse avec la puissance civile. Il laisse de côté tous ces points, qui n'ont rien d'essentiel ; tout au plus y fait-il peut-être allusion dans une courte phrase, mise dans la bouche d'Anéroëste (2). Il aime mieux tracer le modèle d'une vie qui ne prête à aucun reproche, et où se trouvent conciliés les droits religieux et les intérêts sociaux.

(1) *Argénis*, pp. 607 et suiv., 621 et suiv.
(2) *Argénis*, p. 609.

CHAPITRE VI.

POLITIQUE DE BARCLAI.

La société française n'avait pu traverser l'époque troublée de la Ligue, sans que toutes les questions qui intéressent l'Etat eussent été l'objet d'un examen à peu près général. Les révolutions produisent toujours ce résultat, de détourner les esprits vers les problèmes politiques. On cherche à remonter aux principes sur lesquels repose l'ordre social ; on croit trouver dans une organisation défectueuse l'origine des maux soufferts, et, dans un changement, un remède à ces maux. Si l'on n'imagine pas toujours les modifications à introduire, si trop souvent on tombe dans des utopies, l'étude qui se fait n'est cependant pas stérile. Les questions s'éclaircissent ; ce qu'il y avait de chimérique ou d'exagéré dans les plans des réformateurs disparaît avec le temps, ce qui n'était pas encore possible finit quelquefois par le devenir. Qui pourrait dire la part qui, dans la révolution de 1789, appartient aux doléances des États-Généraux précédents ?

Le double objet que s'est proposé Barclai de peindre la fin de la Ligue et d'instruire le peuple ne lui permettait pas d'exclure de son œuvre les discussions politiques. Aussi y trouve-t-on étudiées

toutes les questions qui se rattachent à la constitution d'un État : quelle est l'origine du pouvoir civil, quelle est la meilleure forme de gouvernement, s'il convient que la royauté soit absolue, quels sont les dangers de la condition royale, comment le prince doit choisir ses ministres et se conduire avec les grands et les courtisans, avec les dissidents et les rebelles. On y rencontre la théorie des mariages royaux, des vues fort intéressantes sur l'armée, sur les finances, sur la justice. Il n'est, dans cet ordre d'idées, aucun point qu'il n'ait traité et quelquefois fort longuement. Dans un temps où, comme au nôtre, les mêmes causes amènent les mêmes effets, où les mêmes préoccupations s'emparent de l'opinion publique, il est curieux de voir, il y a plus de deux siècles, se soutenir les mêmes thèses et s'opposer les mêmes arguments.

L'origine du pouvoir civil est, selon Barclai, dans une sorte de pacte social. L'autorité n'est légitime, que parce qu'elle est utile, nécessaire. Si le genre humain pouvait de lui-même rester dans les bornes de la justice, cette égale vertu de tous supprimerait l'autorité et les lois. Ce serait une impiété de soumettre à l'assujettissement des hommes qui cultiveraient naturellement la vertu. Mais comme on ne peut espérer cette pratique générale du bien, il a fallu trouver une forme de gouvernement qui empêchât l'humanité de transgresser les lois de la nature et celles de la morale (1). C'est pour cet objet, c'est pour assurer la paix publique que le peuple a jadis confié la puissance à des rois, qu'il leur a donné la pourpre, le trône et l'épée. Si la royauté ne lui épargne pas les maux qu'il redoute, à quoi lui servira de lui avoir remis ses droits, d'avoir abdiqué l'empire? Il faut ou lui rendre sa liberté,

(1) *Argénis*, p. 110.

ou lui assurer le repos domestique, pour lequel il a aliéné son indépendance (1).

C'est, comme on le voit, la doctrine que devait plus tard développer Rousseau dans le *Contrat Social*. L'homme isolé est faible et impuissant. Il ne peut se conserver et se développer qu'en se réunissant en corps. Dans cet état, il se prive de plusieurs avantages qu'il tient de la nature; mais il y gagne la sécurité de sa personne et de ses biens. C'est ainsi que, par l'association, les hommes arrivent à former un peuple. Le peuple jouit en propre de la souveraineté et délègue le pouvoir à un gouvernement établi sous telle ou telle forme, et qu'il institue suivant ses préférences ou ses intérêts. La forme royale est légitime, mais non plus que les autres. Elle n'a rien de sacré. Elle émane de Dieu, comme toute puissance; mais les maladies en viennent aussi, ajoute Rousseau (2).

On peut dire que ce qu'on a appelé le droit divin de la royauté est inconnu avant Louis XIV. Jusqu'à cette époque, nous ne voyons rien de semblable. Les princes qui étaient montés sur le trône n'avaient pris la couronne qu'en vertu d'un droit d'hérédité, réglé par des lois aussi anciennes que la France, mais purement humaines, j'oserai dire purement civiles. La plus célèbre, en effet, la loi des Saliens, ne réglait la succession au trône qu'en assimilant le royaume de France à une simple propriété territoriale. Ce code, au titre XLII, 6, réservant exclusivement à la ligne masculine la possession du sol, l'assemblée des notables, réunie à Paris, en 1317, proclama que cette disposition était applicable à la royauté et reconnut Philippe V au détriment de la fille de Louis X. Ce simple fait ne

(1) *Argénis*, p. 287.
(2) *Contrat Social*, I, III.

prouve-t-il pas qu'à cette époque reculée on reconnaissait la royauté de droit national et non de droit divin?

Soit par conviction, soit dans le dessein de donner plus de majesté à la couronne, Louis XIV professa et réussit à faire adopter une autre théorie. Il ne se crut plus le représentant de la nation, tirant d'elle ses droits et sa dignité ; il se regarda comme le vicaire de Dieu, ne tenant le trône que de lui, ne relevant que de lui seul. La royauté était d'institution divine : elle exigeait plus qu'un hommage, elle méritait une sorte de culte. « Celui, dit-il dans ses mémoires, qui a donné des rois au monde a voulu qu'on les respectât comme ses lieutenants, se réservant à lui seul d'examiner leur conduite. » Aussi pensait-il être doué d'une intelligence supérieure à celle des autres hommes : dans les cas difficiles, c'était Dieu même qui l'inspirait. Il se trouva des courtisans pour applaudir à ces idées et les adopter. On connaît l'histoire du duc de la Feuillade, accomplissant à genoux le tour de la statue de la place des Victoires. Les simples, les humbles, les doux, se laissèrent entraîner de bonne foi ; ils se complurent dans une croyance qui satisfaisait leur piété. Ils virent dans la royauté une délégation de la Providence, lui rendirent les mêmes honneurs, le même amour qu'à Dieu. C'est ainsi que, suivant une tradition moins invraisemblable qu'elle ne paraît d'abord, le tendre Racine mourut d'une disgrâce de Louis XIV.

Toutefois, même après le grand prince, la théorie du droit national ne périt pas. Sans chercher la preuve de cette assertion dans les polémiques contemporaines, nous nous bornerons à citer l'édit de juillet 1717, où le régent reconnaît qu'en cas de malheur, c'est-à-dire si la lignée des anciens souverains venait à faillir, ce serait à la nation de

réparer cette perte par la sagesse de son choix. N'est-ce point là une application du système adopté par Barclai ?

Une autre question aussi intéressante, plus difficile peut-être à examiner, est celle de la forme du gouvernement. Barclai la traite dans une conversation qui se tient à table chez Eurymède, entre Nicopompe, Dunalbius, Lycogène et quelques partisans de ce dernier (1). Parmi ceux-ci, Anaximandre, combattant l'opinion générale qui donne une reine aux abeilles, ajoute que tous les animaux gardent leur liberté naturelle, sans s'assujettir à un maître. Il part de là pour attaquer le régime monarchique, y opposant tantôt la forme républicaine, tantôt le régime aristocratique. Dans la royauté, dit-il, tout dépend du caprice d'un seul, qui rapporte tout à soi, et dont les vices, affranchis de toute règle, sont une cause perpétuelle de maux publics. Si le prince est cruel, prodigue, incapable, accessible à la faveur, que de dangers pour l'État ! Qu'au contraire, le pouvoir soit le partage de quelques hommes de bien, les peuples ont confiance, les citoyens redoublent de zèle pour arriver aux dignités. Ne trouvera-t-on pas plus de talents chez des hommes qui sont portés aux affaires par leur expérience, leurs services, leur ambition, que chez un seul que le hasard appelle au trône ? Ajoutez que les rois aiment la flatterie, sont rebelles aux conseils, n'ont aucune récompense à espérer s'ils servent fidèlement l'État, aucun tribunal à craindre s'ils remplissent mal leurs devoirs, qu'enfin la liberté, le plus doux et le plus naturel des biens, est assurée aux peuples seuls qui sont maîtres d'eux-mêmes et peuvent faire ou déposer leurs magistrats.

(1) *Argénis*, p. 108.

Nicopompe répond à tout avec beaucoup d'élévation et de netteté. Il commence par établir que si on appelle liberté l'indépendance absolue, l'affranchissement de toute règle, la liberté n'existe pas plus sous la république que sous la monarchie. L'Etat populaire ne supprime ni les lois, ni les magistrats. Sous quelque régime qu'ils vivent, les peuples civilisés doivent subir certaines contraintes. C'est à ce prix que la société subsiste. C'est en vain que, dans la démocratie, on croit protéger les intérêts de l'Etat par l'élection ; l'impéritie et la mollesse arrivent fréquemment au pouvoir, grâce à la légèreté du peuple, à ses passions, à son esprit de parti. Se séparer de la multitude, n'est-ce pas souvent le signe d'un mérite réel ? Le régime aristocratique ne fait que multiplier le nombre des rois et aggraver le poids de la sujétion. Les affaires, dit-on, sont étudiées avec plus de soin dans une assemblée nombreuse que par une seule intelligence ; comme si les rois décidaient seuls, comme si la tradition constante de la monarchie n'était pas de donner au prince un conseil formé des plus sages ; comme si un sénat ne se laissait pas le plus souvent guider par l'intérêt propre, par la partialité, par la jalousie ! L'émulation qu'entretient la forme républicaine favorise les séditions et la perfidie ; elle donne le premier rang aux flatteurs du peuple, aux hommes de parole, au détriment des hommes d'action. Le talent et l'ambition ne se réunissent guère chez la même personne que pour le malheur de l'État. L'aristocratie est moins favorable au mérite que la monarchie. Elle fait des charges publiques le patrimoine d'un petit nombre de familles ; les fonctions que les nobles dédaignent n'appartiennent qu'à leurs créatures et ne sont données qu'à la protection. Enfin, un mauvais prince est un danger moindre qu'un mauvais sénat : la mort délivre de

l'un et donne la couronne à un moins indigne; mais la décadence de l'autre est sans remède et entraîne fatalement la ruine publique.

A ce moment Lycogène interrompt Nicopompe, et, guidé par son intérêt particulier, propose un moyen terme, la monarchie élective. Ce régime développe chez les fils des rois l'amour de la vertu et du bien public. Il les encourage à se montrer dignes de la couronne paternelle. Il prévient les maux où un prince incapable ou trop jeune précipiterait les peuples. Le gouvernement d'un État se peut comparer à celui d'un navire ou d'une école. Le pilote ou le maître ne laissent pas leur charge à leur fils. Enfin les fonctions sacrées ne se perpétuent pas dans les mêmes familles; le souverain pontificat est électif, non héréditaire.

Dunalbius, c'est-à-dire le cardinal Ubaldini, mis ainsi directement en cause, prend la parole avec la modération qui convient à son caractère ecclésiastique. Il repousse toute assimilation entre la royauté et le sacerdoce. Le ministère sacré est attaché à la personne et ne se peut déléguer. La loi du célibat ne permet pas aux prêtres d'avoir une famille, ni par conséquent de faire de leur dignité un héritage; mesure pleine de sagesse, qui les délivre des soucis temporels et les laisse tout entiers aux intérêts de la religion. Mais le rôle des rois est autre. Ils doivent assurer la paix publique. L'ordre serait compromis, surtout dans un pays exposé aux révolutions, si tout était permis aux prétentions et aux intriques des grands. L'hérédité a, sur l'élection, l'avantage d'imprimer le respect de la famille royale. Les fils des rois doivent à leur naissance, à leur éducation, à une certaine grâce de Dieu, à l'habitude du commandement, une grandeur naturelle que nul n'est tenté de mépriser. Les rois électifs ne peuvent oublier leur état antérieur ; ils craignent

d'y voir retomber leurs enfants, et sacrifient le bien de l'État à l'intérêt de leur dynastie. Ils veulent se concilier le suffrage des électeurs, ou, du moins, assurer à leurs fils une fortune qui ne laisse rien à désirer. L'histoire d'Allemagne est pleine d'exemples qu'on pourrait invoquer. Dans quels embarras l'empereur Charles IV n'a-t-il point jeté lui et ses successeurs par la publication de sa *bulle d'or* ! En voulant concilier à sa famille la bienveillance de quelques princes, n'a-t-il pas accordé aux Électeurs des priviléges excessifs? Il y a plus : la monarchie héréditaire peut seule assurer les traditions politiques. Quel intérêt un prince trouve-t-il à prévoir l'avenir, s'il sait qu'après sa mort, le trône passe à des étrangers ?

Mais le mal le plus grand de la monarchie élective, c'est l'élection même, qui ne se peut faire sans troubles, sans intrigues, quelquefois sans guerre civile. On a vu un empereur reconnu roi (1) de deux pays, réduit néanmoins à la dernière misère, pendant que ses États subissaient toutes les horreurs de l'invasion. Quel est le prince dont la minorité, la faiblesse ou l'incapacité eussent été si funestes ?

La monarchie élective pourrait cependant se défendre, si l'élection appelait le plus digne au

(1) Cette allusion aux difficultés qu'éprouva l'empereur Ferdinand II donne la date exacte de la composition de l'*Argénis*. Déjà roi de Bohême et de Hongrie, il avait été, en 1619, élu à l'empire par la diète de Francfort, malgré les menées des protestants. Son élection fut le signal d'une révolte en Bohême. Frédéric V, électeur palatin, chef du parti protestant, fut reconnu et sacré roi à Prague. Au même moment, Béthlen Gabor, déjà maître de la Transylvanie, envahissait la Hongrie. Les deux princes s'allièrent et vinrent mettre le siége devant Vienne. La ville ne pouvait tarder à se rendre, lorsqu'un échec en Hongrie y rappela Béthlen Gabor. L'empereur gagna du temps par des négociations, obtint un subside de l'Espagne, s'attacha les puissances catholiques, parvint à mettre la division entre les protestants, put réunir une armée de 50,000 hommes, chiffre considérable pour le temps, et gagna en 1620 la bataille de Prague, qui lui assura la couronne impériale.

Le siége de Vienne eut lieu dans l'hiver de 1619-1620. C'est donc à cette date qu'il faut fixer la composition définitive de l'*Argénis*.

trône. Mais en est-il jamais ainsi ? Les suffrages ne se portent-ils pas toujours sur le plus puissant ou le plus heureux ? Or, ni la puissance, ni le bonheur passé ne sont une garantie de l'avenir. Pour toutes ces raisons, Dunalbius, et Barclai avec lui, conclut que le régime électif devrait, pour donner de bons rois, réunir une série de circonstances heureuses qui ne se rencontrent jamais ensemble.

La comparaison entre les différentes formes de gouvernement a été si souvent faite, que nous ne saurions entrer dans le détail des rapprochements sans donner à cette partie un développement exagéré. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de mettre Barclai en parallèle avec Hérodote (1), qui, dans ses *Histoires*, mentionne un entretien analogue. Le faux Smerdis a été tué, et, après sa mort, les sept conjurés délibèrent sur le gouvernement qu'il s'agit d'établir. Otanès propose la démocratie, accusant l'arrogance, la tyrannie, la cupidité, la cruauté des rois, et vantant les beautés de l'État populaire, où rien ne se fait qu'en vue de l'intérêt commun. Mégabyse combat cette conclusion, faisant remarquer la légèreté naturelle et l'insolence des peuples. Il ne voit de salut que dans l'oligarchie. Cette forme, en remettant les affaires aux mains des plus habiles, lui paraît concilier tous les intérêts. Darius ne partage aucune de ces deux opinions. L'oligarchie amène des rivalités et avec elles les troubles civils. La démocratie profite surtout aux méchants, qui n'ont qu'à former une ligue pour devenir maîtres de l'État. L'une et l'autre aboutissent nécessairement à la monarchie. Le peuple, épuisé par les discordes intestines, fatigué par les intrigues de la démocratie, finit par proclamer roi le citoyen qui lui donne la paix et qui met un frein aux

(1) HÉRODOTE, III, 80, 81, 82.

ambitions. La royauté seule assure la marche des affaires et le secret des résolutions.

Les arguments invoqués par Barclai et par Hérodote sont, on le voit, à peu près les mêmes. L'écrivain moderne entre dans plus de développement; mais l'auteur ancien n'omet rien d'essentiel. Nous irons même plus loin : Hérodote nous paraît supérieur. Son langage naïf et aisé ne lui ôte pas la netteté de la pensée. Il y a une profondeur réelle dans cette observation, mise dans la bouche de Darius, que le régime républicain, sous la forme oligarchique ou démocratique, a pour conséquence des révolutions, et, par suite, l'établissement de la royauté. On voit là qu'Hérodote est plus qu'un annaliste; qu'il ne se borne pas à raconter les faits, comme ils se présentent dans l'ordre de sa composition, mais qu'il cherche à en déduire des lois. S'il ne prend pas une forme dogmatique, si l'argumentation se dissimule souvent dans ses écrits, l'esprit attentif n'y perd rien ; il a même le double profit d'une lecture facile et de réflexions solides.

Après Hérodote, Aristote et Platon ont fait l'un et l'autre le parallèle des formes de gouvernement. Les dangers des différents régimes ne leur ont pas échappé, non plus que cette loi d'après laquelle la démocratie finit par aboutir à une monarchie (1). Barclai ne paraît pas leur avoir fait d'emprunt. Il ne parle pas, en effet, de cette forme mixte, de cette combinaison de pouvoirs qui résulte des études des deux philosophes grecs et que recommande si chaleureusement Cicéron dans le *de Republica* (2). Nous allons même voir qu'il en fait un cas médiocre, et qu'il n'accorde aucune sympathie à ce régime modéré qui, sous le nom de constitutionnel, prévaut aujourd'hui dans presque tous les États.

(1) Aristote, *Polit.*, III, 15 ; Platon, *Républ.*, VIII.

(2) Cicéron, *de Rep.*, I, 45.

Hyanisbé, attaquée par Radirobanes, a besoin de subsides pour lever et entretenir des troupes. Elle se prépare à convoquer les députés du peuple, pour leur demander les sommes nécessaires. Poliarque, habitué à vivre dans les monarchies absolues, lui témoigne son étonnement. Hyanisbé essaie de défendre les usages de son pays. Elle représente qu'il n'est pas juste de faire dépendre du caprice royal la fortune des sujets; que la coutume de voter les impôts établit entre le prince et le peuple un lien de confiance et de solidarité; que les rois ont un domaine et des ressources suffisantes pour le cours ordinaire des choses; que la faculté d'établir des impôts sans le consentement public serait un encouragement à la prodigalité des princes et surtout deviendrait la ruine du petit peuple. Voilà, ce semble, d'assez bonnes raisons. Il serait difficile d'en trouver de meilleures. On devrait croire que Barclai, surtout après avoir reconnu que le gouvernement n'est qu'une délégation du corps social, adopterait la théorie de l'impôt voté par ceux qui le payent. Il n'en est pas ainsi. Il la repousse, au contraire, au nom de considérations politiques (1).

Poliarque, en effet, répond que les abus, non contestés, du reste, n'engagent pas la responsabilité des rois. Les collecteurs seuls doivent être accusés si la perception est accompagnée de rigueurs excessives. On n'a jamais refusé à la couronne le droit plus important de déclarer la guerre ou de conclure la paix ; c'est une inconséquence de ne lui point donner celui de décider l'impôt. Lui demander de consulter les sujets, c'est le mettre à la discrétion du grand nombre, c'est l'obliger à plaire non aux bons et aux sages, mais à une multitude passionnée et ignorante ; au contraire, le laisser maître

(1) *Argénis*, p. 500.

des charges publiques, c'est lui donner le moyen d'exciter l'activité générale, de réprimer l'esprit de résistance. Comment, d'ailleurs, pourvoir aux nécessités subites qui ne laissent point le temps de convoquer une assemblée, de demander des subsides ? Comment préparer de loin ces projets politiques que le secret seul fait réussir, que compromet la moindre indiscrétion ? Comment empêcher des factieux d'arrêter la marche du gouvernement en refusant l'impôt ? Toutes ces considérations sont si puissantes, que, même dans les États soumis au régime démocratique, c'est au sénat, et non au peuple, qu'appartient sur ce point la décision souveraine. Un roi aurait-il moins de droits qu'un sénat ? Les abus qu'on impute à la royauté se retrouvent sous tous les régimes. L'avarice qui entasse inutilement est un vice presque sans exemple sur le trône, et la prodigalité qui répand follement les trésors a du moins l'avantage de faire circuler l'argent et de rendre au public ce qu'elle lui a pris. Enfin, l'histoire semble prouver que la tranquillité et la docilité des peuples sont en proportion inverse de leur opulence. Les princes peuvent rendre à leurs sujets compte de leur conduite, leur exposer pour quels besoins ils réclament des subsides ; mais c'est là, de leur part, un acte gracieux qui ne confère nullement au peuple le droit de résistance.

Nous ne voulons pas faire la critique de ces arguments. Cependant il nous sera permis d'en montrer la faiblesse en quelques lignes. Poliarque ne traite, ne touche même pas la question de justice. Il ne paraît pas voir que l'impôt est une sorte d'atteinte à la propriété ; que les charges publiques, étant supportées par la nation, doivent être acceptées par elle ; qu'en réalité elle seule sait si elle veut et si elle peut payer. Tout doit céder à ce principe, qui est

l'unique garantie de la liberté publique, dont l'observation seule établit une différence entre la royauté et le despotisme. Les considérations qu'oppose Poliarque à la reine de Mauritanie n'ont de valeur réelle que pour l'époque où écrit Barclai. La nécessité de pourvoir à des besoins subits, celle de préparer secrètement d'utiles projets, ne sont le plus souvent que des prétextes destinés à couvrir des entreprises hasardeuses. On n'imagine pas facilement ce que peuvent être ces besoins imprévus, au nom desquels on donnerait aux princes une puissance sans contrôle ; rarement les projets qui ne se peuvent préparer que dans l'ombre sont d'accord avec l'intérêt et avec la morale. Quant à cette théorie que l'industrie d'une nation croît avec les charges qui pèsent sur elle, et que de lourds impôts tiennent le peuple toujours en haleine et compriment l'esprit de rébellion, il y a longtemps que le sens commun en a fait justice, et nous devons nous étonner de la retrouver dans l'*Argénis.*

L'erreur où il est tombé nous paraît venir d'une confusion faite dans son esprit entre deux attributs de la souveraineté, la puissance législative et la puissance exécutive. La première peut n'appartenir pas tout entière au prince, la seconde lui doit être exclusivement réservée. La première a sa source dans le pacte social : c'est, comme le dit Rousseau, à ceux qui s'associent, à régler les conditions de la société (1) ; la seconde n'a pour objet que d'assurer l'exécution de ces conditions. Le gouvernement, quelque forme que l'on préfère, ne possédera jamais toute la puissance législative, puisqu'il n'existe que par elle; mais il aura toujours la plus grande partie de la puissance exécutive, puisqu'il est chargé d'appliquer la loi. Or, dans les impôts, deux points

(1) *Contrat social*, II, VI.

sont à considérer, la fixation et la perception. Celle-là dépend du pouvoir législatif, celle-ci du pouvoir exécutif. Le prince ne concourra à la première que dans la mesure fixée par les lois, la seconde sera toute dans ses mains. C'est pour n'avoir pas fait cette distinction essentielle que l'auteur de l'*Argénis* arrive à refuser au peuple toute intervention directe ou indirecte en matière d'impôts. Il a craint sans doute qu'en limitant l'autorité du prince, il ne la rendît impuissante.

C'est là, il faut le répéter, la principale préoccupation de Barclai. La Ligue n'a été possible que parce que la royauté avait perdu de sa force. L'ordre s'était rétabli, et avec lui la prospérité publique ; mais il fallait prévenir le retour des mêmes maux, mais l'œuvre de réparation avait peu de chances de durée, si une main puissante ne faisait pas sentir partout son action. L'autorité royale avait surtout besoin d'être affirmée et fortifiée. C'était là le grand besoin du pays.

Reconnaissons du reste, en passant, que ces questions d'origine et de division de la puissance publique étaient alors fort obscures ; elles ne se sont guère éclaircies en France que depuis les travaux de Montesquieu, surtout à la suite de nos révolutions et des débats qu'elles ont soulevés. Sous l'ancienne monarchie, on n'admettait pas que le roi et le peuple pussent être considérés à part l'un de l'autre. « La nation ne fait pas corps en France, disait un cours de droit composé pour le duc de Bourgogne, elle réside tout entière dans la personne du roi. » Bodin, né en 1530, mort en 1590, qu'on peut regarder comme le fondateur de la science politique en France, définit le pouvoir souverain *summa in cives ac subditos legibusque soluta potestas*, et il ajoute, quelques lignes plus loin, *nec majore potes-*

tate, nec legibus ullis, nec tempore definitur (1). La délimitation des pouvoirs n'avait été tentée qu'en Angleterre; cette innovation, imposée à Jean-sans-Terre par des sujets révoltés, devait nécessairement déplaire à nos rois, qui y voyaient une marque de défiance et un abaissement de la majesté royale. En outre, l'esprit d'hostilité, entretenu par les souvenirs de la guerre de Cent ans, ne permettait pas d'attacher grande estime à une institution d'origine anglaise. Il a fallu les fautes de quelques-uns de nos rois, les réclamations multipliées des États-Généraux, le déficit toujours croissant des finances, la diffusion des idées philosophiques, pour nous faire adopter un système imparfait sans doute, mais le seul qui concilie, dans une certaine mesure, les nécessités politiques et le droit naturel.

Les autres questions relatives aux impôts ne sont étudiées que très-sommairement dans l'*Argénis*. L'auteur se borne à proposer quelques améliorations dans l'assiette et la perception. Il demande (2) que les indigents et les simples cultivateurs soient dégrevés, qu'une partie des revenus publics soit affectée à des travaux destinés à assurer l'existence des malheureux, que le nombre des collecteurs soit diminué, que leurs procédés soient moins barbares. Il propose de faire choisir par les contribuables eux-mêmes des répartiteurs pris dans leur sein, qui recueilleront les sommes dues et les verseront entre les mains du magistrat de la ville; celui-ci, à son tour, s'en déchargera soit dans la caisse du gouverneur de la province, soit dans celle du roi. Il n'entre dans aucun détail sur les moyens d'exécution. Mais, sans qu'il en dise davantage, nous voyons par ce peu de mots

(1) Bodin, *de Republica*, I, 8.
(2) *Argénis*, p. 374.

qu'il n'est guère favorable au système de fermes, tel qu'il était pratiqué de son temps. Il en signale les abus par une phrase aussi concise qu'énergique : « Les collecteurs, dit-il (1), n'exercent jamais mieux leurs rapines que dans les maisons déjà appauvries, et où il y a à peine de quoi suffire à l'impôt. Ils y portent la terreur et les dépouillent encore à leur profit. » Le système qu'il offre comme remède est, en principe, si l'on y veut réfléchir, celui qui fonctionne aujourd'hui chez la plupart des peuples européens, la régie par l'État, le seul qui, en prévénant les exactions, fasse rentrer dans le Trésor public tout ce que versent les particuliers.

Si Barclai, en laissant le prince disposer de la fortune de ses sujets, nous paraît lui accorder une puissance excessive, on ne peut cependant pas dire que ce soit par une confiance absolue dans la personne des rois. Il ne se dissimule ni les défauts, ni les dangers auxquels leur haute position les expose. Il sait (2) que dans certaines occasions où la justice n'est pas d'accord avec l'intérêt, ils n'hésitent pas à feindre, à tromper, à se démentir ; que même parfois ils se font gloire de ces artifices ; qu'ils aiment à répandre la discorde chez leurs voisins, à y encourager la perfidie, à y semer la corruption ; qu'ils ne se montrent pas toujours scrupuleux observateurs de l'équité ; qu'ils ne savent point distinguer le dévouement de la flatterie (3) ; qu'ils perdent facilement le sens de la honte ; qu'ils arrivent à ne rien aimer, à ne rien estimer en dehors d'eux-mêmes ; qu'ils restent dans une ignorance profonde de tout ce qui se passe ; que leurs vices, souvent couverts des noms de la vertu, sont ex-

(1) *Argénis*, p. 375.
(2) *Argénis*, p. 623.
(3) *Argénis*, pp. 50, 339.

ploités par des courtisans bassement jaloux les uns des autres ; qu'ils ne peuvent même s'appuyer sur les honnêtes gens, éloignés de leur personne par la crainte de devenir odieux. Le long séjour que Barclai et son père avaient fait à la cour de puissants princes, donne une grande valeur à ses tableaux, un peu chargés peut-être, mais où respire, en même temps qu'un grand sens moral, une commisération sincère pour tant de maux et de périls. Il semble qu'il ait voulu détourner les ambitieux de toute compétition à la couronne.

Il ne laisse même pas aux rois les joies de la famille. Il montre Méléandre près de se choisir un gendre non par sympathie, mais par nécessité politique. Les particuliers, dit (1) le roi de Sicile à sa fille, peuvent, dans les unions qu'ils méditent, obéir à des raisons d'affection. Les chefs d'État ne jouissent pas de cette liberté. Ils doivent chercher des alliés capables de les soutenir, et régler leur conduite par des considérations d'intérêt. Souvent ils sont forcés de choisir ceux qu'ils préfèrent le moins, de sacrifier leurs enfants aux projets qu'ils préparent, de les donner à des ennemis dont ils veulent éteindre les convoitises ou endormir la vigilance. Que d'unions royales, en effet, où la sympathie des époux ou des familles n'est entrée pour rien et qu'a formées la seule raison d'État! Contentons-nous de constater le fait, sans chercher si ces unions ont toujours donné les fruits qu'on espérait.

Toute nation est exposée à des attaques, et, pour combattre ses ennemis, a besoin d'une armée. Mais deux systèmes sont en présence et ont chacun leurs partisans : l'armée sera-t-elle permanente ou temporaire? Y aura-t-il des citoyens qui, en paix comme en

(1) *Argénis*, p. 369.

guerre, n'auront d'autre profession que celle des armes, ou, la guerre survenant, lèvera-t-on des troupes qu'on renverra dans leurs foyers quand elles auront cessé d'être nécessaires ? La discussion a lieu devant Méléandre, entre Eurymède et Dunalbius. Le premier (1) voit dans l'institution d'une armée permanente une protection efficace contre les ennemis intérieurs ou extérieurs. Il est, en effet, facile de comprimer, dès le début, les séditions qui, faibles et timides à leur origine, ne prennent d'accroissement que faute de résistance. En tout cas, même si l'on suppose un mouvement populaire de quelque gravité, le meilleur rempart à opposer aux rebelles est encore une armée disciplinée et instruite, contre laquelle le nombre seul est impuissant. En cas de guerre extérieure, quelle force est comparable à celle de troupes vivant sous les enseignes ? Des soldats levés à la hâte auront-ils l'instruction, la vigueur, l'expérience de troupes vieillies dans les camps ? C'est sans doute une lourde dépense que l'entretien de tant d'hommes ; mais, que l'on fasse le compte de ce que coûtent quelques mois de guerre civile ou étrangère, on verra qu'il y a encore avantage à posséder une armée permanente.

Dunalbius ne pense pas qu'il soit toujours bon de prévoir les maux à venir. C'est souvent ainsi qu'on les fait naître. En particulier, quand on parle de garder les soldats sous les enseignes, on ne songe pas à tous les dangers que peuvent faire courir l'insubordination et l'indiscipline ; mais il y a d'autres périls plus grands. L'esprit de corps qui animera l'armée en fera un état dans l'État. Elle aura des prétentions exagérées, se verra nécessaire et revendiquera le premier rang, peut-être le pouvoir. Qui peut dire à quel prix, en temps de trou-

(1) *Argénis*, p. 415.

ble, elle mettra son concours ? Ce n'est pas tout. Aura-t-on un ou plusieurs généraux ? Si l'on en a plusieurs, il n'y a plus d'unité dans la direction ; la rivalité s'établira entre les différents corps de troupes, la jalousie entre les commandants, et la discipline en subira une atteinte considérable. S'il n'y a qu'un général, il sera le maître de l'État, et l'autorité royale est anéantie. C'est en abandonnant aux maires du palais les affaires militaires que les rois de la première race ont fini par perdre le trône. Peut-on espérer que l'homme chargé du commandement général sera toujours inaccessible à l'ambition ? Et, où la mettre, cette armée ? La réunir sur un seul point, c'est compromettre l'État; la répartir entre les forts ou entre les villes présente d'aussi graves inconvénients. Les forts occupent un espace trop restreint pour recevoir tant de monde ; le secret des ouvrages défensifs serait promptement divulgué, à moins qu'on n'interdise l'accès à toute personne étrangère au métier des armes. Dans les villes, la présence des troupes sera pour les habitants une source continuelle d'ennuis, dont l'odieux retombera sur la royauté. La discipline s'affaiblira, l'instruction des recrues sera impossible et toute campagne paraîtra dure à des soldats qui se seront fait une habitude de l'oisiveté.

Entre ces deux opinions extrêmes, Méléandre prend un terme moyen. Il adopte le principe de l'armée permanente ; mais il n'aura que peu de soldats : huit mille hommes, qui jouiront d'un congé de six mois par an, en sorte qu'il y en ait toujours la moitié sous les armes. Ils formeront quatre corps, répartis soit dans les forteresses, soit dans les résidences royales. Ils auront une solde convenable et payée régulièrement. Ils seront soumis à une discipline sévère et à de fréquents exercices. Ainsi

seront prévenues l'insubordination et la mollesse. Les grades seront donnés par le roi seul. En outre de l'armée de terre, il sera créé une force navale de vingt vaisseaux, dont les uns tiendront la mer, les autres resteront au port, prêts à tout événement. De cette façon, l'État n'aura à craindre ni les ennemis du dedans, ni ceux du dehors, sans que le Trésor ait à supporter des charges trop lourdes.

La justice était très-onéreuse et très-lente dans le royaume de Sicile. Les gens de robe, avocats, procureurs, greffiers, huissiers, étaient, suivant une expression sans doute hyperbolique, plus nombreux que les laboureurs, que les négociants, que les soldats. Tout ce monde vivait aux dépens du peuple, faisant naître et durer les procès, de complicité avec les juges. Il était impossible au pauvre d'obtenir le redressement d'un tort. Sa vie et ses ressources s'usaient auparavant.

Ibburranes, sollicité par les Syracusains, porte ces maux à la connaissance du roi et lui propose divers remèdes (1). Le premier, c'est d'exiger qu'avant tout, les parties comparaissent devant le juge, sans ministère d'avocat. Souvent cette simple comparution sera suffisante au début d'une affaire. Le juge prononcera dans ce cas, non d'après la législation, mais selon la pure équité. Cette procédure sera suivie même dans les causes importantes et susceptibles d'appel. Si l'affaire présente des complications, s'il faut recueillir des témoignages ou faire une enquête, alors seulement interviendront les avocats. Les membres du barreau, avant de plaider, répéteront le serment professionnel de ne défendre aucune cause inique ; leurs honoraires seront fixés par le roi, sans qu'en cas de succès ils puissent recevoir une somme supérieure aux ap-

(1) Argenis, p. 376.

pointements des juges. On ajoutera la défense de rien accepter, à quelque titre que ce soit, tout le temps où l'affaire est pendante. Le plaideur ne devra s'acquitter qu'après le jugement rendu. La violation de ces règles entraînera pour le client la perte de son procès, pour l'avocat la suspension indéfinie.

Une autre mesure très-efficace sera d'obliger les tribunaux à rendre leur sentence dans un espace de six mois au plus. Ce délai ne pourra être augmenté que s'il faut entendre des témoins habitant une autre province. Six mois doivent suffire pour instruire la cause la plus obscure. La connaissance de la vérité demande non du temps, mais de l'application. Le terme d'un semestre écoulé, les juges prononceront selon leur conscience. Autrefois la justice se rendait en moins de temps et tout aussi bien.

Les tribunaux ne peuvent rejeter sur les avocats la responsabilité des lenteurs habituelles. Les orateurs ne perdent le temps que parce qu'ils savent plaire ainsi aux juges. Ceux-ci n'ont qu'à refuser tout délai, ceux-là cesseront d'en demander. Que si les magistrats opposent leurs scrupules, leurs travaux, leurs traditions, qu'on leur adjoigne un certain nombre de jurisconsultes qui les soulageront d'une partie des affaires. L'essentiel, c'est que tous les jugements soient rendus au plus tard six mois après l'introduction de la cause.

Il y a indubitablement un grand nombre de réserves à faire sur les réformes que propose Ibburranes. Il semble impraticable de fixer un délai dans lequel toutes les causes devront être jugées. Il y a des affaires où l'enquête, l'instruction, l'audition des témoins, la procédure, les débats, à ne considérer que le strict nécessaire, demandent un temps considérable, qu'on ne peut limiter. S'il est impor-

12.

tant de ne point traîner un procès en longueur, il l'est encore davantage de laisser aux juges la facilité de se faire une conviction. C'est une plaisanterie de donner au magistrat le droit de décider à son gré après un laps de six mois, sous le prétexte qu'après des années et même des lustres le jugement n'est pas plus équitable. Il faut ou ne point avoir de tribunaux, ou leur permettre de s'éclairer. On peut également taxer de puériles les mesures relatives aux honoraires, surtout celle qui établit une sorte de parité entre l'avocat et le juge. Peut-être Barclai a-t-il désiré favoriser le recrutement de la magistrature en maintenant le barreau dans une opulence médiocre, peut-être a-t-il simplement voulu opposer une barrière à quelques avidités. Il ne s'explique point ; mais il eût dû songer que de semblables dispositions ne sont point appliquables, et qu'en toute justice, les honoraires de l'avocat doivent être proportionnés à la difficulté de la cause, à l'intérêt qu'y attache la partie, au talent et à la réputation de l'orateur. Il y a donc quelque chose de chimérique dans les propositions prêtées à Ibburranes. Mais si les remèdes offerts ne sont pas tous excellents, les maux dépeints sont réels, et c'est déjà un mérite de savoir discerner le mal. Le nombre prodigieux des gens de loi, les facilités qu'ils trouvaient à faire durer les causes, l'impossibilité d'arriver promptement et sans grands frais à une solution équitable, toutes ces entraves mises à la justice, au nom de la justice même, l'écrivain les signale et les flétrit ; d'autres trouveront une meilleure solution. Constatons cependant, à la louange de notre auteur, que la partie pratique de son système a été adoptée dans notre pays, et que l'Assemblée constituante, en créant les *Juges de paix*, n'a fait que suivre la voie qu'il avait tracée.

L'administration de l'armée et celle de la justice

sont des nécessités permanentes dans un État; mais le royaume de Sicile avait, sous Méléandre, d'autres besoins. Ce n'était qu'à grand'peine qu'il avait échappé aux dangers d'une effroyable révolution, née de la puissance excessive des grands et du développement rapide d'une nouvelle secte. Les mêmes causes pouvaient encore amener les mêmes effets. Il fallait profiter de l'expérience acquise et empêcher la reproduction de ces maux. Les seuls moyens étaient l'affaiblissement de la haute noblesse et l'anéantissement du parti dissident; c'était, en un mot, le retour à l'unité de pouvoir et de religion. Ces deux objets sont traités dans deux entretiens de Méléandre, l'un avec Cléobule et l'autre avec Ibburranes.

Cléobule (1) montre quelle a été l'imprudence des rois d'avoir laissé la noblesse prendre tant de pouvoir. Les grands, grâce aux bienfaits des princes, ont su s'emparer de toutes les forces de l'État et former un corps puissant, qui, malgré ses rivalités intérieures, reste fortement uni contre l'autorité royale. Ceux mêmes qui demeurent à la cour et ne paraissent point hostiles, sont de connivence avec eux. Ils ont mis la main sur toutes les charges importantes, sur tous les gouvernements. Ils ne souffrent pas que d'autres arrivent aux affaires. Ils affichent d'insolentes prétentions, traitent d'égal avec le roi et lui vendent très-cher la paix publique. Les maux qu'entraîne un tel état de choses sont incalculables. Les villes s'appauvrissent, les campagnes se dépeuplent, le pays tombe dans un affaiblissement matériel et moral qui favorise encore leurs entreprises; des bandes d'hommes en armes dévastent les provinces, ne sachant déployer de courage et de discipline que contre les malheureux citoyens.

(1) *Argénis*, pp. 283, 299.

Pour prévenir le retour de ces fléaux, il faut supprimer les causes qui les ont fait naître ; il faut un gouvernement énergique, sous lequel les choses prennent leur véritable nom, où la révolte ne s'appelle pas grandeur d'âme, sagesse ou dévouement, mais trahison et perfidie. Sans montrer une rigueur excessive, il faut éviter toute faiblesse, n'accorder de grâce qu'à ceux qui auront fait acte de soumission, et se refuser à toute convention, à tout traité. On ne traite pas avec des rebelles. Le pardon ne devra pas s'accorder gratuitement. Les coupables qui obtiendront leur grâce seront dépouillés d'une partie de leurs gouvernements ou de leurs charges. Mais ce dont le roi doit se garder soigneusement, c'est de se laisser fléchir par les prières des grands restés fidèles. C'est souvent calcul dans la noblesse d'avoir un pied dans les deux camps, afin de se ménager une ressource contre tous les hasards. Le roi déjouera ce plan en se montrant inflexible.

Les mêmes principes seront appliqués aux soldats qui ont suivi le parti des révoltés et rendu la rébellion possible. Ils doivent être ignominieusement licenciés, sans qu'aucune intervention puisse adoucir la sentence. Ils sauront qu'ils dépendent du roi qui les lève et les paye, et non du général auquel est confié le commandement. Quant aux simples particuliers qui ne faisaient point partie des troupes royales avant d'entrer dans la ligue, c'est pour eux seuls que le roi pourra montrer de l'indulgence. Ils ne sont coupables que de défection. Qu'en leur pardonnant, le prince s'acquière la réputation de clémence, pourvu que ce pardon semble non une concession arrachée, mais un acte purement gracieux.

Dans l'avenir, il ne faut plus permettre à la noblesse d'édifier et d'habiter des châteaux forts. Ces constructions, élevées dans un temps où le royaume

était divisé en provinces indépendantes l'une de l'autre, et soumises au roi seulement de nom, ne rendent aucun service à une époque où l'unité nationale est constituée. Elles ne sont pas une protection contre l'ennemi extérieur, puisqu'elles ne se trouvent pas sur les frontières, et n'ont d'autre utilité que de favoriser les prétentions de la noblesse. Elles exigent une garnison et des dépenses considérables, qui ne sont compensées par aucun avantage. Les grands en demandent le maintien et le commandement comme une garantie des promesses royales. Leur faire cette concession, ce serait leur donner le droit de douter de la parole du roi et les moyens de se soulever encore quand ils en trouveraient l'occasion. Toutes ces forteresses doivent donc être abattues, à l'exception d'un très-petit nombre qui sont utiles à la défense du territoire. Celles que l'on conservera seront sous les ordres, non de seigneurs puissants, mais d'officiers d'une naissance et d'une fortune médiocres, qui devront tout attendre du roi et ne lui pourront rien arracher.

Ç'a été également une grande faute de confier l'administration des provinces à des gouverneurs qui s'y perpétuaient pendant toute leur vie, s'en considérant comme les maîtres absolus, attirant sur eux tous les regards et détournant du roi l'attention et le souvenir des peuples, même de la noblesse. Il faut limiter la durée d'un gouvernement, la fixer à un espace de trois ans, par exemple, et ne jamais renouveler les pouvoirs expirés. Autrement, sous un autre nom, ce seraient les mêmes abus. Les changements fréquents de gouvernements auront l'avantage d'exciter l'émulation et de récompenser le mérite.

La noblesse, n'ayant plus ainsi la faculté de séparer ses intérêts de ceux du roi, ne fera tourner qu'au profit du bien public son activité et son cou-

rage ; et, l'autorité souveraine étant également reconnue de tous, l'obéissance sera regardée comme un honneur et non comme une humiliation.

La pacification religieuse est une œuvre plus difficile et plus lente. La fermeté n'y saurait suffire, et la force ne donnerait aucun résultat durable. L'expérience, en effet, prouve que la violence ne fait que donner un nouvel accroissement aux sectes religieuses. En particulier, le malheur des temps a tellement affaibli le sens moral, amené une misère telle, qu'en cas de lutte, les dissidents trouveraient dans la jeunesse des adhérents nombreux. Ce serait une nouvelle guerre civile. Une prise d'armes est donc impolitique. Il ne faut pas non plus chercher un remède dans des poursuites judiciaires : les coupables sont en telle multitude, que les tribunaux ne suffiraient pas à les juger (1).

C'est surtout leur union qui fait leur force. Le lien qui les rattache les uns aux autres, fortifié par la guerre, s'affaiblira si l'État est tranquille. Plusieurs, n'espérant plus faire leur fortune à la faveur des troubles, jetteront les yeux sur le roi, tout-puissant en temps de paix. Ceux qui ont adopté les nouveaux dogmes sans conviction réfléchie, par esprit d'opposition ou par intérêt, abjureront leurs erreurs, ou, du moins, s'ils sont retenus par une fausse honte, laisseront élever leurs enfants dans la vraie religion. Le prince s'abstiendra de porter aucune peine contre les dissidents qui ne se convertiront pas : il ne doit pas leur fournir l'occasion de nouvelles plaintes ; il se bornera à les tenir dans l'isolement ; il ne leur fera subir aucune vexation, mais exigera la stricte observation de tous les règlements. Dans les rapports qu'il aura avec eux, il se montrera affable, séduisant même, et emploiera,

(1) *Argénis*, p. 156.

pour les réduire, tout le prestige de la royauté. Cette marche est lente, mais c'est la seule qui puisse ramener l'unité religieuse.

Ce que le roi devra surtout observer, ce qui doit être le principe invariable de sa conduite, c'est de ne jamais traiter avec ceux qui se sont soulevés contre lui. Un pacte conclu dans ces conditions met sur le même rang la rébellion et l'autorité légitime, égalité qui répugne à la conscience. Une convention de ce genre n'assure d'ailleurs pas la paix publique : le prince aspire à retirer les concessions qu'il n'a faites que contraint, le sujet révolté n'attend qu'une occasion d'exiger davantage. La réconciliation n'est sincère d'aucun côté. La dignité du trône et l'intérêt de l'État ne permettent donc jamais au roi d'entrer en composition avec un sujet (1).

Pour les relations extérieures, les qualités essentielles au prince sont le discernement et la discrétion. Il faut bien connaître les hommes pour choisir les ambassadeurs auprès des nations étrangères. Ce sont des fonctions importantes et délicates que de représenter le pays. Elles exigent le désintéressement qui permet de résister aux tentatives de corruption, la prudence qui se tient à une distance égale de la hauteur et de la familiarité, la pénétration qui surprend les entreprises secrètes et les desseins conçus, la défiance qui met en garde contre les séductions et les flatteries, le jugement qui prévoit l'avenir, la connaissance des langues et des mœurs étrangères, le don de l'éloquence; enfin, une réunion de qualités plus nombreuses que chez l'homme d'État. Aussi le choix ne peut-il être fait avec trop de soin, et c'est là surtout qu'il importe de ne se point décider par des raisons d'amitié ou de faveur (2).

(1) *Argénis*, p. 131.
(2) *Argénis*, p. 557.

Mais il y a une autre difficulté dans la nécessité où est le prince d'avoir un ministre pour intermédiaire entre l'ambassadeur et lui. Le ministre reçoit les dépêches, les lit, les interprète, et ne communique que ce qu'il veut. S'il n'est pas honnête homme, s'il est accessible à la corruption, que de mal il peut faire en transmettant sans fidélité les messages qu'il reçoit! Vainement l'ambassadeur ne sera pas de connivence, vainement il reconnaîtra la perfidie du ministre. Comment en préviendra-t-il le roi? Trouvera-t-il à la cour des gens qui se chargent d'une délation aussi périlleuse? S'il n'a que des soupçons, voudra-t-il s'en ouvrir à personne, et noircir par des allégations peut-être mal fondées l'honneur du ministre? N'est-il pas à craindre qu'en une telle circonstance, il ne préfère rester muet? Mais, sans supposer ainsi la trahison, ne peut-il pas arriver que l'ambassadeur et le ministre diffèrent d'opinion? Comment le premier entrera-t-il en rapport avec le prince? Comment défendra-t-il ce qu'il croira la vérité ou l'intérêt? On ne peut, en effet, demander au second d'abandonner son propre sentiment pour soutenir un système qu'il n'approuve pas. Il ne reste d'autre moyen que d'autoriser l'ambassadeur à correspondre directement avec le roi. Les lettres qu'il adressera dans ce cas seront courtes, pour ne causer aucune perte inutile de temps; elles seront fréquentes, pour n'éveiller aucun soupçon. En général, elles ne contiendront rien d'important, à moins de circonstances très-graves. Le même courrier apportera toujours deux dépêches, l'une pour le ministre, l'autre pour le roi. Celui-ci aura donc un moyen sûr d'information et de contrôle; celui-là ne pourra s'offenser d'une mesure établie comme règle générale : sa dignité n'en souffrira pas, et la puissance royale conservera toute sa liberté (1).

(1) *Argénis*, p. 558.

Barclai, on le voit, passe en revue les différents objets qui doivent fixer l'attention de l'homme d'État, la nature et la constitution du pouvoir, les impôts, l'armée, la justice, l'administration intérieure, les relations avec les puissances voisines. Sa grande préoccupation est de constituer un État homogène sous une autorité solidement établie. Il n'émet guère que des théories sages, pratiques, dont la plupart ont été appliquées après lui. C'est incontestablement un honneur qui justifie l'estime que nous faisons de son talent. Nous devons cependant regretter une omission qui, calculée ou non, nous paraît un défaut grave dans son ouvrage. Il ne parle pas de l'éducation, qu'il n'est pas permis à un politique de négliger. Platon et Aristote, l'un dans sa *République*, l'autre dans sa *Politique*, consacrent de nombreuses pages à l'éducation des enfants. Montesquieu emploie un livre entier au même objet. Toutes les réformes, de quelque importance, qui se tentent dans une nation, n'ont, en effet, aucune chance de durée, si les parents ou les maîtres n'impriment pas dans les jeunes intelligences les principes qui y ont présidé. C'est par l'éducation seule que les mœurs et l'esprit publics se modifient profondément. C'est dans le bas âge que les impressions sont les plus solides ; les idées qui se gravent alors demeurent généralement celles de toute la vie ; nul ne peut se soustraire à leur empire, que par un travail continuel de l'intelligence et de la volonté. Aussi tous les réformateurs ont-ils cherché à s'emparer de l'éducation. Barclai, voulant relever l'autorité royale, inspirer l'amour et le respect du roi, ne devait point négliger le profit qu'il pouvait tirer de l'éducation. Il avait deux points à traiter, le sujet et le prince. Le cadre de son livre s'y prêtait, à ce qu'il nous semble. Il lui était facile de consacrer quelques

pages à l'enfance de Poliarque. Il se borne à parler de son adresse à l'exercice du cheval ou de l'arc, à louer sa modestie et son courage, mais ne dit rien de ses premières années. Il garde le même silence sur Archombrote. Pourquoi ne nous montre-t-il pas par quelle discipline ces deux princes ont acquis le mérite aimable et solide qu'il leur prête? Est-ce oubli, est-ce omission raisonnée? N'a-t-il pas attaché à l'éducation toute l'importance dont elle est digne? A-t-il cru que c'était plutôt affaire de religion ou de famille que de politique? Toutes questions que nous sommes forcé de laisser sans réponse.

Ce n'est pas cependant qu'il ne se soit pas préoccupé de ce sujet ; si nous cherchons dans ses autres ouvrages, nous trouverons de quoi combler la lacune que nous regrettons dans l'*Argénis*. A deux reprises, principalement dans l'*Euphormion* (1) et dans l'*Icon animorum* (2), il expose ses idées avec une certaine complaisance.

Il s'élève à une grande hauteur : il veut que l'on commence de bonne heure l'éducation morale, que l'on inspire aux enfants l'amour de la vertu, non par une sévérité excessive, ni par des raisonnements ennuyeux, mais par une méthode douce et patiente, en leur laissant toute la liberté de leur âge. Il remarque que les respects inspirés par la crainte se changent en dégoûts avec le temps, que les haines conçues au berceau se perpétuent jusqu'à la vieillesse et ne se dissipent même pas aux lumières de la raison. C'est un grand mal, dit-il, de faire haïr la sagesse à l'âge où l'on ne sait pas encore ce que c'est. Il a une observation aussi juste que fine, et qui fait autant d'honneur à son âme qu'à son es-

(1) *Euphormionis Satyricon*, première partie, chap. XX, pp. 90 et suivantes.

(2) *Euphorm. Satyr.*, quatrième partie, chap. I, pp. 331 et suivantes.

prit : l'enfanee, dit-il, est insensible non-seulement aux attraits du vice, mais encore au sentiment des plaisirs ; aussi repoussera-t-elle volontiers le mal qu'on lui peint comme honteux, et qui n'a aucun charme pour elle.

Il veut que l'ôn tire parti de l'amour de la gloire inné chez l'homme, que l'on excite l'émulation de l'enfant en l'entretenant fréquemment de la grandeur et des prix de la vertu.

Malgré les difficultés que présente cette observation et les méprises qu'elle peut amener, il veut qu'on étudie soigneusement les signes des vertus ou des vices que l'homme aura plus tard. Il cite l'exemple de Cyrus, qui, jouant au roi avec ses jeunes compagnons, montrait déjà cet esprit de fierté et de domination qui devait signaler son règne; celui de Caton d'Utique, qui, élevé chez son oncle, Livius Drusus, fit preuve d'une force d'âme au-dessus de son âge. Une disposition naturelle, qui ne trompe jamais, c'est la sensibilité. Les enfants qui pleurent facilement sont d'une nature douce, aimante, humaine ; ceux, au contraire, qui, au milieu des cris et des gémissements qu'ils poussent, gardent néanmoins les yeux secs quand leurs parents les menacent ou les corrigent, auront le cœur dur, insensible aux tendres sentiments, aux craintes même légitimes.

L'instruction donnée de son temps ne semble pas à Barclai à l'abri de toute critique ; il indique des réserves sur deux points surtout : on fait souvent faire aux enfants des études trop fortes pour leur âge, et on applique à tous le même système, sans tenir compte des différences d'intelligence ou de caractère.

« Vous me demandez, dit-il (1), quelle éducation

(1) *Euphorm. Satyr.*, première partie, page 95.

je veux donner à la jeunesse. Je n'ai point l'autorité nécessaire pour prescrire aux disciples d'Apollon une méthode à suivre. Si toutefois l'éducation des jeunes gens était remise à mes soins, ce n'est pas à des enfants encore revêtus de la prétexte que j'ouvrirais la carrière destinée à des hommes. En second lieu, je ferais un choix parmi les esprits. La nature n'a pas donné à tous les mêmes inclinations. Un écolier est poussé par son goût vers une science : je ne me contenterais pas d'encourager le penchant qui l'y attire, je l'y pousserais soigneusement lui-même. Mais j'exclurais l'enfance des études sérieuses, et je ne laisserais pas mêler le brou des noix aux baies du laurier. Les études prématurées à cet âge énervent la force qui commence à naître et amollissent le cerveau à peine durci. Il arrive que l'enfant n'apporte plus tard aux lettres qu'une santé peu robuste et un esprit dont le feu et la vivacité se sont éteints au milieu de veilles et de travaux qui lui convenaient mal. Ceux que l'on voit hommes avant le temps et compter les sciences qu'ils connaissent par le nombre de leurs mois, meurent promptement, ou, en vieillissant, tombent dans la faiblesse à laquelle a échappé leur bas âge. L'exemple à suivre est celui des enfants qu'on destine à être joueurs de lyre. Dans leur berceau même, on leur donne un archet et une lyre en mauvais état sans doute, mais qui se tient encore. Aussi le jour ne leur est-il pas plus cher que leurs premiers essais dans l'art paternel. De même aux enfants que le vœu de leur famille appelle à la culture sacrée des lettres, je laisserais dès le premier jour du papier et des livres, en prenant soin de ne leur faire faire que des études proportionnées à leur âge. Je leur épargnerais la discipline sévère des maîtres ; j'éviterais de les laisser s'abandonner eux-mêmes à une témérité

périlleuse et obéir au goût qui les porterait naturellement à l'étude. Il faut, en distribuant les récréations et les exercices qui conviennent à cet âge, mettre un frein à un empressement dangereux. On doit proposer des prix aux enfants, pour couvrir comme d'un fard l'ennui des premiers principes qui dessécheraient et effraieraient l'esprit. Un point essentiel, c'est de leur mettre les historiens dans les mains, jusque pendant leur sommeil ; puisqu'ils se laissent charmer même par des fables sans réalité, qu'on les nourrisse des monuments de l'antiquité. Leur mémoire, d'une grande exactitude, leur fournira plus tard, quand l'intelligence sera développée, des connaissances variées et précieuses.

» Élevé dans cette discipline, l'enfant, après l'étude ingrate des éléments de la langue latine, passera à la pratique plus agréable de Cicéron. Qu'il s'applique chaque jour à montrer à ses maîtres des travaux où règnent l'élégance et la variété, qu'il ait toujours la plume à la main, et parvienne, par des exercices fréquents, à corriger sa nature, ce qui est toujours difficile..... Puis, je le laisserai s'égarer librement à travers tous les auteurs, mêler, s'il le veut, à la lecture de Cicéron celle de Pétrone, de T. Live, de Salluste, de César, de Térence et de Q. Curce, s'attacher même à Plaute, à Varron, à Lucrèce, et au reste des écrivains de même ordre. Parmi les modernes, il se bornera aux auteurs qui, avec la faveur de Minerve, ont imité ces princes de l'antiquité. Le choix n'est pas difficile... »

Il continue par quelques conseils sur les difficultés de la poésie, qu'il appelle un gouffre profond et un abîme célèbre par la multitude des victimes qu'il a englouties. Que de gens ont pris pour de l'inspiration l'emportement de la jeunesse ! Loin de

pousser les élèves à la poésie, le maître les tournera vers les études plus solides et plus faciles du droit ou de l'éloquence. Mais ce dont il devra se garder surtout, c'est de les exercer à la fois à l'art poétique et à l'art oratoire. Il ne parviendrait ainsi qu'à en faire de mauvais poëtes, comme le fut Cicéron, ou de mauvais orateurs, comme le fut Virgile.

On remarquera combien, dans ce programme, l'étude du grec et celle de la philosophie tiennent peu de place. Barclai ne méconnaît pas l'importance de la littérature grecque ; il ne veut même pas que l'on se contente d'en pouvoir faire quelques citations, qui en imposeraient peut-être à quelques esprits grossiers et ignorants. La pratique de ces maîtres dans l'art de vivre et de parler donnera l'élégance du style et l'abondance des idées ; mais il se borne à quelques lignes, en homme qui n'a guère appris de grec que ce qu'on en apprenait dans les colléges de son temps, c'est-à-dire fort peu.

La philosophie n'en était encore qu'à Aristote, et à Aristote tel que l'avait compris le moyen âge ; la scolastique régnait dans les écoles, et l'art de raisonner, au lieu d'être étudié comme le moyen d'acquérir la connaissance de la vérité, l'était pour lui-même. On n'examinait point si la conclusion d'un raisonnement était vraie, mais si elle était correctement déduite. Aussi les questions les plus subtiles étaient-elles le plus recherchées. On discutait, dit M. Demogeot (1), si l'animal que l'on conduit au marché est tenu par l'homme qui le mène ou par la corde qu'on lui a passée au cou. Barclai, dans l'*Euphormion* (2), met aux prises deux docteurs qui emploient quatre heures à dis-

(1) *Histoire de la Littérature française*, ch. XV.

(2) *Euphrom. Satyr.*, première partie, ch. XXVI, p. 124

cuter si le syllogisme peut se passer de conclusion, et, ne parvenant pas à s'entendre, en viennent aux injures et aux menaces. Le tableau rapide et animé qu'il peint montre assez quel cas il fait de la philosophie de son époque, et explique pourquoi il ne la fait pas entrer dans l'éducation.

Nous ne prétendons pas que l'idéal politique de Barclai, tel du moins que nous pouvons nous le figurer d'après son *Argénis*, représente le meilleur gouvernement possible. Nous y avons nous-même relevé des parties faibles, indiqué une lacune considérable. Nous aurions pu multiplier ces critiques. Nous n'aurions eu à le faire ni grand'peine, ni grand mérite. On trouvera certainement qu'en thèse absolue, il accorde au prince une puissance excessive en refusant à la nation le droit d'intervenir dans le gouvernement ; qu'en matière d'impôts, il y avait quelques principes qu'on commençait à étudier à son époque, et qu'il eût pu mettre en lumière ; que plusieurs des idées qu'il expose se prêteraient mal à la pratique. Mais le juger ainsi serait montrer peu d'équité. Il y a nombre de questions clairement posées aujourd'hui qui n'existaient, pour ainsi dire, pas de son temps. Nous ne pouvons pas apprécier un auteur du XVIe siècle comme nous ferions un contemporain. Il faut, pour être juste, nous transporter en esprit à l'époque où il écrivait, et le juger suivant le génie de cette époque. A-t-il répondu aux préoccupations et aux besoins de son temps ? Son œuvre, peut-être sans profit réel pour nous, a-t-elle été stérile pour nos prédécesseurs ? Voilà les vrais termes de la question. Un peu de réflexion montrera que les points auxquels s'est borné Barclai sont précisément ceux qui avaient quelque intérêt à la fin du XVIe siècle, et qu'il

n'a fait que donner un corps aux aspirations générales de son temps. Qui, en France, à cette époque, à l'exception de quelques utopistes, demandait la monarchie représentative ? Le pays était-il organisé de manière à permettre une représentation nationale permanente ? Le Tiers-État, qui allait prendre tant de développement, n'avait encore ni assez de lumières, ni assez de ressources pour choisir et entretenir des représentants. La noblesse et le clergé eussent seuls profité de cette institution, et il n'était pas opportun d'augmenter leur influence. La lenteur des communications, l'absence de moyens d'information, ne permettaient guère à la masse de prendre part à la vie publique, et créaient des obstacles invincibles à des convocations fréquentes d'États-Généraux. En laissant le roi seul arbitre des impôts, en cherchant uniquement à rendre les charges moins lourdes au peuple, plus productives au trésor, Barclai se faisait l'interprète du sentiment national, qui ne désirait pas davantage ; il ne demandait pas de réformes irréalisables, il restait dans les limites du bon sens et de la sagesse. C'est l'éloge qu'il mérite dans toute sa politique, c'est le caractère des réformes qu'il propose. Il songe surtout à être utile, caractère vraiment patriotique. Il cherche les maux qu'il faut combattre, parce qu'ils présentent le plus de dangers et excitent le plus de plaintes, va droit à eux, ne s'occupe que d'eux seuls, et leur oppose le remède que permettent les circonstances.

Ce qui donne une grande valeur à son système, c'est le cas qu'en faisait Richelieu. Le grand cardinal appréciait tellement les idées développées dans l'*Argénis*, qu'il croyait y reconnaître les siennes. Il ne demande pas les subsides dont il a besoin à des États-Généraux ; il convoque, en 1628, une assemblée de notables qui ne fait guère qu'enregis-

trer ses volontés. Il y propose la destruction de toutes les forteresses intérieures et la suppression des charges de connétable et d'amiral, qui mettaient les forces de terre et de mer au pouvoir de la haute aristocratie ; il y fait des ordonnances en faveur de la petite noblesse, classe qui, devant tout au roi, lui serait particulièrement dévouée ; il y fixe l'organisation de l'armée, lui assure une solde régulière et lui impose une discipline exacte. Il s'y occupe même de la marine, dont il fixe l'effectif à quarante-cinq vaisseaux toujours équipés et prêts à mettre à la voile.

Il est à peine besoin de faire remarquer qu'en tout le reste, la politique de Richelieu est celle qui est conseillée dans notre auteur. Le ministre de Louis XIII constitue l'unité de la France en poursuivant un double but : l'affaiblissement du parti calviniste et l'abaissement de la noblesse. Contre les protestants, il emploie habilement la séduction, accordant toute sa faveur aux nouveaux convertis, et inaugurant à leur égard le système que Louis XIV devait suivre dans la première partie de son règne. Par la paix d'Alais, qu'il leur impose en 1629, il leur enlève toute organisation politique, les prive de leurs places de sûreté et de leurs forteresses, abolit leurs assemblées et leurs priviléges. Il leur laisse la liberté de leur culte et de leurs croyances, et, par l'équité qu'il montre à leur égard, les change en fidèles sujets. On sait que, pendant la Fronde, pas un ne prit parti pour les rebelles. Contre les grands, il promulgue des édits qui interdisent le duel et les fait exécuter avec rigueur (1). Il rend des ordonnances pour prescrire le déman-

(1) On devra remarquer que, dans l'*Argénis*, il n'y a pas un seul duel, une seule provocation. C'est évidemment un dessein exprès chez Barclai, qui, dans sa dédicace, félicite Louis XIII des édits qu'il a rendus sur cette matière.

tèlement des villes fortes, châteaux et forteresses non situés sur les frontières. Il exige des gouverneurs un compte sévère de leur administration, ne les laisse plus maîtres ni des impôts, ni de la levée des gens de guerre, leur enlève les attributions judiciaires, les soumet au contrôle des intendants des provinces, et fait prononcer contre eux de nombreuses sentences de bannissement, de confiscation, de destitution, d'emprisonnement, de mort même. Il parvint ainsi, malgré l'appui qu'ils trouvèrent jusque dans la famille royale, à réduire les grands à la loi commune et à affranchir la monarchie de leur tutelle. Il chercha à introduire dans l'administration judiciaire de nombreuses réformes, par l'adoption du code *Michau*, mesure qui resta malheureusement sans efficacité, parce que, occupé d'objets plus importants, Richelieu n'eut pas le loisir de vaincre la résistance des gens de robe. Il peut également passer pour le créateur du ministère des affaires étrangères, dont les attributions, démembrées avant lui et réparties entre tous les secrétaires d'État, furent, sur sa proposition, confiées à M. d'Herbaut. Il se réserva lui-même, néanmoins, la direction générale des relations extérieures, tantôt se mettant en rapport personnel avec les ambassadeurs, tantôt les faisant surveiller et conduire par le plus dévoué de ses serviteurs, le P. Joseph.

Sans prétendre que Richelieu se soit inspiré de Barclai, ce qui serait peut-être faire tort au génie de ce grand politique, nous avons dû faire observer que le système de l'écrivain et celui du ministre sont les mêmes, que tous deux se sont rencontrés sur les objets les plus importants, qu'ils ont constaté les mêmes maux, que l'un y propose et que l'autre y applique les mêmes remèdes. Cette ressemblance de génie, cette communion d'idées n'est pas une petite gloire, et justifie l'ambition qui

nous a soutenu dans ce travail, celle d'attirer sur un auteur trop oublié aujourd'hui l'attention des historiens.

TABLE DES MATIÈRES

Nantes, impr. Merson, rue du Calvaire, 8.